



A grande Vitesse

par Jean Thiéry

PRIX :
1fr-50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"

LE PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro (0 fr. 30)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois : 8 francs ; un an : 15 francs ; Etranger : 28 francs.

La Mode Française

Parait chaque semaine. Prix : 0 fr. 50 ; franco : 0 fr. 60.

Abonnement : un an, 24 francs ; Etranger, 35 francs.

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Fraco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour **dames**, **messieurs** et **enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: ::

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14^e).

c 32624

JEAN THIERY

A grande Vitesse



COLLECTION STELLA

Editions du "Petit Echo de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV)

A grande Vitesse

I

« L'orgueil de la vie enivre aisément la jeunesse. Chaque génération, à son tour, est au haut de l'arbre, voit tout le pays au-dessous et n'a que le ciel au-dessus d'elle. Elle se croit la première, et elle l'est à son heure, pour un moment. »

SAINTE-BRUEVE.

L'auto ralentit, roula au bord du trottoir, s'arrêta devant le 34 bis du boulevard Haussmann. Une jeune femme en descendit.

La portière se referma sans bruit. Le chauffeur vira, s'éloigna, remontant vers l'Etoile, vers le couchant empourpré d'où partaient des faisceaux de rayons dorant les nuages, le toit des maisons, la cime des arbres, s'accrochant de ci, de là, transformant en soleils des vitrages.

Les paupières mi-closes, un sourire de douceur aux lèvres, la jeune femme regarda le grand « coupé-limousine » se perdre dans le va-et-vient de la rue. Puis, les yeux errants, elle demeura quelques secondes debout, acceptant le muet hommage que les passants ne marchandaient point à sa très réelle beauté, et ensin, avec un joli geste souple relevant sa longue robe claire, elle traversa le trottoir d'une allure gracieuse et disparut sous le porche du 34 bis. Là, de nouveau, elle s'arrêta pour demander au concierge, d'une voix chantante et douce, d'un accent de prière enfantin et mignard :

— Des lettres, monsieur Martin ?

M. Martin se remua lentement dans sa loge superbe aux larges verrières ; il s'avança vers son bureau, examina le courrier, y choisit ce qui revenait à sa locataire, et le lui tendit en laissant tomber de ses lèvres hautaines et dédaigneuses un, « Voilà, madame la baronne ! » des moins encourageants.

La jeune femme, du reste, ne semblait pas demander davantage. Elle prit ses lettres, les fit glis-

ser dans ses doigts, tel un jeu de cartes, et en examina les adresses.

« Baronne Théoulle... Baronne Bob Théoulle... Mme la baronne Théoulle, née Le Chalier... Baronne Yvonne Théoulle... »

Avec un petit froncement de nez et de sourcils, elle cherchait à découvrir qui lui écrivait. La chose ne dut pas la satisfaire. Elle eut un soupir. D'un petit geste lassé, elle remercia M. Martin et s'éloigna, mais avec moins d'assurance qu'elle n'en avait mis tout à l'heure à traverser le trottoir.

Elle gagna le fond de l'immeuble, et, pour cela, dut suivre l'étroit passage d'une cour où des cochers lavaient, à grande eau, des voitures. Et, encore, elle soupira... Chaque jour cette cour, ces cochers, ces voitures, sans cesse lavées, lui empoisonnaient la vie !

Une porte ouvrait sur un couloir, élégant toujours, mais sombre. A gauche se trouvait un escalier et aussi un ascenseur. La jeune femme prit l'ascenseur, le manœuvra et se laissa emporter sans secousse.

Un étage... deux étages... trois étages... quatre étages...

Au fur et à mesure que l'ascenseur montait, le visage de la jeune femme s'attristait. Lorsque l'ascenseur effleura le palier du cinquième étage, rien ne restait de l'expression heureuse et douce avec laquelle ses yeux avaient suivi le bel auto qui s'éloignait dans le va-et-vient du boulevard.

« Mon Dieu, que c'est haut ! »

Et, avec de jolis froufroutements de soie et de dentelles, la jeune femme sortit de l'ascenseur presque aussi haletante que si elle eût gravi en courant les marches de tous ces étages.

Sur le palier peu profond, tendu d'épais tapis, s'ouvrait une double porte de bois sombre, où l'anneau d'un timbre électrique reluisait.

La jeune femme sonna. Rien ne répondit. Frapant du pied, impatiente, elle sonna de nouveau.

Cette fois, dans l'appartement, il y eut un bruit de pas. Quelqu'un se mit en devoir d'ouvrir précautionneusement la porte. La jeune femme activa le mouvement, en grondant d'une voix prudente :

— Ouvrez donc vite, Joseph, c'est moi !

La porte céda aussitôt. Un jeune domestique, à mine ensommeillée, s'effaça.

— Joseph, il faudrait répondre plus vite au coup de sonnette, c'est très ennuyeux d'attendre !

Le domestique baissa les yeux en signe de contrition et ne répliqua rien.

— Marianne est-elle là ?

— Oui, madame la baronne, Marianne travaille dans la chambre de madame la baronne.

— Dans ma chambre !... ah ! par exemple !... Je le lui ai cependant bien défendu !

Aussitôt, pour mieux prendre sans doute la coupable en flagrant délit de désobéissance, la jeune femme ouvrit vivement une porte. A ce bruit, Marianne — une soubrette à mine hardie et futée — qui, très penchée à la fenêtre, causait avec un des domestiques de l'étage inférieur, se rassit brusquement en déclarant d'une voix de reproche :

— Je n'attendais pas madame la baronne si tôt !

Et, reprenant bien vite son travail, elle s'ensembla à demi sous les flots mousseux du jupon de dentelles qu'elle avait la tâche d'arranger.

— Marianne, combien de fois faut-il vous dire que je vous défends de travailler ici ?

— Madame la baronne sait bien qu'ailleurs je n'y vois pas !... Cet appartement est si sombre !

La jeune femme eut un nouveau soupir : Marianne n'avait-elle pas raison ?

— Oui, cet appartement est si sombre ! répéta-t-elle.

La réponse de la soubrette à mine futée l'atteignait en plein cœur !... Comme la cour à traverser, — cette cour où sans cesse ces cochers lavaient des voitures — cet appartement sombre était un des malheurs de sa vie !

A cela Marianne dut de ne point être goudrée davantage, de voir sa maîtresse simplement examiner le jupon, et, parce que pas un point n'y avait été fait, de s'entendre vaguement menacer de retourner dans sa province.

— Ma mère m'a toujours dit que je ne pourrais rien tirer de vous... Prenez garde !

Comme le petit valet à mine ensommeillée, Marianne baissa les yeux et ne répondit rien. Au bout d'un moment, elle tenta d'une voix timide des offres de service.

— Madame la baronne voulait-elle qu'on l'aïdât à enlever sa robe ?

Mais « madame la baronne » la congédia ; elle enlèvera sa robe seule, préférant que Marianne travaille à ce malheureux jupon.

Lorsque la porte se fut refermée sur la soubrette, la jeune femme gémit :

« Mon Dieu, que nous sommes mal servis ! »

Et, de plus en plus lassée, de plus en plus mécontente, elle se laissa tomber sur le bord de son lit, pour, décidément, examiner les lettres.

A la première, ce fut une exclamation douloureuse : « Bou!... oh! voilà qui est désolant!... » Le fourreur avait envoyé sa facture, beaucoup plus forte que jamais la pauvre petite femme ne se le serait imaginé! A la seconde, autre exclamation également douloureuse... Comme le fourreur, le grand tailleur anglais avait eu l'idée d'envoyer sa note, une note dépassant aussi toutes les prévisions. A la troisième, avec un redressement du buste et de l'irritation dans la voix, elle dit : « Cela est par trop fort!... » Concevait-on? Des gens « très chic » venaient de donner une réunion ultra-select : une audition de poètes mondains. Après avoir négligé d'inviter la baronne Théoule, ils la quêtaient!... A la quatrième, elle se dit : « Singulière écriture, qu'est-ce donc que cela?... » Puis elle se mit à rire, et railla : « Tiens, c'est maman! Cette pauvre maman est si occupée qu'elle ne peut mettre ses adresses elle-même!... »

La lettre commençait ainsi :

« Bébé va bien. Bébé grandit. Bébé devient grand garçon. L'air du Chalier lui fait gagner kilos sur kilos et centimètres sur centimètres. Sa bonne-maman en est bien fière!... Lorsque papa et maman viendront, ils verront quel bel homme leur Jacques va être!... C'est incontestable, bébé se porte bien mieux au Chalier qu'il ne se porterait à Paris... »

La jeune femme rêva un peu et répéta :

« Oui, c'est incontestable! »

Et, les yeux errants par la chambre, elle crut voir son « gosse » roulant sous les meubles, s'accrochant de-ci de-là, à la garniture de table à coiffer, par exemple, au risque de renverser sur sur lui fers à friser, à onduler, fourneau, grands flacons, petits flacons, glace-psyché, flambeaux, et jusqu'à ce bouquet que, soigneux et galant, le papa déposait pour la maman, chaque matin, au milieu de ces objets, sur cette table. Elle crut le voir, pâlissant dans cet appartement sans beaucoup d'air ni de lumière; elle crut le voir livré à tous les dangers du dehors : tramways, automobiles, autobus, siacres emportés!... Elle le vit s'approchant de cette fenêtre, à laquelle s'était penchée Marianne, et se penchant aussi pour regarder avec qui causait sa bonne; elle le vit, confié à ces gens qui la servaient, autant dire abandonné, oui, complètement abandonné, le pauvre petiot!... Et elle ne se dit pas que ces choses pourraient être autrement qu'elle ne se les imaginait, que beaucoup de bébés s'élevaient à Paris sans périr sous

les tramways, automobiles, omnibus, fiacres emportés, sous les fers à friser, à onduler, les flacons, petits flacons, glace-psyché, flambeaux dégringolant d'une table à coiffer, sans tomber par les fenêtres ; elle se répeta simplement, avec, de nouveau, force soupirs :

« C'est incontestable, éllever des enfants à Paris est impossible ! »

Et, devant cette impossibilité, son cœur se serra.

La bonne-maman continuait à faire l'éloge de son petit-fils :

« Jacques est étonnant, il comprend tout, saisit tout !... Ses yeux pétillent de malice et son petit jargon s'annonce plein d'à-propos. Bébé va être — au dire de sa nourrice — un franc luron ! »

Mais, après ce passage, le ton de la lettre de bonne-maman changeait. Est-ce qu'on n'oubliait pas un peu trop l'existence de cet enfant ?... Est-ce qu'on songeait à son avenir, à la nécessité de lui préparer sa place au soleil ?... Est-ce qu'on réfléchissait parfois sur ceci : qu'avoir un enfant crée de grands devoirs ?... Est-ce que...

Bonne-maman retourne la question sous toutes ses faces, fait un peu le procès de tous : du papa, peut-être bien insouciant ; de la maman, à coup sûr si enfant gâtée... Quand vont-ils tous deux prendre la vie au sérieux ?... Ce qui pouvait s'excuser par une lune de miel prolongée pendant trois années ne menace-t-il pas de devenir grave aujourd'hui ?... Elle conclut en préchant l'économie, blâmant certaines dépenses, l'auto, par exemple... cet auto...

« Blâmer l'auto ! »

La jeune femme n'en put lire plus long. Froissant la lettre de sa mère, elle se releva, marmottant, tout à fait fâchée :

« Maman, la pauvre maman devient bien sermonneuse ! Elle n'a jamais joui de rien, jamais compris même qu'on puisse aimer à jouir de quelque chose... Boby a raison quand il dit : « Vivre comme ta mère, Yvonne, c'est gaspiller un bien précieux, c'est immoler sur on ne sait quel immeuble autel le troupeau de ses jours !... Pâlir sur des livres de comptes, des relevés d'ouvriers, surveiller des cultures qui, au dernier moment, pfffft !... ça n'existe plus ! S'épuiser en des occupations semblables alors que le temps est si doux quand on en tire un parti savant... La pauvre femme ! elle ne sait ce qu'elle fait, ce qu'elle perd, ce qu'elle pourrait avoir à regretter. Enfin,

« peut-être est-ce mieux ainsi... » Oui, maman n'a jamais rien compris à la vie, n'en a jamais rien connu ; c'est pourquoi elle n'accepte pas que les autres la veuillent comprendre et connaître !... Cet auto la révolte moins à cause de la dépense que parce que... ce n'était pas de son temps ! Elle ne sait donc pas, la pauvre maman, que Paris sans auto, pour un jeune ménage élégant, est aujourd'hui inhabitable, à tel point que j'aimerais beaucoup mieux aller tout de suite m'enterrer au Châlier que de vivre à Paris sans auto... Et Boby pense comme moi !... Du reste, puisque mon mari est de mon avis, je ne vois vraiment pas ce que maman aurait à dire... »

Pourtant, ce n'était pas sans un peu de remords que la jeune femme formulait ainsi la fin de sa pensée. Pauvre maman ! si elle grondait parfois, elle était aussi bien bonne !... Mais pourquoi n'avait-elle pas « marché » avec son temps, au lieu de rester loin... loin... en arrière ?... C'est pourquoi elle se gendarmait si facilement sur ce que faisait ou ne faisait pas le jeune ménage !... Or, franchement, éprouver de la béatitude à aller en auto, à se laisser vivre en lune de miel, à oublier un peu tout dans un désir de vie facile, de vie à deux, de vie amusante, était-ce donc si méchant ?

Eh bien, qu'est-ce qu'elle dirait, la pauvre maman, si, comme les Z, les X, les Y, on n'avait quitté l'autel que pour entrer en lune rousse, on ne sortait de la lune rousse que pour, les yeux en feu, la rage aux lèvres, aller au divorce ?

Et, comme elle n'avait rien vu d'intermédiaire entre bébé mourant à Paris des pires accidents ou bien élevé loin d'elle, la jeune femme ne vit rien non plus entre considérer la vie comme un long jeu, une longue fête, ou... le divorce !

Tout en raisonnant ainsi, elle s'était déshabillée et avait enfilé une souple robe d'intérieur en flanelle blanche. Puis, décidément, ces réclamations des fournisseurs, la lettre de la pauvre maman, ce petit Jacques que l'on ne pouvait voir grandir, ces domestiques servant si mal, cet appartement sombre où elle se sentait froid, alors qu'au dehors il faisait si doux, si tiède, le jour terne qui tombait des fenêtres hauf voilées par crainte de l'indiscrétion des voisins, cette cour, ces cochers, ce lavage de voitures, « tout ça... tout ça » lui donnant un « spleen à mourir », la jeune femme se jeta sur son lit, nerveuse... nerveuse... nerveuse...

Boby n'était pas rentré; mais, quand Boby ren-

treraït, il aurait fort à faire pour remettre en bon point le moral de sa pauvre petite femme !

Oh ! Boby, le cher Boby, qui ne savait jamais gronder, lui !... Mais à quelle heure serait-il là ?... Combien de temps resterait-elle seule, à broyer du noir, car réellement elle broyait du noir !

« Oh ! les hommes qui ne devinent rien ! »

Et déjà elle en voulait à l'absent de ne pas sentir, à quelque chose — à quoi, elle ne le savait ! mais ce n'est pas pour rien qu'on a inventé la télégraphie sans fil ! — de ne pas sentir le malaise moral dont souffrait son Yvonne, et de ne point hâter son retour. Car il était de toute évidence que cet homme sans cœur ne reparaîtrait au logis qu'à l'heure ordinaire, et pas une minute avant. Il s'éterniserait paisiblement à sa banque, la banque où il s'occupait — encore un grief de la pauvre maman, cette « occupation » qui ne devenait jamais un travail effectif.

Boby, en effet, ne rentra qu'à son heure ordinaire.

Un bruit de clé dans la serrure, quatre pas aussi lourds que précipités de Joseph vers la porte — quand il reconnaît le pas de « monsieur le baron », Joseph s'empresse toujours ! — quelqu'un est dans l'antichambre, quelqu'un qui demande d'une drôle de petite voix blagueuse, sonore, annonçant de la belle humeur :

— Madame la baronne... rentrée ?

— Oui, monsieur le baron.

— Dans sa chambre ?

— Oui, monsieur le baron.

Monsieur le baron ne s'y trompe jamais. Chez elle, « Madame » est toujours dans sa chambre. Et il ne peut en être autrement. S'habiller, se déshabiller, se rhabiller, se redéshabiller, recommencer une troisième, une quatrième, parfois même une cinquième, une sixième toilette, exige beaucoup de peine, beaucoup de temps.

Boby entre dans la chambre de sa femme. Yvonne avait fermé les yeux, elle les entr'ouvre, et son visage s'éclaire : elle aperçoit Boby dans la glace.

Boby n'est ni grand, ni beau, ni bien fait, et cependant... elle l'adore ! Il engraissera, c'est sûr ! Il a même déjà, pour son âge — vingt-six ans ! — un embonpoint qui lui fait le cou un peu trop court, le visage un peu trop rond. Mais dans ce visage rond, complètement et soigneusement rasé, aux traits s'empâtant, roses et blanches comme ceux d'un beau poupon d'Angleterre, s'ouvrent des yeux

bleus à fleur de tête, tendres, naïfs... — et Dieu sait!... — et sur des dents éblouissantes s'épanouit un sourire si franc, si large, si gai, que Boby plaît, charme, attire, et qu'on a pu dire de lui « qu'il était mieux et pire que joli garçon ».

Le propos lui a plu, et toujours il s'en souvient, cela se sent à sa magnifique assurance.

Boby a encore beaucoup de cheveux, — des cheveux plats et longs et cosmétiqués à la mode nouvelle, — pourtant déjà, à quelques indices fâcheux se devine que Boby deviendra chauve. Boby est extrêmement soigné, extrêmement élégant, extrêmement soucieux de sa mise. Rien n'a le pouvoir de le rendre aussi soucieux... Il met à choisir ses chaussettes, ses mouchoirs, ses cravates, l'émotion, l'attention, la recherche que d'autres mettent à collectionner des médailles, — chacun son goût, n'est-ce pas? — Il possède un choix de « complets » qu'il endosse suivant la couleur du ciel, et jamais un temps gris bleu, gris de fer, noir de suie, ne le trouve « désassorti ». Il a des vêtements à n'en plus finir, dans aucune circonstance de sa vie il n'est pris de court. Tenue de chasse, de pêche, d'aérostation, d'automobile, de ville d'eaux, de bains de mer, de cérémonie, tout ce qui est utile, parfaitement inutile, tout ce que l'on met, tout ce que l'on ne porte jamais, Boby le possède et le fait toujours suivre en voyage... « car on ne sait ce qui peut arriver ».

Aussi, quand il se déplace, faut-il autant de malles pour lui que pour sa femme, et sur « l'excédent de bagages » le jeune ménage n'a pas à se disputer : il se le partage équitablement !

Mais son triomphe est le « pyjama ». Il en possède de toutes les couleurs. Et lorsqu'il est revêtu, chez lui, le matin, d'une enveloppe de soie vert nil, rose hortensia, ou lilas d'avril, et qu'il se souvient d'avoir, avec grand succès, joué les clowns dans un cirque d'amateur, Boby devient impayable !

Marianne en abandonne son fourneau et laisse brûler le premier déjeuner ; Joseph se tord et perd complètement la notion des devoirs que lui impose son service ; Yvonne en fait provision de gaïté pour tout le jour : n'importe où elle ira, subitement ses yeux s'éclaireront et elle sera reprise de fou rire à la pensée des excentricités de Boby.

Déjà maintenant, rien qu'à la façon consternée dont il regarde Yvonne étendue sur son lit, celle-ci sent se dissiper toute espèce de noir et de malaise.

— Malade, Yvonne?

Oh ! cette voix, si comiquement alarmée !... Pourtant la jeune femme n'a point envie de rire, et il lui déplaît en cet instant de ne pas être prise au sérieux. Elle dramatise son accent et répond :

— Malade, non ; mais ennuyée... ennuyée... ennuyée !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai eu la mauvaise idée de rentrer de bonne heure.

Il lève les yeux et aussi les bras vers le ciel.

— Cet appartement si sombre m'a... attristée à un point !

Il reprend son chapeau et paraît vouloir sortir de la chambre.

— Grands dieux, où allez-vous ?

— De ce pas donner congé à mon propriétaire !

— Vous m'avez dit que pour celui qui se prépare à entrer dans les finances habiter boulevard Haussmann était absolument nécessaire !

— En effet !... Immeuble splendide, auto à la porte... ça paye de mine !... On n'a pas besoin de savoir à quel étage, en quel corps de bâtiment nous sommes, n'est-ce pas ?... Suffit que M. Martin le sache... 34 bis, boulevard Haussmann... fait bien sur des cartes visites, et puisque nous ne sommes jamais chez nous... Très commode cette habitude de recevoir ses amis ailleurs !... Une trouvaille ! N'importe, je ne veux la mort de personne, mon avenir n'exige la mort de personne... je vais de ce pas...

— Mais... Boby, vous êtes fou !... Du reste, il n'y a pas que ça.

— Ah !... quoi encore ?

— Quand je suis rentrée, Marianne causait par la fenêtre, Joseph dormait.

Boby fit de nouveau trois pas vers la porte.

— Pour l'amour du ciel, où allez-vous ?

Il reprit du même ton :

— De ce pas donner congé à mes domestiques.

— Y pensez-vous ! pour en trouver de plus mauvais peut-être, sûrement même !... Du reste, ce n'est pas tout.

— Allons bon, quoi encore ?

— Le fourreur a envoyé sa note... et quelle note !... Pelisse, manteau d'automobile, ma jaquette d'astrakan, mon fameux boléro de breitschwanz blanc.

— Quelle raison ce brave homme aurait-il eue de nous faire de tels cadeaux ?

— Puis le tailleur... c'est fou ce que nous lui devons, fou !

— Mais voyons, Yvonne, tu voudrais donc qu'il nous vêtit... à l'œil ? On les payera, ces notes.

— Nous avons déjà tant pris d'avance... Puis, naman a écrit...

— Bébé n'est pas malade?... (pour cette question, la voix du jeune papa s'étrangla).

— Non, Jacques va à merveille. Maman a écrit pour prêcher l'économie... reprocher certaines dépenses, l'auto par exemple, Boby, l'auto...

— Elle veut donc que tu t'en ailles à pied?... Vois-tu tes toilettes si tu allais à pied... ou bien en métro... ou mieux en omnibus... en autobus!... Voilà qui serait une économie!... Elle n'y entend rien, ma belle-maman, rien, rien de rien, j'ai le regret de le constater.

— Oh ! du reste, maman a toujours été ainsi pour tout ce qu'elle n'a pas été habituée à voir dans sa jeunesse. Elle n'a jamais eu d'auto, elle ne comprend pas que...

— J'emmènerai l'auto au Chalier, et elle trouvera cela si commode qu'elle ne nous blâmera plus, parce qu'elle-même finira par avoir son chauffeur, sa voiture... D'ailleurs, je lui ferai comprendre que, si elle veut garder Jacques avec elle, il faut qu'elle adopte ce moyen de locomotion. Je veux faire de mon fils un homme moderne, et pour obtenir un homme moderne, il faut le soumettre de bonne heure à ces influences combinées : la trépilation et la vapeur de pétrole; en plus, lui donner à dévorer... de l'espace!... J'ai mes idées là-dessus, et sur le chapitre de mes idées je sais me montrer irréductible!... Ma jeune belle-maman fera beaucoup mieux de ne pas se risquer à transformer mon auto en bateau!... Et avec ça, mon enfant, avez-vous encore autre chose?...

Il s'était assis sur le bord du lit et avait pris la voix encourageante et douce d'un prêtre au confessional.

— Je suis désolée, Boby, de ne jamais vous voir sérieux !

— Est-ce tout, vraiment ?

Elle fondit en larmes.

Il eut de grands gestes de désespoir, enleva sa redingote et son gilet comme « s'il déchirait ses vêtements ».

Puis il cria :

— Est-ce que nous dînons chez nous ?

Le fait se présentait si peu fréquemment que le jeune ménage n'avait même plus de cuisinière.

— Mais je ne sais pas... je n'ai pas prévu... il aurait appeler Marianne.

— Et la prier de nous empoisonner! Grand merci!... Faisons mieux : comme hier, comme avant-hier, comme toujours, dînons dehors!... Le Bois sera délicieux, ce soir; j'ai presque promis aux de Bay, aux des Aulnais, de les y aller retrouver... Et tu pleures, tu auras les yeux rouges, les traits meurtris, tu t'enlaidis comme à plaisir, alors que j'aime te voir la plus jolie!... Oui, allons dîner aux étoiles, sous la magnifique voûte des cieux, pendant que les tsiganes feront pleurer violons et violoncelles... Joseph!... Joseph!

— Monsieur le baron?

— Téléphonez pour l'auto, vite!

— Ah! si maman savait que nous ne restons jamais chez nous!

— Nous la convertirons à ce genre de vie, comme à l'auto... Allons, vite!... Marianne, la robe de Madame, la blanche perlée... le grand manteau.

Une heure après, le coupé-limousine s'arrêtait de nouveau devant le 34 bis. Et, pour le reprendre, Madame marcha lentement, parce que, plus accusés, plus vifs, les hommages des passants allaient à sa très grande élégance, à sa suprême distinction, à sa jeunesse, à sa beauté. Derrière elle, en habit, le pardessus déboutonné montrant le gilet blanc, le plastron impeccable, suivait Monsieur, supportant sans faiblir le rôle dangereux de mari d'une très jolie femme.

Dans la grande voiture, tous deux montaient et doucement se laissaient emporter vers le Bois, vers l'ouest, où, sur la masse sombre des arbres et des coteaux, là-bas, le ciel verdissait entre des archipels de nuées couleur de corail et gris rose.

L'air était rafraîchi par les pluies artificielles des tuyaux d'arrosage, saturé de parfums lourds, grisants, capiteux, venus on ne sait d'où. L'auto suivait ou dépassait d'autres voitures emportant d'autres couples, qui tous s'en allaient de ce même côté, parés comme pour une fête.

Boby dit tout à coup :

— Le meilleur chez soi est encore celui où va tout le monde.

Et elle, heureuse de nouveau, lui serrant furtivement la main, répondit, ravie, le tutoyant, — ce qu'elle se défendait par crainte d'un oubli devant du monde :

— Je crois que tu as bien raison!

II

Mme Le Chalier revenait de la procession, tenant son petit-fils par la main.

C'était une grande femme mince et distinguée, au visage de douceur, aux grands yeux tristes, dont le regard ne s'éclairait que lorsqu'il se fixait sur le petit garçon, trottinant près d'elle. Lui, tout gros, tout rose, coiffé d'un canotier très grand, ressemblait énormément à son papa. Il était vêtu d'un costume en serge blanche, dont le pantalon, arrêté aux genoux, découvrait des mollets bruns, égratignés, écorchés, sortant de chaussettes qui retombaient, sans aucun souci de l'esthétique, sur des bottines jaunes à bouts carrés.

Bébé marchait les pieds en dedans, ce qui menaçait parfois de le faire tomber. Sa grand'mère lui en faisait souvent l'observation ; mais, pour l'instant, elle n'y paraissait pas songer et s'avancait, l'air absent, soucieux, pendant que bébé, fier de ne point être aujourd'hui accompagné par sa nourrice, fier aussi de sa belle culotte blanche, — la première ! — faisait danser le petit panier pomponné de mousseline et de rubans qu'il portait en sautoir, — panier tout à l'heure plein de fleurs que bébé avait jetées devant le Saint-Sacrement, — et racontait qu'il voudrait « vite être grand pour être enfant de chœur ».

Bonne-maman répondait par monosyllabes, bébé continuait à bavarder, ainsi tous deux revenaient vers le Chalier.

Mme Le Chalier, bien que grand'mère, était, non pas une de ces aïeules à bonnet de vieille et à papillotes comme il s'en voyait dans l'autrefois, mais une toute jeune bonne-maman, dont on pouvait dire « qu'elle semblait la sœur aînée de sa fille ». Même mise, simple, harmonieuse, seyante, même coiffure, même arrangement de cheveux blonds, légers, bouffants, ne différant de ceux de sa fille Yvonne qu'en ce qu'ils semblaient poudrés par l'apparition de quelques cheveux d'argent, alors que ceux de la jeune femme se cuivraient de teinture.

Veuve après quatre ans de mariage, Mme Le Chalier, à la mort de son mari, homme dur, féroce, autoritaire, s'était trouvée aux prises avec une situation des plus difficiles. M. Le Chalier, possesseur d'une belle fortune, avait, en un jour de dégoût du monde et de la ville, décidé de vivre aux

champs, en démontrant à ses contemporains ce qu'on pouvait entendre par une « propriété modèle ».

Pour mener à bien cette démonstration, il commença par acheter à coups d'argent cent cinquante hectares d'un seul tenant dans un pays appauvri par le phylloxera. Au milieu de cet enclos, il planta le Chalier, grande maison carrée, laide, sans style, à l'extérieur de laquelle il ne sacrifia rien alors qu'il la voulut au contraire, à l'intérieur, d'un très grand « confort ». Autour de cette habitation, habilement dissimulée par des bouquets d'arbres, il éleva de vastes dépendances. Cela fait, il songea à utiliser au point de vue industriel les ressources qu'offraient ses cent cinquante hectares, sachant bien que l'agriculture, si on n'y ajoute de l'industrie, ne paye pas ses frais. Un cours d'eau traversait sa propriété, il le canalisa, le transforma en chute puissante sur laquelle il fit construire une usine en vue de fournir de l'électricité au bourg de Viellenave, dont dépendait le Chalier, et à Mont-en-Dives, petite sous-préfecture dans les terres et dans les sables, à une vingtaine de kilomètres de là. La chute d'eau, en outre, actionnait un moulin, une scierie, une machine à battre le grain, une beurrerie, barattes, écrémuses, malaxeurs... A cela, il joignit l'élevage du pur sang, des porcelets de grandes races. Il planta des champs de mûriers et fit une installation des plus coûteuses pour élever des vers à soie ; il creusa des étangs afin d'acclimater les fameuses truites bleues des lacs d'Amérique.

Théoriquement parlant, la conception était géniale. Fait sur papier, d'après des données moyennes, le calcul des revenus offrait un total imposant. M. Le Chalier n'eut à subir aucune déception : il mourut avant la mise en train de son œuvre, laissant la plus grande partie de ses capitaux immobilisée dans l'affaire.

Pour sa veuve et sa fille, la situation était critique. Vendre, réaliser, Mine Le Chalier en eut tout de suite la pensée. Les gens qui en semblable occasion ne cherchent « qu'à profiter de la folie des autres » surgirent aussitôt et firent force propositions. Mais elles étaient à tel point dérisoires que la jeune femme les repoussa. Et, bien qu'elle semblât, avec sa nature rêveuse, fine, sentimentale, mal préparée à l'effort, au déploiement d'énergie, peu faite pour endosser de telles responsabilités, elle se décida à mettre elle-même en mouvement, à donner de la vie à l'œuvre que M. Le

Chalier laissait inachevée, et elle le tenta parce que l'avenir de sa fille Yvonne en dépendait.

Les débuts furent difficiles. Beaucoup, à Viellenave, s'étaient secrètement réjouis de reprendre à leur profit quelques-unes des idées de M. Le Chalier et surtout de s'enrichir de ses dépouilles.

La décision de Mme Le Chalier déçut ; personne ne la prit au sérieux et ce fut en souriant que l'on attendit « la fin de ce caprice de femme ». Il ne passa pas. On résolut alors d'amener, par le dégoût et le découragement, Mme Le Chalier là où elle se refusait à arriver, à la liquidation de son domaine. Autour d'elle se trama un véritable complot. Par de sourdes menées, on parvint à fomenter une grève parmi les ouvriers électriciens, espérant ainsi que les habitants de Viellenave ou ceux de Mont-en-Dives, privés durant quelque temps de lumière, perdraient patience et déchireraient leurs contrats ; or, les contrats déchirés, c'était la mort de l'usine.

L'usine ne mourut pas, les ouvriers électriciens rentrèrent dans l'ordre.

Lorsqu'ils eurent repris le travail, ce furent les ouvriers de terre qui, au moment de la moisson, jetèrent leurs outils, laissant les blés, les avoines, coupés dans les champs. Mais, comme les électriciens, les ouvriers de terre reprîrent bientôt le travail et rien ne fut perdu.

Il avait suffi à Mme Le Chalier, pour obtenir ce double résultat, de paraître au milieu des révoltés et de chercher, avec sa voix de douceur et ses yeux de bonté, à leur faire entendre raison.

Ces machinations n'ayant pas réussi, on essaya autre chose. Brusquement, tous les débouchés se fermèrent devant les produits de la beurrerie du Chalier. Le bruit venait de se répandre que le beurre était falsifié, les vaches atteintes de maladies contagieuses. Quelques analyses, le rapport d'une commission vétérinaire, mirent à néant de pareils dires. Encore une fois, cela, comme le reste, s'aplanit.

Alors la lutte se fit plus lâche, plus sournoise. Des animaux magnifiques furent trouvés estropiés à la veille d'un concours agricole. On empoisonna les étangs que commençaient à peupler les truites bleues. Un dimanche, enfin, on profita du moment où Mme Le Chalier entendait la messe à Viellenave pour déboîter les roues de sa voiture dételée dans une auberge. Le cocher s'en aperçut, heureusement, et put prévenir tout accident.

Cet acte était sans doute le fait d'un fou, d'un

énergumène. N'importe, cette fois Mme Le Chalier s'émut. Elle ne se sentait plus en sûreté et elle avait peur pour sa fille. Mais l'excès même de ce dernier procédé amena un revirement. Certains, en allant trop loin, ont ainsi, de tout temps, fait reculer les autres.

Alors, il se passa ce fait extraordinaire, nul ne voulut risquer d'être compté parmi les gens ayant trempé dans des machinations aussi épouvantables. Tous clamèrent leur indignation, leur dévouement, leur désir d'être utiles à Mme Le Chalier et à sa fille. Tous tinrent à honneur d'affirmer leurs sentiments de bon voisinage, à en exagérer l'expression. Après avoir été seule contre tous, Mme Le Chalier se trouva n'avoir qu'à choisir parmi les champions qui souhaitaient rompre des lances pour elle.

Mais cette nouvelle attitude la trouva peut-être plus méfiaute que les hostilités. Sans repousser complètement ces ouvertures de paix et de bonne entente, elle les accueillit froidement, de très loin, de très haut.

De pareils débuts de relations ne purent s'oublier et, si de part et d'autre on eut par la suite le souci de sauver les apparences, — en s'attardant à causer amicalement, le dimanche, à la sortie des offices, sous le porche de l'église, dans la rue, quand on se rencontrait, ou bien en se faisant des visites deux fois l'an, etc..., etc..., — en réalité Mme Le Chalier resta fort sur le qui-vive avec ses voisins, tandis qu'eux-mêmes demeuraient humiliés de s'être associés, de quelque façon, à des agissements qui auraient pu tourner au tragique et en voulaient à la jeune veuve des torts qu'ils avaient eus envers elle, et surtout de sentir que ces torts elle ne pouvait les oublier.

Parmi ses voisins, Mme Le Chalier comptait les Forta. Le père, ancien marchand de bois enrichi presque subitement à la suite d'une fourniture de traverses à des chemins de fer espagnols, gros homme apoplectique et débraillé, buvant sec, jurant plus sec encore, et ses fils, deux forts gai-lards, vulgaires et de mauvais ton, ne se souciant que d'automobilisme, de coupe, de record, de vitesse, etc..., etc...

Leur père disait d'eux :

« Mes fils sont ignorants comme des ânes !... »

Il ajoutait humblement :

« Je n'en savais pas beaucoup plus qu'eux lorsque j'ai fait ma fortune !... »

Il concluait enfin orgueilleusement :

« J'ai tout de même été avisé d'en gagner assez pour trois, mes fils seront très riches ! »

Mme Le Chalier préferait malgré tout les fils à leur père : ceux-là du moins ne lui avaient rien fait, tandis qu'on accusait M. Forta d'avoir donné de l'argent aux électriciens pour se mettre en grève. L'ancien marchand de bois convoitait l'usine.

Puis il y avait les Boissan... Lui, juge de paix démissionnaire, somnolent, distrait, brave homme détestant les discussions, les luttes, les querelles, tout ce qui fait crier, rager, s'injurier, mal servi par la vie en ce que, si son caractère était de tous points celui d'un conciliateur, le caractère de Mme Boissan était terriblement combattif, nerveux, exagéré, et d'autant plus que la pauvre dame avait des nuits sans sommeil et des digestions difficiles. Or, de ces insomnies et de cette difficulté de digérer, elle rendait l'univers entier responsable.

Mme Boissan n'avait donc point trop de ses jours et de ses nuits pour tempêter après celui-ci, celui-là, pour tirer des déductions effrayantes de riens, pour se faire des monstres de tout. Sans cesse quelqu'un, par quelque chose, lui manquait, marchait — au figuré — sur son pied ou sur ses plates-bandes et méritait ainsi ses furieuses malédictions.

La « bonne » surtout, sa malheureuse « bonne » dont elle changeait souvent, très souvent, « ces filles-là étant toutes plus sottes les unes que les autres !... » Si ce n'était pas un être humain, c'était un objet... Ses clés, par exemple, ses maudites clés, toujours perdues !... ou bien un animal... le chien de son mari, le chat de sa fille ou celui de la voisine, tout lui était bon !... Les événements de la vie contribuaient aussi à son agitation : la politique... les questions religieuses... un discours à la Chambre... Et Mme Boissan fulminait, vociférait, hors d'elle.

Bref, on ne pouvait mieux définir la pauvre dame qu'en disant : « Elle est toujours en feu et en flammes ».

M. Boissan, dont toute la joie eût été de planter des salades, — de grosses laitues brunes ou blondes, — de les voir croître, grossir, grandir, dans son petit jardin, de les arroser d'eau bien claire et bien fraîche par les beaux soirs d'été et de les cueillir, le moment venu, pour les manger tendres à l'huile et au vinaigre, M. Boissan voyait cette

pacifique occupation empoisonnée par les perpétuels orages de sa terrible moitié.

Tentait-il d'apaiser : « Amélie!... Amélie!... » qu'Amélie n'en éclatait que plus fort!

« Crois-tu que je vais, comme toi, me laisser tondre la laine sur le dos?... Tu es trop bon... trop bon pour ton siècle!... »

M. Boissan, qui avait la certitude de n'être victime de la part de son siècle d'aucune injustice, souffrait beaucoup de n'en pouvoir persuader sa femme.

Mme Boissan avait trempé dans le complot destiné à dépouiller Mme Le Chalier plus que son mari ; mais celui-ci avait... laissé faire!

Le ménage Boissan convoitait la beurreerie. Lui, parce que cela eût augmenté ses revenus, — ce qui n'est jamais désagréable! — elle, tout simplement parce qu'il entrait dans sa conception des devoirs de tout homme envers son semblable de lui enlever de force ce qu'il ne veut pas donner de bon gré.

M. et Mme Boissan possédaient une fille, Antoinette. Entre les tentatives d'apaisement de son père et les fogueuses indignations de sa mère, la pauvre fille, ne sachant qui entendre, à près de quarante ans, obligée d'être tantôt de l'avis de l'un, tantôt de l'avis de l'autre, ne s'était jamais fait d'idée sur rien.

Si elle aussi avait tenu à cette beurrerie, c'est que, chaque fois qu'elle en entendait parler, elle rêvait de douces vaches à longs cils, de jattes crémeuses, de ruisseaux de lait, de beurre frais, de foin parfumé, de jeune poitrinaire guérie à l'odeur de l'étable, de Marie-Antoinette, reine de France, jouant la fermière à Trianon, et elle s'émotionnait, elle soupirait, ayant l'âme fortement et inutilement sentimentale.

Entre Mme Le Chalier et Antoinette Boissan, il aurait pu se créer une intimité qui, pour l'une comme pour l'autre, eût été d'une grande ressource ; mais Mme Boissan, d'un souffle de ses colères, eut vite fait de rompre ce lien fragile.

Mme Le Chalier avait encore d'autres voisins : les Jonquille. Lui, capitaine de gendarmerie en retraite, moustache en brosse, visage rond, œil d'acier, cheveux ras, voix rude ; elle, jouant dans la vie le rôle « du roseau penché par le vent », ayant autrefois habité Paris « qu'elle adorait ! », l'ayant quitté pour faire un mariage de raison avec la province et M. Jonquille, et rêvant sans cesse de revenir à ses premières amours : la capitale !

Ceux-là avaient convoité le haras de pur sang. Lui, parce qu'il prétendait « s'y connaître en chevaux plus que Mme Le Chalier, et voilà ! » Elle, parce que, d'élever des pur sang pour des concours hippiques, des officiers de chasseurs, de dragons, de cuirassiers, eût rendu plus « cavalerie » le baudrier jaune qu'avait porté M. Jonquille, baudrier auquel Mme Jonquille, tout en reconnaissant qu'il était la sauvegarde des institutions et de la société, n'avait jamais trouvé beaucoup de prestige.

Les Forta, les Boissan, les Jonquille, se visitaient. Et leur grand sujet de conversation était Mme Le Chalier. Lorsqu'ils parlaient d'elle, ils clignaient de l'œil, se poussaient du coude ; ils l'avaient surnomnée « la tour d'ivoire ».

« C'est blanc, c'est pur, poli, doux, fier, distingué, ce n'est pas la matière dont est pétri M. Tout-le-monde, cela a de l'éclat, de la résistance !... » disait Mme Boissan, qui peut-être était marraine de ce surnom.

En réalité, les femmes jalouisaient fort Mme Le Chalier d'avoir, à quarante-deux ans, conservé le charme et la séduction d'une jeune femme. Ne sachant ni les unes ni les autres « s'habiller », elles raillaient sa mise si sobre, si simple ; elles riaient entre elles de ce qu'elle avait dit, de ce qu'elle avait fait, de ce qu'elle n'avait pas fait, pas dit... Aujourd'hui on jasait de la façon dont elle tenait son ombrelle tel jour, à telle heure... « Vous en souvient-il ? » ou bien du geste dont elle avait, en entrant dimanche à l'église, trempé le bout de ses doigts dans le bénitier... « N'avez-vous pas remarqué ?... » Est-on banni le sujet « Mme Le Chalier » des conversations, ces pauvres dames, sans nul doute, n'auraient plus trouvé rien à dire, car, ne lisant jamais, ne travaillant, ne s'occupant pas, n'ayant aucune ressource en elles-mêmes, elles menaient l'existence étroite, mesquine, faite de potins, de cancans, de racontars, de certaines petites gens dans le fin fond de leur province. Les hommes, eux, commentaient, avec des ricanements esprit fort, les raisons qui faisaient préférer à cette veuve... « jeune » la vie qu'elle menait au Chalier, vie terne, sérieuse, sévère, vie de retraite, vie de travail, à tout... même au mariage !

Nul n'ignorait que Mme Le Chalier aurait pu se remarier et très bien même, et vraisemblablement beaucoup plus selon ses goûts que la première fois, — le père et la mère de Mme Le Chalier

étant de cette époque où l'avenir des jeunes filles se décidait sans tenir grand compte de ce qu'elles en pouvaient dire ou penser. Si elles régimbaient, le cas était prévu et les parents armés d'arguments irréfutables.

« L'amour ? qu'est-ce que l'amour ?... Un mot !... Un simple mot !... Une chose creuse dont parlent à satiété les romanciers dans leurs romans... il faut bien dire quelque chose ! Tu trouves ton fiancé trop laid, ma pauvre enfant ? Est-ce qu'un homme est jamais laid quand il a l'air intelligent !... Petit ?... Une taille médiocre n'exclut pas les grandes qualités !... Plus très jeune ?... Ah ! quelle sérieuse garantie pour le bonheur !... Mal habillé ?... Comme si l'habit faisait le moine ! Il te déplaît ?... Tu t'y feras, le temps est un grand maître, l'habitude arrange bien des choses. Puis, que valent ces objections, du moment que les alliances, la position, la fortune, etc., etc. »

Aujourd'hui, les jeunes en ont rappelé. « On marie » moins ses enfants « qu'ils ne se marient ». De tous temps il y eut de bons et de mauvais ménages, et vraisemblablement de tous temps il y en aura... Qui avait tort ? qui a raison ? Problème.

Mme Le Chalier aurait donc pu épouser un autre de ses voisins : le capitaine de Gardavon.

Mais, lorsque celui-ci la demanda, il allait partir en mission pour le Japon. Il adorait la jeune veuve depuis de longs jours en silence, et son secret lui avait brûlé les lèvres alors qu'il n'était venu près d'elle, au moment du départ, que pour un simple adieu.

Son devoir l'appelait au loin, le devoir de la jeune femme la retenait au Chalier, à défendre les intérêts de sa fille. Tout les séparait. Et ni l'un ni l'autre ne pouvaient faillir aux obligations de leur vie. Tristement, la voix lente, comme on parle des choses qui ne sont plus, ils en étaient convenus et, sans un mot d'espoir, sans une promesse engageant l'avenir, — puisqu'ils ne s'appartaient point, — ils se séparèrent... Et de cela il y a avait très longtemps, dix ans !

Depuis, jamais ils ne s'étaient même écrit. Un jour pourtant elle reçut un morceau de fine soie sur laquelle était une longue inscription en caractères chinois.

Mme Le Chalier trouva l'envoi original, mais resta sans curiosité devant l'inscription. Il fallut la double coïncidence d'une commission archéologique traversant Mont-en-Dives et la visite au Chalier d'un de ses membres, vieux savant à lunettes

connaissant le chinois, l'arabe et, en général, toutes les langues qui ne se parlent guère, pour que Mme Le Chalier apprit ce qui était inscrit sur le morceau de soie japonaise.

« C'est un poème tiré du « Kokiushu », recueil de douze cents pièces de vers rassemblées en 905 », expliqua le vieux savant, et il en donna la traduction :

SUR L'AMOUR

Dans mon cœur, l'amour coule impétueusement comme au pied d'une montagne un torrent rapide caché sous bois. — Chaque soir, en regardant les nuages, je pense à une personne qui vit sous d'autres cieux. La graine du pin croît sur un rocher; l'amour n'est donc pas difficile à satisfaire. — Affaibli par l'amour, mon corps devient une ombre, mais une ombre qui ne suit personne. — Les manches de mon vêtement sont tout humides de larmes; mais, si l'on m'interroge là-dessus, je répondrai qu'elles le sont des pluies du printemps. — Sans l'espérance, je mourrais aujourd'hui même. Une promesse de me revoir sera ma vie. — Mon corps est éloigné de toi; mais mon cœur te suit toujours dans l'ombre. — Je ne suis pas un habitant du ciel : pourquoi me traiter comme si je n'étais pas de ce monde? — Je croyais que l'herbe d'oubli croissait d'une graine, mais c'est du cœur inconstant de l'homme (1).

Lorsque le savant eut fini sa lecture, il commenta la littérature japonaise, il dit le charme de ces « esta » — pièces de vers, — il en cita de mémoire qu'il avait choisies dans la « Kojiki », autre recueil, celui-là, publié en l'an 1200...

Mais comme Mme Le Chalier l'écoutait mal!

Attendait-il une réponse à son envoi, l'ami lointain qui dans toute la suite des temps allait cueillir ces phrases d'amour et les offrait si singulièrement en hommage?... Dirait-elle comment, après avoir vécu près de deux années roulant et déroulant, indifférente, ce morceau de soie, songeant à en faire un store, une draperie de paravent, peut-être des coussins, il lui était devenu tout à coup clarté, lumière?... Répondrait-elle au sens si doux de ce mystérieux langage?... Non, elle n'écrirait point, elle n'écrirait rien. Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, elle ne s'appartenait; elle avait toujours à défendre les intérêts de sa fille, celle que

(1) *La Littérature et le Théâtre japonais*, V. du Bled.

Pierre de Gardavon avait laissée toute fillette, et qui bientôt, au premier jour, se mariera...

Le poème japonais demeura sans réponse ; mais le cœur tout entier de celle qui l'avait enfin compris y fit écho.

Après cette visite du vieux savant, plus fréquemment, et bien qu'elle s'en défendît comme d'une chose folle, la pensée de la pauvre femme s'en alla vers l'absent.

Depuis, en effet, et plus tôt qu'elle ne l'aurait cru, peut-être qu'elle ne l'est voulu, Mme Le Chalier avait marié sa fille. Maintenant elle vivait seule, bien seule, au Chalier.

Etait-ce cette solitude qui lui pesait ? Traversait-elle une de ces heures où le cœur se fait exigeant, veut ce qu'il n'a jamais eu, démontre tout à coup l'inanité de certains efforts, l'inutilité des sacrifices acceptés, s'irrite de l'indifférence avec laquelle ils ont été imposés, fait le compte des années disparues, du temps qui reste à vivre alors que la vie ne se recommence pas ? Souvent venait à Mme Le Chalier du découragement, et comme une fatigue à la pensée de devoir continuer ce qu'elle avait fait jusque-là. Oui, elle se sentait lasse. Où était sa belle vaillance ? Quelque chose en elle semblait brisé. Elle est aimé être moins isolée, moins responsable, plus protégée, mieux défendue. Elle avait beaucoup lutté, elle est aimé que quelqu'un luttât pour elle. En vain s'efforçait-elle de repousser ces fantômes de tristesse. Son petit Jacques les mettait en fuite parfois ; mais Jacques n'y suffisait pas toujours.

Le capitaine de Gardavon possédait, non loin du Chalier, une vieille demeure appelée « La Tour de Nette ». C'était, sur le sommet d'une colline pierreuse, une très haute tour à signaux datant du moyen âge, au pied de laquelle, tant bien que mal et plutôt mal que bien, on avait groupé des constructions, maison de maître petite et basse, maison de ferme plus petite encore et plus basse, granges, etc.

Pierre de Gardavon aimait sa singulière demeure et il lui fallut des raisons bien graves pour la désérer pendant dix ans !...

Dix ans durant lesquels il avait été au loin récolter de la gloire : il était colonel aujourd'hui, — un des plus jeunes colonels de l'armée, — et officier de la Légion d'honneur. Les journaux avaient bien annoncé récemment que, victime d'un des procédés obscurs, lâches et bas qui écoutrent les plus braves, il venait de donner sa démission,

mais à ce bruit Mme Le Chalier ne croyait pas, car elle sait à quel point il aime sa carrière, puisqu'un jour il lui a sacrifié... son amour !

Et brusquement, cet homme qu'elle a refusé parce qu'elle n'était pas libre, cet homme qu'elle croit au loin, elle vient de le revoir, là, tout à l'heure.

Comme la procession sortait de la très vieille église de Viellenave, comme le souffle chaud de la brise d'été faisait frissonner les marronniers de la place, comme, son panier plein de roses esfeuillées, le petit Jacques trottinait près de sa grand'mère, anxieux du prochain reposoir où on le mettra tout près de l'autel « pour jeter les roses au bon Dieu », Mme Le Chalier a reconnu tout à coup le colonel ; il portait un des brancards du dais.

Elle ne pensait point à lui, elle allait, l'esprit tranquille, toute à son petit Jacques, et voici qu'à l'émotion qui la prend, à ses yeux qui se mouillent, au trouble que lui cause ce revoir, elle devine, elle comprend... Oh ! combien elle l'aime, cet homme resté si longtemps au loin !

Elle le suit des yeux. Il est beau, grand, droit, fier. Il porte haut la tête, il a à peine vieilli. En ces dix ans, ses cheveux ont un peu blanchi ; mais sa moustache est restée blonde.

La procession suit le tracé ordinaire, passe le long d'une ruelle étroite, où des draps blancs étendus cachent le rez-de-chaussée des maisons. Elle s'éloigne, sort de la ville, s'en va vers la campagne.

L'église de Viellenave est sur une hauteur ; la route serpente au sommet du coteau ; le coup d'œil est admirable. A perte de vue s'étendent des moissons qui ondulent sous le vent d'été, des blés au vert profond, des avoines au reflet d'argent, des seigles dont les épis se dorent. Là-bas est le Chalier et son immense enclos coupé de barrières blanches, ses étangs qui reflètent du soleil, ses futaines où se cachent à demi des toits d'un rouge ardent. Là-bas, la propriété des Forta ; tout près, celle des Boissan ; plus loin, le « Mon Repos » des Jonquille, et, plus loin encore, se détachant sur le bleu ardent du ciel, « La Tour de Nette », toute rose, de ce rose doux des briques cuites et recuites par le soleil. Et Mme Le Chalier s'étonne de la place que ce point unique lui paraît tout à coup tenir dans l'étendue de ce paysage.

Dans les chants, l'encens, la lumière, l'éclat des ors, les blancheurs des voiles, les claquements des bannières, les volêtements des oriflammes de tou-

tes couleurs que portent les enfants, la procession continue sa marche.

Les haies sont enguirlandées de chèvrefeuille, les tilleuls blancs de fleurs ; les martinets, les hirondelles, rayent l'espace de leurs grands coups d'ailes, les arbres sont immobiles, la campagne est sans travailleurs : c'est dimanche, jour de repos, jour de fête ! Au pied d'une croix est un reposoir : guirlandes de buis, croix de fleurs, arcs de verdure ; au milieu, fait de mousse et d'œillets, l'autel sur lequel pointe et tremble la flamme des cierges.

La procession s'arrête. Le prêtre s'avance vers l'autel, les enfants jettent des fleurs, les encensoirs s'élèvent. Les assistants se sont agenouillés, prosternés. Les chantres se taisent. Une clochette tinte et sur les têtes courbées l'ostensoir étincelle.

La clochette a tinté encore. Les assistants se relèvent.

Le petit Jacques n'a pu, cette fois, approcher de l'autel : le soleil était trop ardent, Mme Le Chalier a gardé le bébé à l'ombre de son ombrelle. Et le petit garçon pleure « parce que ses fleurs n'ont pas été près du bon Dieu », il le reproche à sa grand'mère.

Le cortège repart, revient sur lui-même, vers le bourg, vers l'église. Le petit Jacques frappe du pied, s'impatiente, continue, l'accent pleurard, ses reproches à sa grand'mère :

— Bonne-maman !... bonne-maman !...

Il mange la fin de sa phrase, parce que le dais revient, va passer.

Mme Le Chalier n'a pas paru entendre ; alors l'enfant recommence, pleurniche plus haut :

— Bonne-maman !... bonne-maman !...

A cette appellation si douce, prononcée d'une voix colère d'enfant capricieux, quelqu'un, un des porteurs du dais, a relevé la tête et posé son regard vague, absorbé, sur le petit garçon, puis sur la grand'mère... Mais aussitôt, — quel changement ! — le regard devient fixe, surpris, assolé presque... Il semble dire :

« Grand'mère !... Comment ! déjà, déjà ? »

Le cortège passe, a passé, majestueux, imposant, solennel.

Mme Le Chalier prie ; mais sa pensée s'éloigne de sa prière, va vers ses enfants, là-bas, vers le passé, vers ce que sera l'avenir. Elle serre la main de son petit-fils ; elle se baisse vers lui ; elle voudrait le prendre, l'emporter dans ses bras, le serrer contre elle ; elle voudrait surtout qu'il soit tout

pour elle. Il lui paraît soudain qu'elle peut avoir envers lui des torts très grands.

Mais ses yeux se fixent encore sur la fière silhouette de celui qui fut si longtemps absent, et qui est si soudainement revenu. Et, comme la procession est rentrée dans la vieille église, Mme Le Chalier regagne sa place, soulève le petit Jacques et le met debout sur son prie-Dieu, devant elle ; puis elle s'agenouille et, les lèvres sur les boucles blondes de l'enfant, le regard perdu vers la nef sombre où l'autel resplendit, elle murmure :

— Mon pauvre cher petit, est-ce que cela m'eût empêchée de t'aimer ?

III

— Comment le mariage d'Yvonne s'est fait, mon voisin ?... De la façon la plus surprenante du monde...

Dans le petit salon où Mme Le Chalier se tient toujours, on vient d'introduire le colonel de Gardavon. Il a mis près de quinze jours à venir lui présenter ses hommages.

Et Mme Le Chalier commençait à penser « qu'il avait sans doute dû repartir, que la Tour de Nette allait encore se refermer dix ans et qu'en dix autres années on serait tout à fait vieux pour se revoir, — ce qui serait peut-être mieux... — lorsqu'il lui est apparu.

Elle le trouva plus changé qu'à la procession, plus vieilli, paraissant accablé de chagrins, de déboires.

— Qu'est-ce qui vous ramène après une si longue absence, mon voisin ?

A toute question le regardant, il coupe court.

— Oh ! de grâce, ne parlons pas de moi. Ma carrière est peu intéressante !... Oui, j'ai donné ma démission... oui, je l'ai donnée... Mais tout est triste... Parlons plutôt de vous...

Elle sourit, parce qu'elle retrouve l'intonation douce, profonde, dont il a toujours prononcé, en s'adressant à elle, ce mot « vous ». Elle répond :

— Oh ! sur moi, il y a si peu de chose à raconter !

S'il ne veut rien dire de lui, il semble qu'elle ait un égal souci de ne point parler d'elle.

— Alors, causons d'Yvonne, de votre Tototte si jolie que j'ai laissée petite fille, que vous avez mariée si jeune !... Quelle drôle d'idée vous est venue là !... C'est un procédé sans coquetterie qui

vous a faite grand'mère bien tôt, si tôt... à un âge où d'autres songeraient à... à mieux...

Elle lève les yeux sur lui, ces adorables yeux changeants dont il n'a point oublié le regard, elle hausse coquetttement les épaules.

— Songer à mieux?... Mais il n'y a rien de mieux que d'être grand'mère!...

Puis, comme rien qu'à le regarder elle a peur de ce qu'il pourrait répondre, elle ajoute :

— Mon bon petit Jacques dort maintenant, mais dès qu'il sera éveillé je serai toute fière de vous le présenter et de vous convaincre que je dis vrai.

— Vous devez horriblement le gâter?

— Chut! ne dites pas cela, on me l'enlèverait peut-être.

Mais elle convint de la chose malgré tout.

— Oui, elle le gâte et comment eu serait-il autrement? Elle n'a que lui et lui, jusqu'à présent, n'a guère eu qu'elle... Et voilà qu'il faut à Mme Le Chalier un effort pour ne pas ajouter, avec quelque amertume, « qu'ils sont tous deux isolés dans la vie, qu'on pense peu à eux, qu'on ne s'en soucie guère ».

Elle se lève, épouée de ce qu'elle a été tentée de dire, de cette pensée qui ne s'est jamais ainsi précisée en elle, de cet aveu qui pourrait paraître une telle condamnation de ses enfants!

Sous le prétexte de donner l'ordre d'amener Jacques quand il s'éveillera et de faire apporter des rafraîchissements pour « son pauvre voisin, qui a eu le courage de venir de la Tour de Nette, par cette chaleur », elle sort, au moment où lui, répondant à ces derniers mots, murmure, point assez bas cependant pour qu'elle ne l'entende :

— Je serais venu de beaucoup plus loin si vous l'aviez voulu...

Lorsqu'elle rentre au salon, elle a repris son sang-froid. Le colonel regarde une photographie, sur la cheminée : un groupe fait par lui avant son départ, représentant Mme Le Chalier et Yvonne, mais Yvonne — celle que toute petite on appelait Tototte — en jupes courtes, avec une natte dans le dos. Et il est surpris à la pensée que Tototte est mariée, que le temps a passé, et que Mme Le Chalier est demeurée si pareille à elle-même, avec un charme plus grand peut-être, moins de décision dans la voix, dans la démarche, plus de douceur et comme quelque chose de meurtri dans le regard. Elle n'a rien perdu de sa jolie taille, à peine a-t-elle un peu engrangé. Elle porte, comme lorsqu'il la

vit pour la dernière fois, une robe en linon d'un mauve doux, toute garnie de dentelles.

Il ne veut point parler de lui, elle ne veut pas parler d'elle. Un peu de contrainte pèse.

Lui, répète :

— Racontez-moi donc comment vous avez marié ma petite amie Tototte ?

Elle sourit et répond presque tristement :

— J'aimerais mieux ne pas vous le dire !

— Tiens, pourquoi ?

— Parce que vous allez me traiter de folle.

— Je ne vous comprends plus.

— Ce mariage s'est fait de la façon la plus surprenante, et vous allez être étonné, je vous en avertis, que moi qui me flatte d'être une personne de sang-froid, aimant peser ses actes...

— Trop !

Elle ne veut pas noter l'interruption et continue :

— Moi qui me flatte de considérer la vie sérieusement et le mariage comme... comme la décision la plus grave à prendre...

— Vous exagérez !

Elle poursuit sans paraître avoir entendu :

— J'ai pu consentir, accepter, dire oui, ainsi que je l'ai fait !

— Votre fille serait-elle malheureuse ? fait-il vivement.

— Tototte ? Elle est la plus heureuse des femmes, trop heureuse...

— Alors ?

— J'aimerais la voir comprendre autrement le bonheur... son bonheur...

Mme Le Chalier voudrait expliquer sa pensée, elle ne l'ose ; elle a peur, aujourd'hui, de ces confidences qui lui viennent aux lèvres et lui sont comme arrachées, tant il lui semble simple et bon, devant ce vieil ami retrouvé après dix ans d'absence, de penser tout haut.

— Il y a tant de façons de comprendre le bonheur !... finit-elle avec un soupir.

Puis, très vite, comme si elle ne voulait pas donner au colonel le temps d'approfondir ses paroles, elle raconte :

— Il faut à mon récit, pour que vous le compreniez bien, un petit préambule. Figurez-vous, mon voisin, que Tototte, en se faisant grande, s'ennuya si fort au Chalier qu'on est dit qu'elle finissait par le considérer comme une prison.

Le colonel interrompit vivement.

— A un certain âge, la règle est aujourd'hui que

les jeunes filles doivent s'ennuyer chez elles, dans leur famille, à la campagne surtout... à la campagne, quelle horreur!... Vous avez traité, je le pense, cet ennui par le mépris?

— Non, je m'en accuse. J'eus la faiblesse de chercher à en distraire Tototte et de consentir à la mener aux bains de mer. J'acceptai d'aller passer quinze jours chez ma cousine Chablon.

— Imprudente!

— Vous ne pouviez mieux dire; mais que voulez-vous! j'espérais en cette diversion pour ma Tototte. Ma cousine, vous ne l'ignorez pas, a une fille, Gertrude, de trois ans plus âgée que la mienne. Nous n'étions pas depuis longtemps au bord de la mer, qu'Yvonne s'était prise pour Gerty d'une folle admiration. Je croyais ma pauvre enfant sans histoire; voilà qu'elle fait à sa nouvelle amie les plus étonnantes confidences sur elle-même, la vie qu'elle mène au Chalier, etc... Si bien que ma cousine Chablon, avertie par sa fille, se croit en devoir de me conseiller, de me reprendre, et que j'entends des propos comme ceux-ci :

« — Quand vas-tu te décider à ne pas enterrer ta fille toute vivante? C'est dur, c'est cruel!

« — Mais Yvonne n'est pas enterrée vivante, que je sache?

« — Tototte n'est pas de cet avis, tu sais?

« — Tototte est une enfant.

« — Erreur!... Tototte sait ce qu'elle veut et elle a raison de le vouloir. On a tort d'imposer ses goûts à ses enfants, c'est de l'égoïsme. Je l'ai reconnu, et c'est ce qui m'a fait changer de système avec Gerty, et je m'en trouve à merveille. Avant de t'occuper de tes fermes, il aurait fallu t'attacher à comprendre ta fille... Tu ne la comprends pas; demande à Gerty si tu la comprends?... Tu seras étonnée de découvrir combien tu la comprends peu! »

— Pour tout avouer, j'étais indignée!... Bien que faisant la part de l'exagération de ma cousine, je souffrais de penser que Tototte avait pu mettre ainsi entre elle et moi ces maladroites personnes.

— Je pense que vous l'en avez vertement réprimandée?

— J'ai failli le faire, mon voisin, puis me suis ravisée. C'est été donner une grande importance à la chose, alimenter peut-être les confidences de Tototte de nouveaux griefs. Je me contentai d'un redoublement de tendresse... Mais je le pris de très haut, par exemple, avec ma cousine, lui affirmant que, tout en m'occupant de mes fermes, je croyais

n'avoir jamais, à aucune minute de ma vie, manqué à mon devoir de maman, ma fille ayant été ma seule, mon unique préoccupation...

« Ma cousine me rit au nez :

« — Ce n'est pas une nature comme la tienne qui peut cadrer avec la nature de ta fille!...

« — Vraiment?... Je ne sais pas pourquoi!

« — Tu le vois bien, tu en es encore à te le demander!... »

— Et vous n'êtes pas partie sur l'heure? s'écria brusquement le colonel.

— J'en eus la tentation, et pourtant je ne l'ai pas fait... Tototte s'amusait, elle en était toute transformée... A la seule pensée du départ, ses yeux s'embuaient de larmes, se ternissaient de détresse. Non seulement je ne suis pas partie, mais sur sa prière j'ai prolongé mon séjour.

— Ah! les māmans!... En fûtes-vous récompensée?

— Peu. Je ramenai ici une Tototte toute changée. D'enfant elle était devenue jeune fille, c'est vrai; mais sa cousine avait pris sur elle un énorme ascendant. Tototte ne voyait plus que par les yeux de Gerty, ne parlait plus que de Gerty; elle citait ses mots, imitait son langage, sa coiffure, ses manières et jusqu'à sa façon tranchante de donner des avis. Elle n'était plus la brave petite Tototte que vous avez connue, mais une doublure de ma niece Gerty... J'étais désolée!

— Il fallait réagir, au besoin sévir!

— Que vous voilà sévère, mon voisin! Sévir, je n'y pensai pas; réagir, je m'y essayai tout le jour et sans beaucoup de succès!... Depuis que Tototte avait fréquenté sa cousine, elle me tenait fort en suspicion; je n'étais plus « maman », mais « la famille », et vous ne pouvez comprendre l'écart énorme que ce changement de terme avait mis entre nous!... Ah! vivre uniquement pour son enfant, n'avoir et ne voir qu'elle au monde, et la sentir « échapper » ainsi était pour moi complètement imprévu et douloureux... Enfin, passons!... Toutefois je n'en laissai rien deviner et ma patience était par moments soumise à une rude épreuve. Tototte me grondait, me reprenait, comme si les rôles étaient intervertis, comme si Tototte devenait la maman et moi la petite fille. Si je sortais pour diriger quelque chose, cela sur le coup de midi, et rentrais ayant bien chaud, une petite voix d'ironie raillait :

« — Vous êtes vraiment bien bonne de vous

donner tant de mal, pour ce à quoi cela vous sert ! »

« Je répondais, indignée :

« — Mais, petite, si je ne me donnais pas ce que tu appelles « ce mal », rien ne marcherait ici. »

« Elle ripostait :

« — Ma tante Chablon dit qu'il vaudrait mieux tout vendre, réaliser, placer les capitaux, les faire fructifier, vous gagneriez gros... »

— Je ne saurais vous exprimer, mon cher voisin, l'effet que ces paroles, sortant des lèvres de ma Tototte, me causaient ! — « Oui, vous gagneriez gros et vous dormiriez sans crainte des grèves, des grêles, des méventes, des catastrophes, qui nous empêchent à tout instant de nous donner du bon temps, d'aller aux eaux, à la mer, d'habiter Paris. »

« Je m'efforçais, dans ces moments-là, de prouver à Tototte que la vie ne peut avoir comme unique objectif le plaisir. Elle secouait la tête d'un petit air entendu et incrédule, elle me répondait : « Je sais... je sais... » d'une voix où je retrouvais des intonations de ma nièce Gerty.

« Habiter Paris était, du reste, son idée fixe ; avoir un appartement dans un joli quartier, aller dans le monde, au théâtre, « comme Gerty... comme sa tante Chablon... », elle ne voyait rien au delà.

— Vous n'y avez pas cédé?... C'est extraordinaire!

— Rallez, mon voisin!... Non, je n'ai pas cédé. J'ai su, pour un si complet changement d'existence, résister... résister aux supplications de ma fillette, résister à ses larmes. Le Chalier est en plein rapport, tout marche à merveille, je n'ai pas voulu sacrifier à une fantaisie ce que j'avais cru devoir conserver à tout prix.

— Oui, à tout prix!... a répété le colonel comme un faible écho.

— Et cependant, mon voisin, j'ai cru que j'allais être obligée de le faire. Tototte y mettait une obstination telle, que notre vie en était toute changée. Finalement, ma fillette est tombée malade d'ennui, de langueur, d'une de ces fièvres nerveuses qui font dire par les médecins : « Changez-moi cette grande fille d'air, de genre de vie, de milieu... » Je trouvai l'ordonnance bien grosse pour ce que je savais être un caprice, qu'avec un peu de bonne volonté, d'effort, et, j'ose le dire, de... pitié pour moi, Tototte aurait si bien pu faire passer !

« Mais le caprice ne passa point, ma cousine Chablon l'aggrava de son intervention ; j'eus avec ma pauvre parente des discussions fort pénibles.

Je vous assure avoir traversé alors des heures durant lesquelles je ne savais plus où était mon devoir.

« Entre temps, ma nièce Gerty se maria. Elle épousait le lieutenant d'Ebart. J'accueillis cette nouvelle avec une grande joie : j'espérais en ce mariage comme en une chose qui occuperait ma nièce et ma cousine Chablon et les ferait s'intéresser moins à Tototte, à moi, au Chalier, etc... Vain espoir!... Tototte fut demoiselle d'honneur. Ma nièce partit en voyage de noce, et, chaque matin, des cartes postales, griffonnées au crayon, vinrentachever de tourner la tête d'Yvonne en l'entretenant de la vie nouvelle, du grand bonheur de sa cousine, du charme des heures qu'elle vivait... Tototte ne rêvait plus que d'imiter Gerty, se marier à son tour, s'en aller, partir... Elle en parlait sans cesse, faisait mille projets. Je n'entendais plus que ces mots : « Quand je serai mariée... quand mon mari me dira.... quand j'aurai des enfants... dans mon ménage... mon appartement... avec mon auto..., etc... » Je laissais dire, cela occupait ma fillette et n'était pas méchant. Un jour, je fis des projets aussi : « Puisque tu désires tant te marier, Tototte, nous allons chercher quelqu'un, qui m'aidera à gérer le Chalier. »

« Mais j'eus devant moi, aussitôt, une Tototte transformée en vrai petit coq, et il me fut répondu :

« — D'abord, maman, je choisirai mon mari moi-même ; vous comprenez, nous avons, vous et moi, des goûts si différents!... Puis, je ne veux, à aucun prix, d'un homme qui vous aiderait à gérer le Chalier... »

« — Et pourquoi ?

« — Parce que je veux, avec lui au moins, réaliser mon rêve... »

« — Lequel... Tototte, je t'en connais beaucoup. »

« — Je veux vivre à Paris. »

« — Et me quitter ? »

« — Mais, maman, est-ce que ce n'est pas dans nos destinées ? »

— Sacrifiez-vous pour vos enfants!... railla durement le colonel.

— Mon voisin, ne soyez pas méchant pour Tototte ou... je ne dirai plus rien !

Mais cette menace ne parut guère impressionner Pierre de Gardavon. Immobile, silencieux, le sourcil dur, les yeux rivés au plancher, il songeait.

— Tout cela, voyez-vous, est une question de discipline, finit-il par dire, on ne devrait jamais

céder à ses enfants!... Quand on commence, on ne sait plus où l'on va...

— Ne pas céder, mon voisin? mais on ne peut plus que céder!

— Allons donc!

— J'en ai eu la preuve.

— Bah! autrefois on n'y mettait pas tant de façons : ce que le père, le chef de famille ordonnait, on s'y soumettait... et on n'en était pas plus malheureux pour cela!

— Autrefois, mon voisin, pour des peccadilles, on mettait ses enfants au pain et à l'eau; pour des choses moindres, on les privait de dessert. Aujourd'hui, on ne pourrait plus le faire.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que, le plus souvent, on se trouve en face de pauvres petits êtres qui seraient trop contents de l'occasion qu'on leur fournirait de ne pas manger. Les enfants sont sans appétit de nos jours, dégoûtés d'avance de ce qu'on met sur leur assiette, même du dessert!

« Et, au point de vue moral, c'est la même chose. On dirait qu'ils grandissent, écourrés de vire, las de tout, même de leurs jeux. Et l'on s'affraye de ce manque de vitalité, de leurs yeux de nostalgie, qui semblent toujours considérer des au-delà mystérieux!... On a peur et on les gâte; on ne sait qu'imaginer pour les retenir ici-bas, pour leur donner le goût d'y rester; l'on tremble à la moindre maladie, parce qu'on sait qu'ils n'ont ni le désir ni la force de lui résister et qu'ils s'en iraient, sans une de ces révoltes qui parfois écartent la mort.

« Et vous venez nous parler de sévir, de punir! Sachez donc, mon pauvre voisin, que les parents n'ont plus l'ambition « d'élever » leurs enfants, mais de les « conserver » vaille que vaille, grincheux, grognons, capricieux, égoïstes, volontaires; tout leur est indifférent pourvu qu'ils les conservent!

— Jolie génération que l'on prépare là!

— Que voulez-vous!... on la prépare.

— Votre petit-fils est-il ainsi?

— Pas jusqu'à présent, j'y veille!... Mais s'il vivait à Paris, sans air, sans lumière, livré aux domestiques...

— Eh bien! et sa maman?

— Yvonne ne prétend pas être de ces femmes « qui ne s'occupent et ne parlent que de leurs enfants ». D'ailleurs, tout à fait nouvelle école, elle est plutôt femme que maman, et très mondaine.

— Et lui ?

— Mon gendre...

— Ce mot est drôle dans votre bouche !

Elle sourit et reprend :

— Mon gendre?... Il la gâte, se gâte, ce sont deux enfants qui jouent à l'amour comme d'autres seraient des tas de sable. Il leur faut une vie douce... douce... toute de paresse et de langueur, une vie sans un pli de feuille de rose, sans une contrariété. On se demande, à les voir si « tout aux joies de l'existence », ce qu'ils feront devant ses luttes, ses combats, ses épreuves, ses brutales réalités !

— Auriez-vous peur pour eux, comme pour les tout petits ?

— J'aurais peur pour mes pauvres grands... bien davantage!... (Elle avait parlé tout à coup très bas, comme sous l'empire d'une intense préoccupation). C'est pourquoi, mon voisin, je crois vous avoir dit : J'aimerais voir Tototte comprendre autrement son bonheur!... Oui, j'aimerais la voir tenir à ce bonheur par des liens capables de résister à l'habitude, au temps, à la vieillesse !

— Ma chère voisine, en dix ans, seriez-vous devenue pessimiste ?

Elle sursauta. Peut-être encore s'était-elle oubliée jusqu'à penser tout haut.

— Il y a, dans ces existences faciles, tant de tentations, de sollicitations, d'écueils !...

Il redevint grave :

— Il en sera ainsi tant que vous n'adopterez, comme système d'éducation, que celui dont vous me parliez tout à l'heure...

— Et le moyen qu'il en soit autrement ?

— Il existe. Il faudrait ne point transiger sur le chapitre de ses croyances d'abord : s'incliner devant ce qu'elles imposent et s'écartier de ce qu'elles défendent. Il faudrait mettre haut, très haut, le point d'honneur, et marcher dans la vie en le regardant sans cesse. Il faudrait entourer le mariage de dignité et non lui donner des allures d'amusette. Il faudrait, oui, ma chère voisine, se souvenir que l'amour, dans un ménage, est comme la maturité pour un navire : si le navire est bien gréé, tout marche, même en temps de tempête... Mais nous philosophierons jusqu'à demain que nous ne changerions rien à rien... Revenons-en donc à notre point de départ : racontez-moi comment s'est fait le mariage d'Yvonne.

— Ah ! mon voisin, vous voulez ma confession tout entière?... Pour me punir de me montrer si

sévere pour les jeunes, je vais vous avouer jusqu'à quel degré de faiblesse peut arriver une pauvre maman.

« Il y avait quelques mois que ma nièce Chablon était mariée, quand son mari, bien qu'officier de chasseurs, est envoyé avec son escadron en détachement à Mont-en-Dives, où il n'y a que de l'infanterie.

« Voilà ma Tototte folle de joie ! Tototte ne parle plus de quitter le Chalier, Tototte est transformée. A vrai dire, je me sentais moins heureuse.

« A peine arrivée à Mont-en-Dives, ce que je craignais survient : Gerty prend Yvonne en pitié et l'invite à venir passer quelque temps chez elle.

« Tu verras, j'ai un nid délicieux, bien que nous ne soyons que des oiseaux de passage !... » Dans ce nid, je trouvai vraiment que ma Tototte n'avait que faire. Je refuse donc cette invitation de ma nièce et me montre très ferme dans mon refus. On supplie, murmure, se fâche, grogne, gronde, boude. Je laisse dire et faire. Je persiste. Tototte pleure, sanglote. Ma nièce s'indigne. J'essaie de promesses vagues : « Nous verrons cela plus tard... » On riposte : « Pas plus tard, tout de suite. Qui est sûr du lendemain ?... un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » De guerre lasse, j'ai cédé.

— Toujours donc ?

— Et ce n'est que le commencement. Vous allez voir par la suite, mon voisin !

— Je vous ai connue plus inébranlable... plus imprenable...

Elle préfère ne point paraître entendre. Vite, vite, elle poursuit :

— Oui, j'ai cédé maussadement, à contre-cœur, avec chagrin mais j'ai cédé... On ne m'en demandait pas davantage !

« Trois semaines après, je n'avais pas encore pu décider Tototte à réintégrer le domicile maternel. Un matin, comme je revenais de la messe, m'arrivent trois autos remplis d'une société des plus nombreuses : ma nièce, son mari, des amis de ma nièce, des camarades de son mari, la plupart étaient pour moi des inconnus... Cette brillante escorte me ramenait ma fille. Les autos étaient couverts de fleurs, d'attributs de cotillon et... de poussière.

« Lorsqu'on m'aperçoit, ce sont des hourras, des exclamations, des coups de trompe. Les autos s'arrêtent. Tout le monde descend. L'on m'explique qu'on est parti à la pointe du jour, au clair de lune, pour voyager à la fraîcheur, — nous étions en juil-

let, — après un bal magnifique « où l'on s'est amusé... amusé!... » donné par ma nièce... Mes visiteurs me semblant fort excités, je ne dus pas leur paraître « au point ».

« Tototte me saute au cou, m'embrasse à m'étouffer en murmurant d'une voix singulière : « Oh ! « maman... Oh ! chère petite maman!... » Ma nièce fait de même en murmurant d'une voix singulière : « Oh ! ma tante... ma chère petite tante!... » Puis, très rapidement, mangeant à demi les noms, en femme qui a de cela une très grande habitude, elle fait défiler devant elle, pour me les présenter, ses aînées, les camarades de son mari... « Mme de « Vati... mmm... Baronne Simé... mmim... le lieu- « tenant de la Bre... mmm... le capitaine de « Fleur... » j'en passe!

« Je n'entendais aucun nom, ça ne fait rien ! On s'inclinait. Tous souriaient, prenaient un air drôle, fort géné. Je saluais à mon tour... je saluais... mais avec de moins en moins d'empressement... Sans le vouloir, sur l'entrain de mes visiteurs, par mon attitude, je jetais force seaux d'eau froide.

« Je croyais le défilé fini : pas du tout, il restait un dernier visiteur. Rouge, gauche, il s'était tenu jusque-là obstinément derrière les autres, me regardant avec de bons gros yeux à fleur de tête où se lisait, avec beaucoup d'anxiété, d'émoi, un immense désir d' « être ailleurs... à mille lieues ! »

« Pour me le nommer, celui-là, ma nièce prend un air très grave ; je crois l'entendre mâchonner entre ses dents en manière d'avertissement : « Mes « enfants, ça ne marchera pas tout seul!... » Puis haut elle poursuit, perdant toutefois un peu de sa belle assurance : « Maintenant, ma tante, laissez- « moi vous présenter le baron Théouille... le baron « Théouille... le baron Théouille... un jeune homme « charmant... qui, si vous y consentez, sera le « mari d'Yvonne... son fiancé ! »

« La foudre serait tombée à mes pieds qu'en vérité je n'eusse pas éprouvé un plus grand saisissement.

« — Le... mari d'Yvonne... son fiancé... Qu'est-ce que cette plaisanterie ?

« — Maman... je vais vous expliquer... ma chère petite maman...

« — Ma tante... ma chère petite tante, mais c'est tout simple... si simple... »

« Je balbutie :

« — Monsieur, vous me voyez surprise... très surprise... excusez-moi !... si surprise... »

« Le jeune homme bredouille quelque chose qui

peut bien être « comprends cela... rien d'étonnant, le serait à moins... » et à chacun de ses lampbeaux de phrase il s'incline profondément, se casse en deux, les mains au creux de l'estomac, me montrant tantôt son visage ahuri, rond, drôle, rasé à la mode anglaise, tantôt des cheveux longs, brillants, cosmétiqués, séparés par une raie, une admirable raie, courant du front à la nuque, dont ni les heurts de l'auto ni les secousses brusques de ces saluts répétés n'ont détruit la belle régularité.

« Je répète, ayant quelque peu perdu la tête :
« — Monsieur... excusez-moi... mais vraiment... mais vraiment... »

« Il continue à me saluer, à se confondre :
« — Madame... mais c'est moi qui... on m'avait dit que... persuadé que... »

« Mes autres visiteurs avaient, eux, pris le parti de se distraire de ce qui se passait. Les hommes s'absorbaient dans les autos. Accroupis à terre, les uns boulonnaient, desserraient, reboulonnaient jusqu'à l'intérieur des machines ; les autres, penchés, me tournant le dos, donnaient des avis. Les femmes regardaient en l'air, chantonnaient distraitemment, admiraient les arbres et commençaient à se montrer, avec l'évidente intention de « marcher jusque-là », les profondeurs du parc.

« Ma fille, ma nièce, m'entraînent vers la maison. J'entends vaguement quelqu'un dire :

« — Jamais je ne me suis senti aussi ridicule. »
« Eclatant du même rire, ma nièce et ma fille se retournent et riaillent :

« — L'auvre Boby !... Pauvre Boby ! »
« Je demande, désapprouvant fort cet éclat de rire, cette apostrophe pleine de familiarité :

« — Qui appelez-vous Boby ?
« — Mais... le fiancé de Tototte.
« — Oh !... le fiancé !
« — Si vous ne ratifiez pas mon choix, maman, j'en mourrai !

« — Ne t'emballle pas, Tototte... Ta mère est surprise, tu comprends !... Mets-toi à sa place. Nous allons l'éclairer, lui faire de la lumière ; ne nous menace pas de ta mort avant que nous ayons discuté ce qui nous amène... »

« Toutes deux me poussent, m'entraînent dans ce petit salon.

« Mes premières paroles sont une protestation des plus vives, des plus raides.

« Yvonne fond en larmes, répète :
« — Je te l'ai dit, Gerty, maman ne voudra pas et j'en mourrai !... j'en mourrai !... »

« Gerty lève les yeux et les bras vers le ciel et s'écrie :

« — Mon Dieu ! que cette petite est sentimentale !... »

« Puis, retournée vers moi, ma nièce entame une chaude plaidoirie :

« — Ma chère tante, ne nous condamnez pas sans entendre Tototte et moi ! Elle, pour s'être fortement éprise de Boby... du baron Théoulle, c'est-à-dire ; moi, pour avoir pris cette affaire à cœur, parce que je n'y vois que du bien... oui, du bien !... Boby est un garçon très comme il faut, tout à fait « du monde », et du meilleur !... Sa mère était la belle Mme Théoulle, vous savez certainement qui je veux dire ?

« — J'ignore.

« — Ça ne fait rien... Je vous expliquerai... Son père, — qu'il a perdu comme aussi sa mère, du reste, — était le sportsman bien connu ; il est impossible que vous n'en ayez pas entendu parler... l'amî du prince de Galles... voyons !

« — Je ne sais qui tu veux dire.

« — Pardon, ma tante, m'est-il déclaré avec un petit rire suprêmement dédaigneux, j'oubliais que vous vivez par conviction, loin de tout, au fond de votre province !... Eh bien, Boby s'est pris d'une passion violente pour Tototte !... »

« J'interromps :

« — Vous auriez pu me prévenir ? »

« Gerty sursaute.

« — Vous prévenir de quoi, ma tante ?... Devine-t-on quand ces flammes-là s'allument ?... Le noter, n'est-ce pas souvent les éteindre ?... Si dès le début j'avais montré à Boby où il allait, qui sait si je ne l'aurais pas arrêté en chemin ?... Les hommes de nos jours, ma tante, ont terriblement peur du mariage, et, pour les prendre, il faut moins de formes protocolaires que de trébuchet... »

« — Gerty !

« — Je dis vrai, ma tante !... Si, au lieu de vivre dans la retraite, vous vous étiez mêlée au monde, vous conviendriez que j'ai raison... Du reste, protocole ou trébuchet, trébuchet ou protocole, qu'est-ce que cela peut faire, du moment que les jeunes gens se conviennent ! »

« J'eus un geste de protestation devant lequel elle se redressa, très digne :

« — Du reste, vous êtes juge en dernier ressort et nul ne discute votre droit de veto. Libre vous êtes de repousser Boby, de faire le désespoir de votre fille... oui, libre, libre ! »

« A la cantonade, la tête ensouie dans les coussins d'un canapé, Tototte répéta :

« — J'en mourrai... j'en mourrai. »

« Ma nièce poursuivait plus bas :

« — Vous l'entendez!... Avec sa nature sensible, aimante, impressionnable, nerveuse, exaltée, après surtout s'être attachée à Boby comme elle lui est attachée... elle dit vrai : elle en mourra, c'est sûr... c'est sûr!... »

« Je ne me laissai guère intimider par cette prophétie et répliquai :

« — J'y mettrai bon ordre.

« — Bon ordre?... Vous me faites rire, ma tante. Qu'appelez-vous « y mettre bon ordre »? Vous ferez venir votre médecin qui, pour calmer votre fille, commencera par la bousculer de bromure. Quand il aura bien détruit son organisme avec ses horribles remèdes, il ordonnera les voyages!... Quand vous aurez traîné d'altitude en altitude votre fille, devenue, tel un corps sans âme, une de ces créatures pâles, frêles, qu'on devine possédée par l'idée fixe, un second médecin la déclarera atteinte de neurasthénie et vous conseillera d'essayer pour elle du mariage!... Elle ne sera presque plus jolie, le chagrin lui aura enlevé sa fraîcheur, où trouverez-vous ce mari qui sera presque une formule?... Vous vous précipitez chez toutes vos amies, ou se mettra en quête, en courses, en campagne!... On vous mentira, on vous trompera, vous serez la dernière à savoir ce qu'est, ce que vaut le fiancé de votre fille!... Dieu sait de quel pis-aller vous vous contenterez!... Et ce sera, sous le soleil, un mauvais ménage de plus!... Mais je n'ai pas de conseils à vous donner, vous aurez fait ce que vous croyez devoir faire... je m'en lave les mains!

« — Tu ne peux savoir, Gertrude, à quel point ce que tu me dis là me déplaît!

« — Je le crois, ma tante, j'en suis intimement persuadée!... C'est contre le vieil ordre établi que je marche. Vous êtes dans la place et la défendez!... Désendez-la; mais moi, j'ai juré de l'emporter d'assaut, alors. »

« Le sang me montait à la tête. J'avais une folle envie de saisir mon outrecuidante nièce, de la jeter dehors, elle, ses amies, son mari, et les camarades de son mari, et de leur intimiter l'ordre de ne jamais revenir, entendez-vous bien!... jamais!... Mais encore nous parvint du canapé, de plus en plus étouffé, de plus en plus désespéré, ce gémissement :

« — Ah ! oui, j'en mourrai... j'en mourrai... »

« Gerty aussitôt se leva. Avec impatience, elle s'avanza vers Tototte, et, la prenant avec autorité par le bras, elle dit :

« — Ne pleure donc pas ainsi, grande enfant !... Tu t'enlaidis à plaisir ! Comment oseras-tu repaire, tout à l'heure ?

« N'importe ce que j'aurais dit n'aurait eu sur ma fille un effet aussi merveilleux que cet avis de sa cousine. Comme par enchantement, les sanglots de Tototte s'apaisèrent, ses larmes se séchèrent. Gerty alors se rassit et reprit avec beaucoup de calme :

« — Voyons, ma petite tante, ne nous fâchons pas. Qu'est-ce qui vous irrite en ceci ?

« — Tu m'avoueras vraiment qu'il y a de quoi être surprise, bouleversée, indignée...

« — Je vous l'accorde.

« — Que tu t'arroges des droits... des pouvoirs...

« — Mais je ne m'arroge rien du tout, ma tante !... Et ce n'est nullement ma faute si Tototte prend les choses si vivement !... C'est plutôt la vôtre... et absolument la vôtre...

« — Mon Dieu !...

« — Vous l'avez trop tenue à l'écart de tout et de tous !... Alors, au premier homme qui lui a fait un brin de cour, elle est partie à toute bride... allez la rattraper !... Du reste, c'est comme ça qu'elle a charmé Théouille !... Cette fougue, cette jeunesse, cette fraîcheur, cet inattendu, a tourné la tête de ce vieux flirt pour poupées de Paris... Un matin il m'a dit : « Elle est adorable, exquise ! » Je lui ai répondu : « Epousez-la. — Eh !... eh !... ce ne serait pas déjà si bête ! » Et voilà !... Et vous trouvez cela pas bien, ma tante ?... C'est-à-dire que beaucoup s'en contenteraient, vous savez !... Du reste, quand vous m'aurez laissé vous conter ce petit roman dans ses moindres détails, la conclusion, ce sera vous qui l'y mettrez toute seule... Et il le faut, le temps presse, nous ne pouvons nous éterniser ici, laisser nos amis errer indéfiniment dans le parc, et il nous faut avoir pitié de ce pauvre Boby, que j'aperçois là-bas au milieu de l'allée, se tenant tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, s'arrachant le nez, ou l'oreille, à force de perplexités...

« — Qu'attends-tu donc de moi ?

« — Oh ! je vais vous le dire ; mais d'abord... Tototte pourrait aller dans sa chambre, changer de

robe, se pomponner, nous l'appellerions tout à l'heure... »

« Avant que j'aie donné mon assentiment à cette proposition, ma fille s'éloignait, Gerty l'accompagna jusqu'à la porte. Là, Yvonne balbutia quelque chose que je n'entendis pas. A quoi Gerty répondit avec une superbe assurance :

« — Va... Va... puisque je te le promets !

« — Qu'est-ce que tu lui promets, Gertrude ?

« — De vous décider, ma tante.

« — Tu pourrais te tromper.

« — Oh ! non... je ue me trompe pas. »

— Quelqu'un passa devant la fenêtre, c'était mon neveu, le lieutenant.

« Gerty courut à lui :

« — Emmenez-les, Maurice, emmenez-les tous... oui, Théoulle aussi, surtout Théoulle... apportez-moi seulement... oui, c'est ça... la plus vibrante, s'il vous plaît... que je puisse mieux vous prévenir, Maurice ; vous entendez bien, la plus vibrante ! vous la déposerez là... »

« Je ne demandai point d'explication. Gerty revint près de moi.

« — Comme je vous le disais tout à l'heure, ma tante, Boby est pour Yvonne un parti inespéré.

« — Qu'est-ce qu'il fait ?

« — Rien. Il s'amuse.

« — Je ne veux pas...

« — Il s'amuse parce qu'il est seul, qu'il n'a personne à aimer et qu'il faut bien se distraire ; mais le jour où il sera marié... D'ailleurs, il a les plus grandes aptitudes pour les finances !...

« — Enfin tu m'avoueras que je ne puis donner ma fille à un garçon dont je ne sais rien ?

« — Mais moi, je sais, ma tante !... Et je suis autrement difficile que vous sur la question étiquette !... Ce n'est pas moi qui permettrai à ma fille d'être accostée en plein concours hippique, comme l'autre jour à Mont-en-Dives, par deux gros garçons en cyclistes, culotte courte, mollets énormes, jersey collant, tenue impossible !... qui permettrai à ces garçons de l'appeler par son nom : « Yvodonne... Yvodonne... », comme s'ils avaient de ce nom plein la bouche, avec de la bouillie, et cela devant deux mille personnes !...

« — Oh ! deux mille personnes à Mont-en-Dives !...

« — Mettons deux cents pour être plus dans le vrai, je ne recule pas devant les concessions, moi ! j'ai fait comprendre à Tototte que, quand on se respecte, on ne reçoit pas le salut de gens ayant un

physique pareil. Elle m'a répondu : « Maman n'y trouve rien à reprendre, ce sont nos voisins Forta. » Tout cela, ma tante, pour vous prouver que je suis encore plus difficile que vous et que si je dis : « Le baron Théoulle est bien », c'est qu'il est réellement bien ! Or, ils étaient enragés, ces misérables Forta, de s'attacher à nous... « Yvoonne, qui est celui-ci ?... Yvoonne, qui est celle-là ?... » Il fallait leur nommer tout le monde. Ils ajoutaient des réflexions avec leur affreux accent gascon qui semble frotté d'ail... J'en rougissais !

« — Gertrude, pour en revenir au baron Théoulle... »

« — Eh bien, il est allié à... aux... vous ne connaissez pas ? »

« Elle me citait des noms que je n'avais jamais entendu prononcer, et lorsque je le lui disais, elle me répondait d'un petit ton suffisant : « Mais maman connaît, Maurice et moi connaissons... tout le monde connaît... on ne connaît que ça !... »

« Je voulus prendre note de ces noms sur un carnet pour, par la suite, m'informer... aller aux renseignements... A ces mots elle se récrie.

« N'ai-je donc aucune confiance en elle ? Le moindre dire d'un étranger m'impressionnera-t-il plus que ce qu'elle peut me déclarer ?... Je ne sais donc pas comment se font les mariages aujourd'hui ?... Et ce que valent les renseignements ?... C'est à croire que toutes les familles se sont voué la haine la plus odieuse, lorsqu'on entend la façon dont elles traitent ces sujets. Tantôt elles rient sous cape en poussant à la roue de tels mariages qui semblent « énormes », tantôt elles s'acharnent à en empêcher d'autres dont l'équilibre paraît parfait. Boby étant convoité par toutes les mères de famille, il est certain que les renseignements donnés sur lui seront détestables, parce qu'on voudra à tout prix l'enlever à Yvonne. Ah ! ma pauvre petite tante, vous ne savez donc pas ce que c'est que la vie ?... Dans quel maquis nous nous dirigeons dans le monde... et tout ce que cache de tristesse, de mensonges, ce que j'oseraï appeler « les broussaillages de la conversation ! »

« Et Gerty continua, disant que personne plus qu'elle ne pouvait s'intéresser à Yvonne, « puisque... parentel », ne pouvait désirer pour elle un « joli mariage, puisque alliée !... » Enfin, que du moment qu'elle souhaitait qu'Yvonne épousât Boby, c'était la garantie la meilleure... « Oui, la meilleure !... », attendu que « par principe » elle avait l'horreur... l'horreur ! de ces parents pau-

vres, de ces cousins minables et pénibles pour lesquels il y a toujours une larme à verser, à se défendre d'un secours, de ces alliés mal vêtus qu'on ne peut renier, qu'il faut « sortir » aux enterrements, traîner en queue des cortèges de mariage, vrais boulets des familles !

« Gerty tournait, retournait la question en tout sens... le baron Théoulle avait là un avocat de tout premier ordre !

« Mais, moi, je ne répondais plus. La volubilité de ma nièce m'étourdissait. Puis, à l'irritation, à l'étonnement du premier moment, avait succédé un atroce serrement de cœur...

« Comment ! ce rêve, depuis si longtemps caressé, ce but vers lequel je marchais, ne vivant que pour l'atteindre, cet événement que je croyais devoir se produire un jour dans les hymnes et les cantiques, *in hymnis et canticis*, le mariage de ma fille, s'était décidé sans moi ?... Yvonne avait disposé d'elle-même, continuant à me mettre à l'écart de sa vie, avec cet étrange manque de confiance dont tout à coup, sans raison, j'avais été l'objet... — beaucoup de mères ont peut-être à souffrir de cet incompréhensible état de choses ! — Elle me traitait presque en adversaire, j'étais l'obstacle qui allait entraver ses projets, la séparer peut-être de ce qu'elle s'imaginait être le bonheur !

« Ah ! comme je me sentis en vouloir à cet étranger, à cet homme dont je ne savais rien, sinon que, par là, dans une allée, en attendant la fin de cet entretien, il se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, en s'arrachant le nez ou l'oreille à force de perplexités !... » Et devant moi, sa complice, ma nièce, rompait force lances pour me convaincre qu'à lui, à lui seul ! je pouvais faire, en toute garantie, le précieux dépôt de l'avenir de ma fille ! Elle le disait, le répétait, elle en accumulait les preuves, parlant... parlant jusqu'à m'étourdir.

« — En plus, Boby, chance inappréciable ! n'a ni son père, ni sa mère !... Si cela le fait, ma tante, « sans espérance », Yvonne n'aura du moins à se heurter à aucun beau-parent !... Ah ! n'avoir ni beau-père, ni belle-mère, mais c'est le paradis ici-bas !... Tandis que moi... figurez-vous que j'ai été quinze jours avant de me décider pour Maurice, tant j'avais peur de sa collection d'ancêtres !... C'est complet... rien n'y manque ! »

« Je finis par balbutier :

« — Comment cela s'est-il fait ?... Comment Tototte a-t-elle rencontré ce... ce... monsieur ?...

« — C'est vrai... j'en suis encore à vous le dire ;

mais, auparavant... j'aperçois toute notre « party » qui revient. J'avais dit à Maurice de ne paraître que lorsque j'aurais corné avec la trompe d'auto qu'il a posée là, sur la fenêtre, c'est la nôtre, la plus vibrante!... Personne n'a déjeuné... il doit y avoir par ici des auberges... je vais leur dire d'aller s'y nourrir... Ils doivent mourir de faim, les malheureux!... Et je ne suppose pas, ma tante, que pour l'instant, dans votre état d'esprit, vous soyez en train de nous faire banqueter...

« — Non, je t'avoue que...

« — Ça ne fait rien. »

« Gerty disparut, puis revint :

« — Là, c'est fait!... Je leur ai dit qu'il y avait du tirage, que vous vous montriez très dure à la détente... Théouille a fait mine de se pendre à un arbre après nous avoir déclaré d'une voix lugubre : « Vous vous partagerez ma corde, mes enfants, cela vous portera bonheur! » Il est si drôle!... En voilà un avec lequel une femme ne s'ennuiera pas! Les autres, très confus, voulaient repartir... Ah! quelle matinée!... Si j'avais su!... Mais vraiment, ma tante, je vous croyais moins « vieux jeu »!...

« — Au fait, de grâce!... » murmurai-je.

« Je me sentais perdre toute ma force, tout mon courage, sous la main de fer qui, de plus en plus, m'étreignait le cœur.

« — Ah! oui! la première rencontre de Boby et de Tototte... C'est à mourir de rire! Il y avait un « gimkhana » chez Charlotte de Wimereux, — la femme de notre capitaine... une rousse très jolie... la seule femme qui sache s'habiller au régiment!... — et le programme de ce gimkhana comprenait, entre autres choses, une course de bêtes. Tototte et moi avions choisi de faire courir des petits cochons... de jolis petits cochons roses!... Au dernier moment, j'y renonce, parce que maman m'envoie de Paris un paon blanc, et que je trouve plus chic de faire courir un paon blanc.

« Mais Tototte tient à son idée : elle veut son petit cochon. « Nous l'habillerons de soie! » dit-elle. Nous allons donc, un matin, au marché, pour acheter la « bête » de Tototte.

« Dans des préaux de bois, jonchés de paille fraîche, des familles entières de ces individus grouillent : la mère, grande, sale, esplanquée, maigre, de peau molle et flasque, les petits dodus, fermes, frais et roses! Tototte est longue dans son choix. À tous les marchands, elle pose cette question :

« — Croyez-vous qu'il pourra bien courir?

« — Courir ?... dame, demoiselle ! ces bêtes-là, ça ne s'en va jamais bien droit !

« — Il m'en faut une qui aille bien droit... qui file... »

« — Comme un cheval de course ?

« — Parfaitement. »

« Ce marchand-là, en rusé compère, finit par convaincre Tototte « qu'il en a un, tout à fait comme elle veut !... »

« La voilà décidée.

Gras, nez retroussé, oreilles droites, queue en parait tirebouchon... elle le possède !... Une tache ronde et noire, sur un œil, le fait aussitôt nommer « Monocle ». »

« Et nous voilà aux prises avec notre acquisition... je dis bien « aux prises ». »

« D'abord, cela n'allait pas trop mal... Tototte poussait, avec des gestes de « Watteau », du bout de son ombrelle, Monocle, dont elle tenait, par une fine cordelette, la patte de derrière.

« Il était visible que, pensant au gymkhana, Tototte donnait à Monocle une première leçon de maintien.

« Le petit cochon, satisfait d'être sorti du préau, de voir de près cette place du marché qui avait déjà dû solliciter sa curiosité, allait doucement, à petits pas, avec des grognements paisibles.

« Mais soudain tout se gâta, les grognements se précipitent ; à quelque appel sans doute de la vieille maman efflanquée et sale, là-bas dans le préau, Monocle s'élance en avant, se sent tenu, revient en arrière, repart, revient encore, galope.

« Tototte, son ombrelle battant l'air, avait perdu toute sa belle contenance dans ces élans désordonnés !

« Voilà Monocle la jambe raide, pendue à la corde ; il hurle, on le dépend, il reprend le galop, saute ici, bondit là, fonce plus loin, s'entortille à tout ce qu'il trouve : des hommes, des femmes, des légumes, des bols et cristaux, l'étalage d'un marchand de gâteaux, à d'honnêtes canards attendant l'acheteur dans des paniers... »

« De plus en plus éperdue, Tototte, tenant toujours la corde, court après Monocle ; moi, non moins éperdue, je cours après Tototte !... Monocle hurlait : « Groui... Grouiii... Grouiii... » Tototte s'exclamait, s'excusait : « Hé là !... pardon !... Hé là !... vilaine bête !... » Moi, j'appelais désespérément : « Tototte !... Tototte !... »

« Sur notre passage, on criait aussi, on protestait. C'était un désordre... un tapage !

« Des bourgeois, scandalisés, disaient : « Ces petites femmes de nos officiers manquent bien de tenue !... » D'autres en profitaient pour déclamer : « La voilà, notre armée !!! » Si je n'avais craint de provoquer quelque scandale, ce que je vous les aurais traités d'imbéciles !

« Fort heureusement, par une inspiration géniale, Tototte met fin à ce qui aurait pu devenir une sotte aventure. D'autorité, elle fait disparaître Monocle au fond d'un sac et charger ce sac, tout gigotant, sur l'épaule d'un commissionnaire, avec ordre de l'apporter jusqu'à la victoria, qui attend par là.

« Le cochier Eugène manque de tomber du haut de son siège, lorsqu'il comprend que dans ce sac est un animal de cette sorte et que ledit animal va fouler la précieuse moquette de son tapis de voiture.

« Aussitôt le sac disposé dans la victoria, Tototte et moi nous montons prestement.

« La voiture part.

« Mais ce monstre de Monocle ne pouvait pas mieux prendre son parti de cette promenade que du reste. Il hurlait, et du fond de son sac avait des réactions si violentes qu'à tout instant il menaçait de dégringoler de la voiture et d'aller se briser les os sur les pavés.

« Je criai à Tototte, qui maintenait le sac d'un côté : « Tiens bien, Tototte !... » à quoi elle répondait très alarmée : « Tiens bien aussi... »

« Tout cela faisait un brouhaha et justement nous avions « Prince noir », qui s'emballait au moindre bruit !... Nous quittons la place du marché à une folle allure. Dans la rue, heureusement, « Prince noir » se calme ; mais Monocle, lui, ne se calme pas.

Soudain Tototte crie, désespérée :

« — Eugène !... Eugène !... arrêtez !... Il tombe !... Ça y est ! »

« Eugène arrête brusquement « Prince noir » qui se cabre.

« Ça n'y était pas ! avec un effort des plus énergiques, Tototte avait arraché Monocle à une mort certaine

« Tototte gémissait :

« — Quel labeur ! »

« A travers tout, je riais aux larmes.

« La voiture repartait, nous emportant toutes deux penchées sur ce sac où Monocle s'agitait comme un ver coupé, lorsque quelqu'un saute sur le marche-pied de la victoria. Je regarde, c'est Boby Théouille... »

- « — D'où tombez-vous ?
 « — Du ciel !... toujours du ciel !
 « — Depuis quand êtes-vous ici ?
 « — Depuis... à l'instant !
 « — Qu'est-ce qui vous amène ?
 « — Mais le gymkhana Wimereux... et surtout ce que je savais y trouver de délicieux... de charmant... d'attirant... de séduisant... de captivant... de grisant...
 « — Au lieu de poursuivre tous ces qualificatifs, vous seriez bien mieux de nous aider...
 « — A quoi ?
 « — A maîtriser cette affreuse bête !... »
 « J'en veux ferme tout à coup à Monocle, parce que je m'imagine, décoittée par cette lutte homérique, rouge, le visage luisant, qu'il m'est désagréable de rencontrer ainsi quelqu'un de Paris... et surtout Théouille, qui remarque tout et m'en taquera par la suite.
 « Lui ne paraît, dans ma tenue, rien noter d'anormal. Il demande :
 « — Cette affreuse bête, où est-elle ?
 « — Dans ce sac.
 « — Un chien enragé, peut-être ? »
 « De sa mince canne, le voilà prêt à cogner.
 « — Monsieur !... Monsieur !... de grâce, ne tuez pas Monocle !
 « — Monocle ?
 « — Mon petit cochon pour la gymkhana...
 « — Un petit cochon ?... C'est un de ces adorables porte-veine que vous avez-là !... Mais ça me connaît... c'est mon affaire !... J'adore ces bêtes-là !... J'ai un vrai talent pour les dresser... Qui ne se souvient du soir où je présentai « M. de Porcœlet » au cirque !... Attendez... mon aide sera des plus efficaces... »
 « Et le voilà qui, sans autre façon, se glisse au fond de la victoria, s'installe à nos pieds, assis par terre, s'empare du sac de Monocle, commence à le dénouer, à notre grand éstroi, sous prétexte qu'on n'étoile pas une pauvre petite bête comme ça !
 « La tête de Monocle émerge du sac de toile bise... si drôle... si drôle... »
 « — On dirait d'un joli bébé en chemise de nuit !... » déclare Théouille.
 « — Il aurait un nez bien long !
 — Des oreilles bien extraordinaires ! »
 « A ces remarques désobligeantes, Monocle semble protester tristement : « Groui... Grouiii... Grouiii... »
 « Mais il ne songe plus à bouger, Théouille le

tient entre ses jambes, lui donnant des noms d'oiseaux, faisant mille folies.

« Dans cet équipage, je rentre chez moi.

« Quelques instants avant, Totote ignorait jusqu'à l'existence de Théouille; maintenant ils étaient si bons amis que je crois bien qu'elle se mit à l'aimer dès ce moment... »

« Voilà, mon voisin, quelle fut la première rencontre de ma nièce avec celui qu'elle devait épouser!

Pierre de Gardavon souriait, l'air bienveillant et bon, il murmura doucement avec un léger soupir :

— Comme tout cela est jeune!

— Ce qui va suivre l'est bien plus encore!... Après cette première rencontre, Tototte et le professeur de Monocle se virent tous les jours, c'était nécessaire par l'éducation de la « bête », — il fallait faire de Monocle un fin coureur et il s'y refusait! — puis, par sa vêtue, le petit cochon ne pouvait se présenter au gymkhana avec seulement la peau rose dont la nature l'avait favorisé.

« Or, habiller Monocle fut, au dire de ma nièce, « tout à fait hilarant ». On ne lui fit pas un costume de cercleux comme celui qu'avait eu M. de Porcelet, — l'habillé de soie, présenté par Boby dans une réunion de cirque d'amateurs, — on trouva Monocle trop rustique; on préféra pour lui le traditionnel costume de marié de village : pantalon large, veste courte avec boutonnière énorme de fleur d'oranger, gilet extravagant, faux-col dix-huit cent-trentesque, soutenu par l'enroulement d'une grosse cravate, chapeau en cuir bouilli, avec flots de rubans...

« L'arrivée de Monocle au gymkhana Wimereux fut extravagante. Jamais on n'avait vu rien de si follement cocasse que ce petit cochon dans ce costume de marié de village fleuri d'oranger!

« Mais le pauvre Monocle avait-il conscience du ridicule et de l'extraordinaire de sa situation? Il paraissait n'avoir qu'une idée : se dérober à tous les regards... fuir... fuir...

« Tototte était ravissante, d'une mise très moderne, souliers de daim blanc, jupe de « toile à vache », corsage de linon brodé, panama coquetttement cabossé, abritant le front, découvrant la nuque mousseuse et blonde, jetant une ombre seyante sur les yeux... — vous avez deviné, mon voisin, que je répète de nouveau, mot pour mot, les dires de ma nièce!... — Théouille ne la quittait pas : ne fallait-il pas l'aider, l'assister, Monocle

étant un petit personnage dont les écarts étaient fort difficiles à gouverner ?

« La course est gagnée par Monocle, le paon blanc de Gerty, également favori, ayant pris le parti de s'envoler dans les arbres en entraînant quelques pintades à qui, comme à lui, ce sport déplaisait.

« Pendant qu'après la course on se lamentait sur ces déflections et discutait le plus ou moins de chance qu'auraient eu les animaux vainqueurs, si ces bêtes de marque ne s'étaient dérobées, l'on entend tout à coup des appels angoissés :

« — Monocle !... Monocle !... où est Monocle !... »

« Profitant d'un moment d'inattention, le petit cochon, toujours vêtu de son costume de marié de village, a disparu...

« — Où... par où... Qui l'a vu ?.. un animal, aussi élégamment vêtu, ne passe pas inaperçu ! »

« Mais, au contact des hommes, Monocle a sans doute appris la roublardise. On le cherche. On l'appelle. Où se cache-t-il ?... Il n'est nulle part... Ça ne se passera pas ainsi, on le retrouvera.

« Mais, bon gré mal gré, il faut remettre cette poursuite.

« Maintenant, on a à rentrer pour le thé. Puis tous dînent dehors, nul ne peut oublier l'heure... mais, pour le lendemain, ce coquin de Monocle n'a qu'à bien se tenir, on lui fera payer tout à la fois !

« Le lendemain, en auto, à cheval, à bicyclette, au gré de chacun et suivant les préférences, on part en quête du disparu. Cela donne prétexte à un pique-nique, à un déjeuner sur l'herbe, à tout ce que vous voudrez...

« Monocle reste introuvable.

« Le jour fuit, le soleil décroît, va-t-on se décider à abandonner à son sort le précieux animal ?

« On remonte en voiture, on s'ébranle, on repart.

« Soudain Théouille, en passant près d'une mesure, croit apercevoir sur la plus haute branche d'un figuier un mignon chapeau dont le cuir bouilli reflète des rayons, dont les rubans flottent au vent.

« Le chapeau de Monocle !

« Autos, chevaux, bicyclettes, tous s'arrêtent. Théouille descend, frappe à la porte de la mesure.

« Lentement, l'œil méfiant, une vieille vient ouvrir.

« — Où avez-vous trouvé cela ? »

« Théouille montre le chapeau.

« La vieille prend l'air idiot et feint de ne pas comprendre.

« — Ça... c'est, monsieur, pour empêcher les fi-

gues, — elle prononce higues, — d'être piquées par des gourmands de passereaux !

« — Mais où l'avez-vous trouvé, cet épouvantail ? au marché ?... »

« La vieille se déride un peu.

« — Il n'y en a pas au marché.

« — Racontez-moi comment il est arrivé là-haut et je vous donnerai ça ! »

« Théoulle montre un lous.

« La bonne femme réfléchit ; mais, près de la mesure, dans un courtil couvert de vieille paille, quelque chose, un animal, s'agit, piétine de la sougère sèche et fait « groui... grouiii... »

« Elle se décide.

« — Aussi bien, monsieur, le bon Dieu défend de retenir le bien d'autrui... je vais tout vous dire... ce petit chapeau ne m'appartient pas et je ne sais d'où il me vient... même que j'ai eu bien peur en le trouvant. »

« Et, dans un jargon mi-français, mi-patois, que Tototte seule peut traduire, la vieille raconte que, la veille au soir, comme elle rentrait du champ, chez elle, à la brune, elle entend un terrible bruit dans son jardin, dans le carré de ses pois !... Un bruit à faire peur, trembler, frémir !... Toutes les rames sont secouées, cassées, comme s'il y avait dessous — Dieu me pardonne ! — le diable !

« Son premier mouvement est d'aller chercher les voisins. Mais, avant qu'elle ne s'y soit décidée, du carré de pois sort une bête abominable... un monstre comme on n'en a jamais vu... ses jambes sont rayées, son corps noir, sa tête noire avec dessus comme une crête qui s'agit... La bête vient vers elle en poussant des gémissements de damné. La vieille se sauve en criant. La bête la poursuit. La vieille veut entrer dans sa maison, la bête y entre avec elle. La vieille en ressort aussitôt, la bête y reste enfermée. Alors la vieille donne un tour de clé, et vite, vite, défaillante, les jambes molles, elle s'en va appeler les voisins, leur demander secours ; pour un peu elle irait au presbytère chercher M. le Curé et de l'eau bénite... »

« — C'est horrible !... Vous n'avez jamais rien vu de pareil ! Ça court par terre, ça saute, ça se renverse, ça se frappe à tout ! On dirait d'un homme pour la vêtue... d'un cochon pour la voix. C'est à en mourir de peine ! »

« Les voisins s'effraient de cette description. A tout hasard, les hommes s'arment de fourches, de batons, les femmes n'approchent qu'en se signant.

Près de la mesure, on écoute... rien !

« Une des voisines déclare que la vieille a peut-être bien rêvé. Ce dire rend du courage aux autres, mais à l'intérieur de la mesure s'élève un « groui... grouiii... » inquiet et questionneur qui fait renaître les alarmes.

« — On dirait que c'est un porc, en parlant par respect », dit quelqu'un très bas.

« Mais la vieille recommence sa description... jambes rayées... corps noir... tête noire...

« On se tait. On écoute encore... oui, c'est bien la voix d'un... mais on observe que le Malin sait prendre toutes les voix pour épouvanter et tromper le monde !

« Un des volets de la mesure est mal clos. Précautionneusement, une main le pousse et projette à l'intérieur la lumière d'une lanterne.

« Mais tant d'audace est inutile. Personne n'ose regarder. On se tourne vers la vieille.

« — Si vous regardiez, vous, puisque vous avez déjà vu ? »

« La vieille s'avance, risque un œil, puis les deux...

« — Ciel !

« — Qu'y a-t-il ? Que voyez-vous ? »

« Tous frémissent.

« — Ciel !

« — Que voyez-vous donc ?

« — Regardez vous-même... »

« A contre-cœur on s'y décide.

« Bien planté sur ses quatre membres, l'oreille au guet, le nez fureteur, un petit cochon apparaît... A force de se rouler, de s'accrocher, de se frotter, Monocle est arrivé à se dépouiller de sa vêteure !

« Voisins et vieille restent debout toute la nuit. Ils commentent éperdument ce qui arrive. A la campagne, on s'effraye facilement de ce qu'on ne comprend pas.

« Or, autour du petit cochon, sont semés, dispersés, des vêtements, un chapeau... Des vêtements, un chapeau, pour un cochon, cela paraît vraiment diabolique !

« Aussi la vieille explique qu'elle a vite brûlé ces vêtements... parce que chacun sait combien les malignes influences se mettent souvent dans les étoffes... Quant au chapeau, elle l'a planté, à l'ain, sur le haut du « higuer » où tout le jour, en s'agitant, les rubans ont, du bec des oiseaux, préservé les higues !

« La vieille prolonge, allonge à plaisir son récit, y ajoute sa propre histoire. Elle se plaint de la dureté des temps, de la misère... Elle a compris

que le petit cochon, — le « bitou », comme elle l'appelle dans son patois, — appartient à des gens riches qui viennent le réclamer, alors qu'elle aimeraît bien le garder.

« Monocle est donc retrouvé; mais aussitôt la plupart de ceux qui le cherchaient s'aperçoivent combien le désir de le revoir était pour eux d'un mince intérêt. Les pourparlers avec la bonne femme semblent longs; on bâille, on s'ennuie, et tous s'éparpillent... — Car, ainsi qu'en presque toutes « party » de ce genre, chacun, à travers tout, poursuit plus ou moins son flirt, sa chimère, et le plaisir de tous n'est que pour mieux couvrir celui que l'un et... l'autre goûtent en leur particulier.

« Tototte et Boby sont depuis longtemps seuls avec la bonne femme.

« Au fait, pauvre vieille, pourquoi, puisqu'elle paraît le souhaiter, ne lui laisserait-on pas Monocle?.... Elle promet de le bien soigner, de ne le laisser manquer de rien, de lui donner une vie heureuse qui finira... mon Dieu! comme toutes les vies de ces pauvres petites bêtes-là... il faut bien mourir de quelque chose, et puisque cette mort-là est dans la tradition!... Pauvre bonne femme! Monocle lui fera, comme elle le dit, l'an prochain, « un peu de provision »; elle mangera à sa faim, ce qui, dit-elle, ne lui arriva pas tous les ans!

« — Si nous immolions Monocle sur l'autel de la charité?... » proposa Théouille.

« A quoi Tototte, qui, depuis peu, est toujours de son avis, répond :

« — Comme vous voudrez!

« — Demandez donc à la bonne femme si elle y veut bien consentir... »

« Tototte, toujours docile, se hâte de le faire.

« A cette proposition, la vieille joint les mains, croit voir le ciel s'ouvrir, un ciel où lardons, jambons, boudins, saucisses, feront force repas!

« — Ah! si vous vouliez bien... si vous étiez bons pour me rendre un aussi grand service, monsieur et madame... »

« Monsieur et madame?... tiens, c'est une idée!... Boby et Tototte ont tressailli, se sont regardés, ils se sourient... Cela, c'est une idée!

« — Vous êtes jeunes tous deux, vous avez la vie longue, vous paraissiez bien vous aimer... ça vous portera bonheur! »

« On paraît donc bien s'aimer? on ne sait donc pas cacher son jeu, même à une vieille bonne femme?... Et, du reste, pourquoi le cacherait-

on?... Monsieur et madame... mais ce serait très amusant...

« Boby et Tototte continuent à se regarder, à se sourire, et regards et sourires signifient tant de choses... tant de choses... que Boby s'approche, très ému, et prend la main de Tototte.

« — Ça vous fait-il?... dites?... dites? »

« Il est pressant; mais Tototte est coquette. Elle répond, les yeux mi-clos, feignant de n'avoir pas compris :

« — De quoi?... de donner Monocle à la vieille?

« — Non, non, je vous demande mieux que ça... mieux que ça! »

Elle se fait un peu prier, et répond enfin doucement, avec des yeux de lumière :

« — De tout mon cœur! »

« Alors, fou de joie, il fouille dans ses poches et en verse le contenu dans les mains de la vieille...

« — Oui, oui, gardez Monocle et ça... et ça... et ça... pour que cela nous porte bonheur... oui, nous nous aimons beaucoup, nous nous aimons follement; n'est-ce pas, Tototte?

« Et Tototte, qui ne sait plus très bien ce qu'elle dit, répète tout bas :

« — Oui, follement...

« Ma nièce, lorsqu'elle me raconta ces choses, poursuivit ainsi :

« — Figurez-vous que lorsque, inquiète de les voir si longtemps s'absorber dans leur conversation avec la bonne femme, et comme l'heure du départ avait depuis longtemps sonné, je revins, je les trouvai se tenant par la main, lui tout pâle d'émotion, elle jolie comme je ne l'avais encore jamais vue!... Tototte amoureuse, c'était toute une révélation!

« La bonne femme les poursuivait en disant :

« — Ah! que de bénédicitions, monsieur et madame, que de bénédicitions!... Les bénédicitions des vieux portent bonheur, et aussi leurs prières... je prierai le bon Dieu pour qu'il fasse très grand, très long, votre bonheur! »

« Je saisiss Tototte par le bras :

« — Qu'est-ce qu'elle dit, cette vieille sotte? »

« Elle répondit en me sautant au cou :

« — La vérité!...

« — Théoullé? fis-je avec reproche.

« — Oh! y a pas... y a pas... Monsieur et madame... ça y est!... »

« Il semblait hors de lui.

« — Mes enfants, mais il reste à décider... la main!

« — Allons-y vite... vite... »

« — Vous étiez loin, ma tante, j'avais mon fameux bal pour le soir... Mais, le bal fini, le dernier lampion éteint... le temps de changer de toilette et... nous voilà ! Aurez-vous le cœur de nous refuser ?... d'agir en trouble-fête ?... de jeter du noir sur tout le bleu que nous vous apportons ?.... de faire le désespoir de deux vies ? car ils s'aiment... ils s'aiment ! »

« Mon voisin, je ne l'ai plus osé ! Le roman était tout écrit. Il ne restait à donner que le bon à tirer, je l'ai mis au bas de la page... »

« Et voilà pourquoi Tototte s'est mariée si jeune, pourquoi je suis grand'mère... voilà pourquoi je tremble que sur des bases fragiles ma pauvre enfant n'ait échafaudé aussi qu'un fragile bonheur... »

IV

Dans le décor connu du « tea-room » à la mode, parmi les corbeilles d'hortensias roses, d'hortensias bleus, dans l'atmosphère alourdie d'une odeur de pâtisseries et de vanille, trois jeunes femmes extrêmement élégantes goûtaient, croquaient des gâteaux du bout des dents, buvant leur thé du bout des lèvres avec des airs de chatte gourmande qui n'a pas faim.

C'est l'été. Les tziganes ont déserté le « tea-room » pour des plages lointaines. Dans la rue, des omnibus, des fiacres, passent chargés de malles. Tout parle de départ.

— Que faites-vous de votre été, Gerty ?

— Je commencerai par en passer le plus possible à Paris, bien qu'il n'y ait personne, que les théâtres soient fermés et la chaleur excessive, pour savourer, pendant que mon mari est au camp, la joie de me sentir inconnue à tous, d'aller inaperçue dans la rue, ce qui n'a certes pas lieu dans la petite ville où Maurice est en garnison. Oui, je suis lasse à pleurer, d'entendre passer au lamoignon mes mollières gestes, d'être étudiée depuis la pointe de mon soulier jusqu'à la fleur de mon chapeau, de sentir des yeux m'épier derrière les volets mi-clos, quand je sors, de servir de journal de mode à un tas de femmes grotesques sur lesquelles j'apercevrai demain, déformée, ridicule, la « dernière création » que j'aurai lancée aujourd'hui ; d'entendre sur mon passage chuchoter : « C'est Mme d'Ebart... la femme du lieutenant d'Ebart... voyons... vous savez bien... elle portait, l'an dernier, une robe safran, bordée de pavots noirs... c'était d'un mauvais

goût!... » Ah! ces trous affreux où, pour l'avenir de nos maris, nous ensevelissons héroïquement notre jeunesse... ah! la province!

— Moi, ma chère, je ne déteste pas d'être ainsi le point de mire de toutes les curiosités!... Et volontiers, à V..., — où je suis maintenant, puisque j'ai eu la douleur de vous quitter, très chère! — volontiers, dis-je, « pour épater le bourgeois », je serais poussée à commettre des originalités, histoire de donner de quoi causer à de pauvres êtres qui, pendant qu'ils causent, ne s'ennuient pas... i faut savoir être charitable!... Cela ne me dit pas vers quelle terre promise, Gerty, vous dirigez vos durant la saison chaude?

— Pour tout avouer, je n'en sais rien, cela dépendra de Maurice.

— Moi, j'aurais des flottes de projets; mais, cet été, je suis à plat, sans le sou... et je pense en être réduite à me replier en bon ordre chez mes beaux-parents en leur château de Wimereux, bicoque de famille antique et seigneuriale dont la seule pensée me donne froid dans le dos...

— Sensation qui ne peut être absolument désagréable en cette saison!... Et toi, Tototte, que fais-tu de ton été?... Je n'ai pas encore eu le temps de m'en informer... Tototte!... Est-elle distraite!... Tototte!... Où es-tu? dans quel nuage, pour ne plus m'entendre?... Gageons que tu pensais encore à Boby?

— Comment! cela tient toujours aussi fort?... tailla Mme de Wimereux.

— Plus que jamais, figurez-vous, ma chère! Ah! Monocle, la bête de Tototte, a été un fameux et bien véritable porte-veine!... Vous souvenez-vous, le gymkhana... Mont-en-Dives... déjà quatre ans... plus peut-être... comme le temps passe!... Et dire que, sans moi, la tante Le Chalier laissait passer Tototte à côté de Boby... donc à côté du bonheur!

La jeune femme que l'on surnommait Tototte sourit des yeux, des lèvres, à ces souvenirs, avoua qu'elle avait eu, en effet, une distraction; pourtant cela ne l'avait pas empêchée d'entendre la question de sa cousine. Elle ne savait pas bien ce qu'elle ferait, c'était Boby qui décidait de ces choses!

Les autres se récrièrent... Boby!... toujours Boby!... Elle gâtait le métier...

Elle, souriant toujours, une lueur heureuse dans le regard, déclara que, raisonnablement, on devrait aller au Chalier passer deux mois et faire des économies avec « la maman et le gosse », ce dernier vocable étant monté du trottoir dans les salons de-

puis les deux ou trois dernières saisons ! — mais vrai... vrai... quand on avait une auto, c'était pour voir du pays, et on aimeraient voir du pays, faire un grand, très grand voyage.

Elle conclut :

— Boby attend la fin du mois pour se décider.

Mme de Wimereux sursauta :

— La fin du mois !... ah ! je sais ce que cela veut dire ! s'écria-t-elle ; moi aussi, j'attends la fin du mois... mais nous serons volées vous et moi, moi-z-et-vous, comme le chante je ne sais plus quel refrain bête ; la liquidation va être déplorable, les marchés ne se relèvent pas...

Elle prit un petit carnet dans sa poche, fit un rapide calcul et soupira :

— Oh ! moi, je m'y attends, nous serons volées !

Gerty demanda aussitôt, brusquement sévère :

— Tototte, est-ce que ton mari joue ?

— A la Bourse?... parfois, quelque peu... c'est dans son métier...

— Il ne faudrait pas !... Ah ! bien, il ne nous manquait plus que ça !... Mais il ne faut pas absolument qu'il joue !... S'il joue, il ne me reste plus qu'à demander le déplacement de Maurice pour les colonies, qu'à mettre plusieurs mers entre ma tante et moi... Et depuis quand a-t-il été découvert, je te prie, que jouer à la Bourse était dans son métier ?

— Ah ! je ne sais pas, fit Tototte en tapotant la table du bout de son éventail, il fait ce qu'il veut... il ne me dit pas... Je ne m'occupe de rien...

— Mais c'est un tort de se désintéresser ainsi des choses !... Eh bien, ma chère, moi, je m'occupe de tout chez moi : de Maurice, de ce qu'il fait, dit et pense, de ce qu'il compte faire, dire, est en train de penser !... Je m'occupe de ses tenues, de ses chevaux, de ses hommes, de son avenir surtout, cela m'est un souci constant !... Ainsi ce qui le regarde me regarde, nous regardé, est sévèrement contrôlé, rien n'est livré au hasard, nous nous en trouvons à merveille !... Chez nous tout va droit comme la flèche !

— Ah ! ma chère, que cela m'ennuierait ! répliqua d'une voix lasse Mme de Wimereux ; pour ma part, j'ai bien assez de m'intéresser à ma propre personne sans aller encore me tourmenter de celle de mon mari !... Le capitaine fait de même de son côté !... Ce qu'on a la paix ainsi !... On est à bonne distance... l'air circule... ainsi s'atténue ce que l'on ne doit pas voir, entendre, ce qui irriterait, fâcherait, serait un sujet de querelle... Depuis que nous

avons adopté cette tactique, nous ne nous disputons jamais, qu'à Wimereux, lorsque je suis chez mes beaux-parents... Alors, par exemple, c'est l'abomination de la désolation!... Ma belle-mère monte le capitaine contre moi... Elle prétend que je ne comprends pas la vie, le mariage, mes devoirs, l'économie; que je laisse tout aller à la dérive : mon ménage, le bonheur de son fils, notre avoir; elle prophétise qu'en quelques années de ce système, il ne nous restera rien... mais rien, que le fumier du bonhomme Job... et patati patata... Je laisse dire!... A un certain âge — je tiens le renseignement d'un spécialiste remarquable — pour se bien porter, il faut grogner, c'est un dérivatif!... Ma belle-mère grogne donc, et je la laisse faire — puisque aussi bien c'est un mal nécessaire!... — trop ennemie de la bataille, du reste, pour avoir même le désir de lui tenir tête!... trop amoureuse de calme, de repos...

— Mes beaux-parents me laissent plus tranquille que ça!... affirma Gerty. Dès le début, durant mes fiançailles, j'avais prévenu Maurice qu'il fallait qu'il en fût ainsi... Je les y ai tous dressés!

La jeune femme que les autres appelaient Totte regarda sa montre.

- Qu'est-ce que tu attends?
- Boby... il devait venir me prendre ici...
- Il est en retard?
- Oh! oui...
- Et tu pleures?
- Pas encore... mais cela va venir.

— Je ne veux pas voir ces larmes! s'écria Charlotte de Wimereux, cela me donnerait trop le regret de n'avoir plus depuis un temps infini à en verser de toutes pareilles... Du reste, moi aussi, je suis en retard... ma couturière m'attend...

Devinant le goûter fini, un garçon s'approcha aussitôt. Il y eut, pour ce règlement, une lutte courtoise entre les jeunes femmes, des cliquetis de breloques, des tintements de louis dans de petites bourses en tissu d'or.

Puis, de la même allure de lassitude, la taille pareillement cambrée selon l'esthétique nouvelle, avec, dans les jupes, un semblable enroulement d'étoffe molle, de ces tissus arachnéens, — qui sont le déséquilibre des budgets de famille, la fortune des couturiers et des blanchisseurs de fin! — les cheveux teintés de ce blond ardent adopté par l'élegance, la même moue aux lèvres aggravée par une pareille application de carmin, le même trait sombre allongeant la paupière et donnant au regard

une expression naïve allant presque jusqu'à « l'air bébête », toutes trois sortirent du « tea-room ».

— Madame a sa voiture ?

Tototte était seule à l'avoir.

Au moment où elle allait offrir une place à ses amies dans le grand coupé-limousine, — puisque cet affreux Boby manquait au rendez-vous, — un fiacre s'arrêta, Boby s'en élança.

Bien qu'il sut parfaitement avec qui il devait retrouver sa femme, il parut surpris en voyant Gerty et Mme de Wimereux et dit aussitôt ses regrets d'être arrivé si tard, murinurant de galants : « Si j'avais su... si j'avais pu me douter... c'est ma chance ordinaire... » Ce qui arracha cette protestation à Gerty :

— Vous remarquerez, mon cousin, que votre galanterie pour nous est faite de fort peu d'amabilité pour votre femme !

A quoi Yvonne marmotta, la voix tranquille et douce : « Oh ! c'est si reçu !... » tandis que Boby ajoutait quelques mots en manière de plaisanterie.

Mais il ne plaisantait pas gairement, franchement. Il était rouge, congestionné, comme si son énorme faux-col blanc s'était changé en carcan, et le panama de dix 'louis, qui avec les beaux jours avait succédé au chapeau haut-de-forme, jetait son ombre sur des yeux qu'un vague assoulement rendait complètement ronds.

Tototte allait de nouveau offrir une place à sa cousine et à la femme de l'ancien capitaine du mari de sa cousine, — la belle Charlotte de Wimereux, dont on disait qu'elle était la seule femme qui sut s'habiller au régiment ! — un signe de Boby la retint ; bien plus, la fit précipiter ses adieux et disparaître dans l'auto où il la rejoignit après avoir rapidement jeté une adresse.

— Quels égoïstes !... s'écria Mme de Wimereux, à la bonne heure ! parlez-moi de cela... en voilà qui out vite fait de lâcher les autres quand ils se retrouvent !...

— Ce sont deux enfants !... déclara Gerty, deux enfants dont je suis franchement en peine. Je croyais que Tototte deviendrait sérieuse ; pas du tout, elle est de plus en plus folle de lui, et tout ce qu'il fait... tout ce qu'il dit... lui semble paroles d'évangile.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qui peut la charmer ainsi ?... Il est laid, gros, il deviendra tout ça plus encore...

— Elle ne le voit pas du même œil que vous et c'est très heureux, car il serait tard pour remédier

à la chose!... Du reste, ce n'est pas le physique de ce pauvre Boby qui me tourmente, c'est son moral... j'ai peur qu'il n'ait un tempérament de « gogo », qu'il ne se laisse rouler!... Ah! les pauvres petits, ils auraient certainement besoin que je mette un peu mon nez dans leurs affaires et de l'ordre dans leurs tiroirs... Après tout, pourquoi m'en tourmenterais-je?... Cela ne me regarde pas... Voilà une voiture, venez-vous, Charlotte?

— Ah!... que la vie devient difficile pour tous!... déclara Mme de Wimereux en montant dans l'urbaine à laquelle Mme d'Ébart venait de faire signe.

— Mais non, je vous assure, il n'y a qu'à balancer ses désirs et ses revenus... voilà tout!

— Balancer ses désirs et ses revenus!... Mais, ma chérie, vous en parlez à votre aise... Mes désirs sont innombrables, et je ne veux faire le sacrifice d'aucun!... Quant à mes revenus... ah! ah! à la mort de mes beaux-parents, peut-être cela ira-t-il mieux, lorsque j'aurai bazarde Wimereux... mais pour le moment...

— Comment! vous ne tenez pas à votre vieille demeure?... A ce château que les Wimereux possèdent depuis Henri IV?

— Ma chère, Henri IV n'était pas de mon temps et, vous savez, ce qui n'est pas de mon temps... Pour moi, le commencement du monde date de ma naissance...

Cependant, vers le boulevard Haussmann s'en allait le grand coupé-limousine.

— Mais c'est affreux, Boby, qu'est-ce que nous allons pouvoir faire?... gémissait Tototte complètement bouleversée.

— J'aurais aussi bien pu gagner vingt mille francs que les perdre!... Il n'y a donc pas de reproche à m'adresser!... répondit-il, comme si des larmes l'étranglaient.

— Oh! Boby... si nous avions gagné, c'eût été agréable!... Que de choses nous aurions faites cet été!... D'abord notre fameux voyage à Vienne, en auto... Qu'allons-nous dire pour expliquer ce qui nous y fait renoncer?... Nous en avons parlé, tant parlé à tout le monde!

Il ne répondit d'abord que par un geste accablé; puis, après une pause, il ajouta :

— Dans toutes les existences, il y a des hauts et des bas. Nous sommes en bas!

— Et pour se relever, que faire?

— Je ne sais pas.

Lorsque l'automobile stoppa boulevard Haussmann, le petit ménage Théoule en descendit avec

des airs tragiques. Pourtant, en passant devant la loge, Yvonne retrouva sa belle assurance et sa voix des jours heureux pour demander :

— L'as de lettres, monsieur Martin ?

— Non, madame la baronne.

La jeune femme, à cette réponse, eut un geste de désappointement.

— Tu attendais donc quelque chose ? questionna Roby sur le ton de quelqu'un qui, lui, n'attend plus rien.

— Oui.

— Oh ! quoi donc ? fit-il avec une subite reprise d'espérance.

— Ce je ne sais quoi qu'on espère, alors qu'on est tourmenté... quelque chose qui ferait que, d'un instant à l'autre, ce qui est ne serait plus, ce qui pèse, afflige, tord le cœur, serait dissipé... une façon de miracle !

— Oh ! un miracle !... répéta-t-il sceptique, désabusé.

Ils traversèrent la cour. Yvonne marmotta rageusement :

— Enfin, il y a des gens qui sont bien heureux de n'avoir comme unique souci que de faire laver leurs voitures.

Ils prirent place dans l'ascenseur. Elle soupira :

— Que c'est haut !... Nous qui espérions tant descendre aux étages inférieurs... nous n'en prenons guère le chemin !

— En effet, nous n'en prenons guère le chemin... redit-il avec un tel trémolo de tristesse dans la voix, que tous les nerfs de la jeune femme en vibrèrent et qu'elle faillit se mettre à pleurer.

Comme compensation à tant d'insfortune, Joseph se montra fort empressé à ouvrir la porte et Marianne parut également prise du souci de ne point paraître en désaut. La robe de Madame était préparée... les habits de Monsieur l'étaient également... « puisque Monsieur et Madame dînaient dehors ! »

Ah ! la bienheureuse habitude que ce dîner au dehors des maîtres ! comme il était à souhaiter que la mode la fit durer !... Cela simplifiait tellement le service, faisait qu'à partir de huit heures... plus de maîtres, l'on s'appartenait !... Les soirées étant sans contrôle, on pouvait les employer à sa guise et parfois profiter des billets de faveur que m'sieur Gustave, le valet de chambre du premier, — cousin par sa femme du beau-frère de la sœur d'une ouvreuse, — distribuait tantôt aux uns, tantôt aux autres, dans tout le corps de bâtiment. Pour être

franc, Marianne devait à son air futé, à sa mine fraîche, d'en profiter plus fréquemment que les autres !... Dame, elle en riait, elle en disait, minaudant : « C'est la preuve du bon goût de m'sieur Gustave... » On jasait de cette préférence affichée du valet, de la crédulité sotte de cette petite fille de province ; on blâmait l'indifférence de ces maîtres qui, pour ne pas les payer cher, prennent des jeunesse aux champs, les emmènent à Paris, et, « va comme je te pousse », ne s'en occupent plus que pour leur donner des ordres, les reprendre sur le service, et les abandonnent au mauvais air qui souffle dans les offices, les escaliers de service, les sixièmes, etc..., etc...

Or, ce jour même, le valet du premier avait encore une fois prouvé son bon goût en faisant remettre à Mlle Marianne, avec sa carte et ses hommages, — ainsi qu'il l'avait vu faire en pareille occasion à son maître, lequel était un galant homme, — une large enveloppe contenant des billets pour l'Ambigu... Un peu plus tard, rencontrant cette jeune personne à mine futée dans l'escalier, il avait ajouté à ses gracieusetés cette recommandation :

— Emportez au moins une demi-douzaine de mouchoirs, mademoiselle Marianne, vous n'en aurez pas trop pour essuyer toutes les larmes que cette affaire-là va arracher à vos jolis yeux !... »

Un drame pour lequel il fallait une telle quantité de mouchoirs, vous jugez si l'intérêt en était passionnant !... Ce loutdaud de Joseph et la cuisinière du troisième étaient aussi de la petite fête, et le spectacle commençait à huit heures précises... vous entendez bien, précises !

— La toilette de Madame est toute prête... Madame veut-elle que je l'aide à s'habiller ?

— Rangez ma robe, Marianne, je ne sortirai pas ce soir.

Ah ! pour le coup... ah ! par exemple !... Marianne est prête à crier à l'injustice !... Elle change de couleur, ses yeux flamboient, il lui faut mordre ses lèvres jusqu'au sang pour taire les protestations qui voudraient s'en échapper à tout prix... Mais elle pense à Monsieur et elle se calme. Si Madame est capricieuse, donne un ordre et aussitôt songe à faire l'opposé, — histoire de contrarier les gens ! — Monsieur l'oblige le plus souvent à s'en tenir à la chose dite et non pas « à girouetter à tous les vents », et ce qui est décidé reste décidé. Ah ! Monsieur ! quelle perle d'homme ! ne regardant ni à sa mounaie, ni au service mal fait, ni à

rien!... Ce serait un plaisir, — si cela pouvait être jamais un plaisir de servir! — d'être à ses ordres!... Tandis que Madame a trop conservé de cet esprit à tout regarder, à tout empêcher, de Madame sa mère!... Ah! ce qu'il en faut de la patience avec cette Mme Le Chalier! ce qu'elle est « guerre à la poussière, guerre aux pertes de temps, aux minutes perdues », comme si cela se pouvait encore de nos jours!... Heureusement que là-bas, à la Bourse du Travail, monsieur Gustave dit qu'on s'occupe à chambarder tout cela et que va certainement venir le temps où, quand ou aura reçu des billets de faveur pour l'Ambigu, rien n'empêchera d'en profiter, vous entendez bien, rien n'empêchera d'en profiter!... ni Dieu, ni maîtres...

Mais quoi... Voilà que Monsieur a l'air plus accablé encore que Madame!... Qu'il n'oppose aucune résistance au caprice qu'a Madame de ne pas sortir! C'est la fin de tout alors, et Marianne a bien peur de ce qui va sans doute arriver...

Monsieur et Madame sont dans leur chambre, dans quelques instants l'un ou l'autre va reparaitre, ordonner de mettre dans un peu d'eau, sur le gaz, une tablette de bouillon, d'aller chercher un poulet froid, du jambon ou de la galantine, un gâteau pour remplacer un plat ou deux... et ça y sera, on en aura pour toute sa soirée à se cultiver sur le fourneau d'abord, à se morfondre d'ennui ensuite, au lieu de s'en aller comme les richards se balader au théâtre!

— A quoi cela sert-il d'avoir pris la Bastille, si on n'a pas sa liberté!... marmitte Marianne, fâtieuse.

Joseph est moins érudit et plus philosophe :

— Ça se retrouvera une autre fois!...

— Et si cette autre fois est en tout pareille à cette fois-ci?

Cet argument laisse Joseph sans réplique. Pourtant, puisqu'on n'a point d'ordre, il reste encore de l'espoir...

La porte de la chambre où s'agit ce que sera pour Joseph et Marianne cette soirée se rouvre enfin. Monsieur appelle :

— Joseph!

— Monsieur!

Marianne est prête à défaillir.

— L'auto est encore en bas, il faudrait aller dire au chaulleur qu'il revienne dans deux heures, équipé pour un long voyage.

— Monsieur s'en va?... et alors Madame?... se

permet de demander Marianne, la voix étranglée de bonheur.

— Madame aussi... apportez ses vêtements d'auto... le complet... le grand manteau... le chapeau... venez chercher la toilette préparée, il faut ne plus penser à tout cela ce soir, il n'y faut plus penser !...

Monsieur a poussé un énorme et lugubre soupir; puis il est rentré dans sa chambre. Et, avant d'exécuter l'ordre donné, Marianne se précipite vers l'escalier de service, rejoint Joseph, le prend par le bras, le secoue comme un prunier.

— Qu'est-ce que tu vas dire ?

— Mais ce dont on m'a chargé !

— Imbécile, j'en étais sûre !... Et de cette affaire nous manquions tout le plus beau : le commencement ! Va dire à ce chauffeur de malheur d'aller vite, vite, pour préparer son auto, et qu'il revienne, il le faut, c'est obligé, dans une heure, tu entends, dans une heure !

— Et s'il grogne ?

— Il faut qu'il grogne.

— Et si cela retombe sur moi ?

— Je m'en charge !

— Ce Paris vous fait, mademoiselle Marianne, bien rusée !... dit Joseph en cherchant à imiter le beau langage de M. Gustave.

— Il te conserve au moins, bien... bien... bien...

— Je devine... pas besoin de finir... merci !

Une heure plus tard, Marianne entrait, bouleversée, dans la chambre où sa maîtresse, avec des gestes dolents, distraits, achievait de s'habiller.

— Madame, l'auto est là !... Le chauffeur a mal compris, il est revenu après une heure, il s'est donné la fièvre pour être prêt; maintenant, il ameute tout le monde parce que Monsieur et Madame ne descendent pas tout de suite... tout de suite...

— Oh ! Boby, il faudrait s'assurer en quel état d'esprit est cet homme... Vraiment, faire tant et tant de lieues avec lui transformé en furie !... J'aimerais mieux prendre le train...

— Belle garantie !... Qui t'assurera de l'état d'esprit de ce chauffeur-là, du mécanicien ?... D'ailleurs, encore une fois, Marianne exagère. Le chauffeur ne dit jamais rien, c'est justement ce qu'il y a d'agréable en cet homme : n'importe ce qu'on lui fait faire, il ne dit rien.

— Ah ! monsieur... Monsieur peut aller s'assurer; si Monsieur s'était douté... tout à l'heure, quand Joseph est descendu...

— Dès reste, nous sommes prêts, Boby, puisque vous vous obstinez à ne pas vouloir vous en aller par le train...

— Mon auto est un capital qui ne me rapporte aucun intérêt, bien au contraire!... Ce soir, il peut me faire réaliser une sérieuse économie... comme qui dirait voyager à l'œil!... J'en profite!

— Si cet homme nous broie, nous brise, nous précipite contre des arbres, des murs de maison... nous lance dans des précipices...

— Nous mourrons cœur contre cœur et ce sera fini!

— Oh! Boby, si vous saviez ce que ce genre de plaisanterie, en cet instant, m'est pénible!

— Plaisanter?... Qui a dit que je plaisantais?... Je suis, au contraire, d'humeur à dire à la vie : « Fini nous deux! » avec un réchaud de charbon.

— Je me permettrais de rappeler à Monsieur et à Madame que... oh! si Monsieur avait entendu, il partagerait la crainte qu'a Madame et...

— Oui, Marianne a raison, dépêchons... dépêchons...

— Mais il n'y a rien à craindre!

— Voilà bien les hommes! il n'y a jamais rien à craindre; puis, lorsque le malheur est arrivé...

Elle n'aurait pas voulu de ce rappel douloureux à la réalité, il s'imposa de lui-même. Depuis un instant Boby retrouvait insensiblement sa belle humeur, il redevint triste et humble et sa voix reprit un trémolo tragique pour dire :

— Ai-je bien tout ce qu'il me faut... ma pipe teuf-teuf, mon coup-de-poing américain, on ne sait ce qui peut arriver, ma canne à épée, mon revolver... mes lunettes à quatre verres... oui, j'ai tout... A propos, les draps de peau de daim sont-ils dans la voiture?

— Les draps de peau de daim!... Nous n'allons donc pas d'un trait?... Je croyais qu'il était convenu que nous devions rouler toute la nuit...

— Et les pannes?... Il faut tout prévoir, c'est pourquoi : les draps de peau de daim!

— Oh! le fait est qu'avec l'humeur de cet homme... Monsieur a raison de... Madame aussi a raison de vouloir se dépêcher.

— Oui, descendons... descendons...

Au ras du trottoir l'auto attendait. Des pneus de rechange posés sur son sommet avaient de faux airs de couronnes mortuaires. Nul attroupement n'était sur le boulevard et jamais, dans sa longue lévite grise, sous sa casquette à jugulaire vernie, chauffeur n'avait eu physionomie plus calme, plus

rassise, plus somnolente, que celui qui allait piloter le ménage Théoule durant des lieues et des lieues, au travers du pays de France.

— Nous allons chez ma belle-mère, aux environs de Mont-en-Dives, vous connaissez?

— Oui, monsieur.

— Nous ne pouvons nous arrêter, il faut être là-bas au petit jour... nous roulerons toute la nuit!

— Bien, monsieur.

Jamais voix n'avait révélé plus grande bonne volonté.

— Auparavant, arrêtez-moi un instant à ma banque... — et Boby, retourné vers Yvonne, expliqua : — il faut bien... pour demain matin... on serait surpris... on ne saurait être trop prudent.

La jeune femme déjà montée en auto fit de la tête : « Oui... oui... oui... »

— Puis vous m'arrêterez au télégraphe, n'importe où... un bureau quelconque... — et de nouveau retourné vers sa femme : — Yvonne, il faut bien, n'est-ce pas, prévenir ta mère...

Elle interrompit vivement :

— De notre arrivée seulement. Pour le reste... ce sera bien assez tôt quand...

— Oui, assez tôt...

— Il faudrait lui dire que nous serons au Chalier vers deux heures ; alors, s'il y a du retard...

— Naturellement... Démarrons !

— Bien, monsieur.

— Tototte, cet homme n'est pas irrité et ne l'a jamais été!... Marianne est une farceuse... elle avait tout simplement envie, ce soir, de nous supprimer... Nous la gênions, elle voulait avoir sa liberté de bonne heure!

— Oh ! Boby, pourquoi juger les gens avec cette sévérité, leur supposer une telle science de l'astuce et du vice ?

— Yvonne, mon enfant, vous me semblez fort grognon et j'en suis effrayé, étant donné notre long tête-à-tête.

— Je souffre.

— Tu souffres ?

— Oui, de tout ce qui va empoisonner notre revoir avec maman et Jacquot.

— Que veux-tu ? c'est ainsi !

— Je souffre à tel point que je bénirais la panne qui m'empêcherait d'arriver.

— Il faudrait arriver tout de même un jour ou l'autre, puisque le fait resterait le même... les vingt mille francs.

— Oh ! si nous pouvions les trouver en chemin !

— Ils ne seraient pas à nous, il nous faudrait les rendre.

— Mais si en chemin quelqu'un nous les prétait... nous les donnait?

— Oh! veine, alors!... A grande vitesse je reviens à Paris... Nous réglons tout... nous ne devons plus rien, nous partons pour Vienne.

— Et au retour, bien tranquillisés, nous allons voir Jacquot et maman... ainsi maman ne saurait rien... je m'épouvrante à la pensée qu'il faudra lui dire...

— Oh! moi aussi, va, ma pauvre Tototte, c'est même en tout ça la seule chose qui me chagrine!... vingt mille francs, c'est comme le petit vent du nord : « Ça va, ça vient, ça fait du bien!... » Allez faire admettre cela par ma toute charmante belle-mère!

— Maman, avec ses idées d'autrefois... ne veut pas comprendre que les conditions de la vie ont changé...

— On l'y convertira... ce sera comme pour l'auto... A notre retour de Vienne, j'en fais l'essai!

— Oh! à notre retour de Vienne!... nous n'en sommes pas là... hélas!

— Eh! qui sait!

Maintenant, hors de Paris, vers l'horizon rose l'auto filait... filait... filait...

V

— Mon bon voisin, je vous ai demandé de venir pour partager la joie de Jacquot et la mienne.

Déjà le petit garçon, qui s'était élancé vers le colonel, expliquait :

— Figurez-vous, mon ami de Nette, maman et papa ils viennent... Alors, on m'a mis... tenez, voyez, ma belle culotte, pour que je paraisse grand... grand...

Le gamin se haussait sur ses pointes.

— Grand comme moi, fit le colonel.

— Pas grand comme vous, mon ami de Nette, mais grand... grand comme votre canne!...

Mme Le Chalier et le colonel rirent. Pierre de Gardavon enleva le petit garçon de terre et l'embrassa. Puis, le reposant d'aplomb sur ses petites jambes, il se reprit à dire, avec un soupir, dans une brusque atteinte de mélancolie :

— Comme le temps passe!... j'ai laissé Tototte enfant et... voilà!...

— Oui... et voilà... répondit avec un léger sou-

pir Mme Le Chalier en caressant du regard son petit-fils.

Après une courte pause, le colonel demanda :

— Quand donc avez-vous reçu cette grande nouvelle ?

— Mais ce matin, par une dépêche. Mon petit ménage m'arrive en automobile et doit être ici so-disant vers deux heures. C'est-à-dire que, sachant combien je suis prompte à m'alarmer, Tototte aura exigé, pour que je ne m'inquiète pas d'un peu de retard, qu'on dise deux heures !... Jacquot et moi avons vite deviné cela, aussi attendons-nous notre petit papa et notre chère petite maman plus tôt, pour déjeuner. N'est-ce pas, Jacquot ?

— Oui, pour déjeuner, mon ami de Nette !... Aussi venez voir comme nous avons fait belle la table.

— Laisse donc notre pauvre voisin tranquille, Jacquot, il verra la table tout à l'heure...

— Non, il faut qu'il la voie maintenant pour dire s'il manque quelque chose.

Le petit garçon tenait à ses idées. Suspendu à la main de l'officier, il mettait toutes ses forces à l'attirer vers la salle à manger, insistant :

— Il faut qu'il vienne... il faut qu'il vienne...

D'habitude, « son ami de Nette », jouant, plaisantant avec lui, ne se faisait guère prier pour se plier à toutes ses fantaisies ; mais, aujourd'hui, distrait, absent, il semblait n'attacher aux dires de l'enfant qu'une attention médiocre.

Mme Le Chalier venait de l'accueillir avec un visage si rayonnant, elle lui avait annoncé l'arrivée de « son petit ménage » d'une voix si vibrante, que toute cette joie frappait le colonel en plein cœur, comme s'il y voyait la mise à néant de ses plus douces, de ses plus chères espérances. Elle paraissait, en cet instant, si heureuse, qu'il semblait impossible de songer à lui proposer une autre vie, d'autres manières de voir, de sentir, que celles qui, si absolument, l'absorbaient. N'y aurait-il donc jamais place en son cœur, en son esprit, que pour ceux qui arrivaient ? N'y aurait-il donc, pour elle, qu'eux, toujours eux ?...

Et malgré tout, cédant à l'enfant, ils avaient passé dans la salle à manger.

Là, devant la table mise, la table fleurie, la table coquette avec son grand surtout de cristal où, parmi les roses, se miraient des groupes de Sèvres, devant ce décor de fête, Pierre de Gardavon sentait encore s'augmenter la tristesse des impressions qui l'assaillaient. Certes, à cette table, son couvert

était mis et occupait la place qu'on réserve à l'ami dévoué, au voisin, à celui qu'on associe à ses peines, à ses joies. Mais ne rêvait-il pas mieux, n'avait-il pas rêvé mieux durant tant de jours, tant de nuits, si longtemps ? Trop longtemps, car il l'a laissée, elle, le rayer de sa vie !... Oui, autrefois, si elle l'a repoussé, pourquoi s'est-il éloigné sans instance, sans défendre le grand amour qui lui tenait toute l'âme ?... Pourquoi n'a-t-il pas lutté, combattu, au lieu de battre si vite en retraite ? Il était brave cependant...

Et, tandis que Mme Le Chalier, élégante, souple, dans une de ces robes de teintes douces qui seyaien si bien à cette délicate et fine beauté, allait, venait, autour de la table, corrigéant un défaut de symétrie, relevant une rose dont les pétales pleuraient des gouttes d'eau sur la nappe, le colonel, les mains au dossier d'une chaise, tantôt contemplait la si jeune bonne-maman de Jacquot, tantôt baissait les yeux...

Elle surprit tout à coup le regard de l'officier fixé sur elle.

Et aussitôt, la pâleur de son teint s'animant d'une touche de rose, elle proposa de passer dans le jardin. N'y serait-on pas mieux pour guetter de plus loin la venue de ceux qu'on attendait ? Pierre de Gardavon la suivit.

Dans le jardin, ils errèrent. Comme souvent, se retrouvaient entre eux ces maintes choses qu'ils n'osaient dire. Elle en souffrit tout à coup, ainsi que d'un désaccord, et se sentit sévère pour ce pauvre voisin qui se permettait d'avoir une pensée différente de la sienne, une pensée étrangère à cette auto qui continuait à ne pas arriver.

Jacquot, lui, semblant pris de fièvre, ne savait plus quel mauvais tour inventer pour tromper son impatience ; il marchait dans l'herbe mouillée, se roulait sur le sable ; par deux fois, il faillit tomber, la tête la première, dans un bassin. Mme Le Chalier le reprenait d'une voix où perçait, d'instinct en instant, une inquiétude plus grande.

Midi sonnait à tous les clochers.

— La dépêche avait raison, ils n'arriveront que vers deux heures.

Pourtant, on attendit encore, dix minutes, dix autres, une demi-heure ; on accorda aux voyageurs le quart d'heure de grâce, et enfin, lentement, à regret, retournés à chaque pas, s'arrêtant au moindre bruit, l'on rentra pour déjeuner.

Le repas fut triste. Tout parlait des absents : les plats que Totoïte préférait, les fleurs, les apprêts

de fête, les deux places qui restaient vides et sur lesquelles les yeux de Mme Le Chalier se fixaient de plus en plus troublés.

— Il arrive tant d'accidents, mon pauvre voisin !...

Le colonel s'efforçait de la rassurer.

— Part-on toujours quand on le dit ! L'auto n'ayant pas d'horaire, comme un express, rien n'y force. Votre petit ménage doit être de ceux qui aiment muser en route.

— Evidemment... oh ! évidemment...

— Puis, en auto, l'on doit être souvent pris par les séductions de la route, tenté de suivre, pour admirer la beauté d'un site, le chemin le plus long...

— Eux le seront d'autant plus facilement que... qu'ils sont parfaitement capables d'avoir oublié que nous les attendons, vous savez, mon voisin !... Ils sont si heureux ensemble qu'ils se suffisent !

Ces mots furent jetés avec un peu d'amertume.

Encore une fois, et malgré elle, Mme Le Chalier laissait deviner combien, jour à jour, avaient dû la blesser des riens auxquels le jeune ménage, dans son égoïsme insouciant, n'attachait nulle importance.

Pierre de Gardavon eut la sensation qu'entre elle et lui, pour un instant, il existait moins d'obstacles. Mais un geste, on ne sait quoi, remit les choses au point, la fit se retrouver, uniquement, elle, maman inquiète et tendre, et le rejeta, lui, en son rôle d'ami, de voisin, et aussi d'étranger.

Le repas fini, on avait servi le café sous la véranda. Dehors, c'était un soleil éclatant, un ciel d'un bleu superbe, une belle brise d'été saturée du parfum d'un jasmin tout proche et de celui des roses, dont, à profusion, s'ornait la façade du Chalier. De là s'apercevait, à gauche, le parc ; à droite, la campagne, la route à perte de vue ; mais rien n'y révélait encore la marche pressée d'une automobile.

Parce que son papa et sa maman n'arrivaient pas et qu'il voulait les voir, Jacquot s'en prenait à tout, à tous, trépignait, poussait des cris, faisait scènes sur scènes, était secoué de gros sanglots. Sa grand'mère se maudissait.

— Ai-je été assez folle de lui avoir dit... de n'avoir pas pensé que cela finirait ainsi !

Sa voix sonnait de nouveau sévère pour les absents.

Lorsqu'il fut à bout de force et de larmes, le petit garçon s'endormit. Mme Le Chalier, le sou-

levant alors avec précaution, à demi roulé dans les plis de sa robe, se disposa à l'emporter.

D'un regard d'ardente admiration, le colonel suivait chacun de ses gestes ; il les trouvait empreints de tant de grâce et de jeunesse que, cherchant à cacher ses véritables sentiments sous une allure de badinage, il le déclara en souriant. Elle souleva ses sourcils et haussa les épaules, disant, ainsi qu'elle eût parlé à un malade, à un dément, à quelqu'un ayant besoin d'infinitimement d'indulgence :

— Mon pauvre ami ! mon pauvre ami !

Et, de nouveau distraite, tout au bébé qu'elle serrait dans ses bras, tout à ceux qui n'arrivaient pas, elle sortit par la porte que le colonel venait d'ouvrir pour elle.

Elle fut lente à revenir.

Jacquot s'était-il éveillé ? Dans l'énerverment où la jetait l'attente de ses enfants, craignait-elle de se retrouver près de cet ami de toujours, devant lequel s'échappait la triste confidence de pensées qu'elle osait à peine se préciser à elle-même ?

Il lui fallut pourtant reparaître dans la véranda. Le colonel s'élança aussitôt vers elle.

— J'allais vous appeler.

— Qu'y a-t-il ?

— Venez voir.

Il lui montra, sur la route blanche, un épais nuage de poussière.

— Mais les voilà... s'écria Mme Le Chalier, battant des mains.

— C'est sûrement une auto.

— Sûrement.

— Oh ! mon Dieu, quelle délivrance !... L'inquiétude que j'éprouvais était horrible...

— N'y pensez plus, puisque les voilà !

— Autant toutefois qu'il est permis de le supposer.

— Je vais donc revoir ma petite amie Tototte ! fit avec émotion le colonel.

— Et aussi mon affreux gendre, oui, cet affreux Boby !... Croyez-vous, poursuivit-elle avec une exaltation heureuse, je puis à peine lui pardonner de m'avoir enlevé ma fille !.. Ah ! si c'était à refaire !

— Mais, ma bonne amie, vous le referez !

— Je ne sais pas.

— Votre accent dément la sévérité de vos paroles !

— Au fait, croyez-vous qu'ils aient déjeuné ? Il serait prudent que j'y songe.

Elle s'échappa pour aller donner un ordre.

Quand elle revint, l'auto entrait à toute vitesse dans le parc.

Maintenant, penchés, courbés, la tête en avant, deux êtres se distinguaient, salis, poussiéreux, couverts de cuir, coiffés de casquettes.

— Je croyais l'auto de votre gendre fermée ?

— Oui, c'est possible.

— Comment votre belle Tototte a-t-elle pu consentir à un pareil déguisement ?

— Tototte ?... Non. On dirait que ce n'est pas Tototte. Dans mon émotion, je ne sais plus reconnaître ni mon gendre, ni ma fille, ni leur auto... Mais non, mon pauvre voisin, ce n'est pas elle, ce n'est pas lui !... Oh ! qu'est-il arrivé ?

L'automobile avait stoppé. Et deux jeunes gens, se débarrassant prestement de leurs vêtements de route, couraient à Mme Le Chalier.

— Nous venons vous apporter des nouvelles d'Yvonne... d'Yvonne...

— Les Forta !... Oh ! mon Dieu, un accident ?

— Mais non, madame, une panne, rien qu'une panne...

— Où sont-ils ? Viennent-ils ? Arrivent-ils ?

— Ils venaient ; mais, après nous avoir rencontrés, ils se sont décidés à prendre le train pour Paris et à fourrer, pour arriver cette fois plus sûrement, l'auto aux bagages !

— Mais alors quand les reverrai-je ?

— Nous ne pouvons vous le dire... Ils vont faire du grand tourisme, tout ce qu'il y a de plus à la mode. Ils s'attarderont d'abord à voir disputer la fameuse course Paris-Vienne, puis... qui peut dire où les entraînera leur fantaisie ?... Savez-vous, madame Le Chalier, qu'ils semblent plus tourtereaux que jamais, les enfants !... Satané Boby, il n'y a que lui pour avoir de ces chances, après si longtemps...

Les deux garçons parlaient en même temps, s'éclataient.

— Oh ! si vous saviez comment... comment nous les avons trouvés !... C'était à se tordre !... Ils n'étaient pas plus confus pour ça...

— Ils ne vous ont rien donné pour moi, pas un mot ?... disait Mme Le Chalier dont la déception rendait la voix tremblante.

— Si, une dépêche que nous devions mettre au premier bureau de poste rencontré. Mais nous avons trouvé d'un meilleur sport de lancer un défi au télégraphe et de vous la remettre nous-mêmes... voilà !

Mme Le Chalier saisit avidement le papier qu'on lui tendait.

« Obligés revenir à Paris, affaire urgente m'appelle à Vienne.

« THÉOULLE. »

Elle avait lu haut. Les Forta se récrièrent :

— Malin de Boby.... La connaît-il assez dans les coins!... Affaire l'appelle à Vienne... ah!... ah!... C'est pas auprès de notre paternel qu'on pourrait jouer ce jeu d'aplomb!... Il va à Vienne pour s'amuser, tout simplement, votre gendre, madame Le Chalier!... Oh! s'il n'était pas aussi bon garçon, comme on lui jetteait à la face qu'il n'est qu'un astreux conteur de craques!... A la bonne heure! en voilà un qui comprend la vie et ne se foulera jamais la rate pour elle!... Du reste, Yvonne a bien emboité le pas. L'a-t-il assez convertie à tout ce qu'il veut!... C'est révoltant!... Nous le lui avons reproché à votre fille, madame Le Chalier, elle nous a répondu que « nous n'y entendrions jamais rien!... » Ah! ce qu'elle est toujours amusante et drôle! ce qu'ils sont amusants et drôles tous deux!... On ne s'en lasserait pas!

— Je continue à ne pas comprendre comment mes pauvres enfants ont si vite changé d'avis, ni comment, ni où, vous les avez rencontrés? répéta Mme Le Chalier, véritablement consternée.

— Nous allons tout vous dire ou, du moins... presque tout!... firent les jeunes Forta en échaugeant un regard d'entente.

Mme Le Chalier était trop émue pour prendre garde à cette restriction. D'ailleurs, comme les Forta continuaient à parler tous deux à la fois, avec des voix qui se haussaient, parce que toujours celle de l'un voulait dominer celle de l'autre, le colonel eut pitié de Mme Le Chalier et il entraîna l'aîné des frères dans le jardin.

Pendant que tous deux s'éloignaient coude à coude, épaule contre épaule, que leur conversation semblait prendre une allure de confidence, qu'ils marchaient tête basse, avec ces gestes restant inachevés ou brusquement pleins d'alarme dont s'accompagnent les dires graves, le cadet racontait :

— Cette rencontre d'Yvonne a été, madame, ce qu'il y a de plus imprévu... Nous revenions de Paris, cette nuit, à toute allure lorsque... boum! un pneu crève. Nous voilà courant une terrible embardée, puis arrêtés en pays plat, un de

ces pays de France où ne se voient, de-ci, de-là, que des moulins à vent.

Pour donner plus de force à son explication, le jeune Forta crut devoir imiter du bras le tournoiement des ailes du moulin.

— Devant nous étaient les rayons de nos phares, derrière nous du noir, sur nous des étoiles, partout du silence. Nous décidons d'attendre le jour.

• A la première lueur, au premier chant du coq, nous apercevons à courte distance une maison. L'atteindre ne sera pas aisé. Mais à quoi servirait d'être débrouillards, d'avoir du biceps, d'être rompus à tous les sports athlétiques ? nous nous attelons à notre machine, nous la poussons, la tirons jusqu'à la maison... Veine ! c'était une auberge. Une auberge dans la cour de laquelle il y avait même une auto. Tout le monde dormait. À notre arrivée, un chien aboie. L'hôtelier se lève. Mon frère commande à déjeuner ; puis nous travaillons à réparer le pneu.

• Nous étions ainsi occupés, quand le chauffeur de l'autre auto vient nous offrir son aide. Nous voilà bientôt avec cet homme en fort bons termes. Il dit venir de Paris, se plaint d'être arrêté par une panne des plus sérieuses. Au lieu donc d'être arrivé à destination, comme on le devait, au petit jour, on ne sait quand on repartira.

• Tout en causant, le pneu se répare. Maintenant nous discutons la valeur des machines, faisons des comparaisons, racontons des aventures où la puissance de nos moteurs s'est particulièrement distinguée, et enfin, sur les qualités de nos marques rivales ; nous étant mis d'accord, notre déjeuner étant prêt, nous invitons le brave chauffeur à le partager. Il accepte sans plus de façon et la conversation se poursuit, cordiale.

• Toutefois, sur ce qu'il allait faire et les gens qu'il trimballait en sa machine, — un coupé-limousine... je ne vous dis qu'ça ! — cet homme semblait s'exprimer avec une certaine réserve.

• Cela pique la curiosité de mon frère et aussi la mienne. Ce brave chauffeur prête-t-il sa roue de direction à un enlèvement ? Cette panne va-t-elle faire déraper les projets charmants d'une paire d'amoureux, favoriser les poursuites de proches en courroux ?

• Avec feu, nous nous informons, parce qu'alors, *eviva l'amor!* nous offririons de prendre la suite de l'aventure... soixante à l'heure, morbleu, ou je ne m'y connais pas !

« Le chauffeur doute tant d'effervescence : il mène un jeune ménage.

« — En voyage de noce ? »

« Il laisse encore notre imagination s'exalter, puis répond :

« — En voyage, tout simplement.

« — Alors pourquoi tant de mystère ? »

« Il sourit :

« — Devoir professionnel.

« — Ah ! joliment !... Parlons-en !... Ce sont tous vos pareils qui fournissent de reportages tout ce qu'il y a de plus sensationnels les journaux ?... »

« De plus en plus intrigués, mon frère et moi flairons une étonnante aventure. Mais le chauffeur se joue de notre curiosité. Et ce n'est qu'après avoir dégusté un breuvage qui n'a du moka que le nom et l'avoir fait suivre d'un « gloria » et de plusieurs « rincettes », que nous apprenons que l'auto appartient à un monsieur de Paris, le baron Théoule, et qu'on s'est mis en route pour venir vous voir...

« Là-dessus mon frère saute, moi je bondis.

« — Théoule !... Connaissons !... Connaissons très bien... amis d'enfance.

« — Où sont-ils ?

« — Par là !... fait le chauffeur, en montrant la vaste étendue des champs.

« — Comment ! déjà en promenade ?

« — Parmi le thym et la rosée ?

« — Madame a refusé de passer la nuit dans l'auberge.

« — Alors ils ont couché dehors ?

« — Je crois que oui.

« — Il faut que je voie cela !

« — Et moi aussi !... »

« Le chauffeur semble fort alarmé. Inutile de vous dire que nous n'en tenons pas compte.

« — Vous n'avez pas l'idée précise où se trouve leur campement ?

« — On m'a fait porter des fourrures, des couvertures, les coussins de l'auto, au pied d'une des meules de paille que vous voyez là-bas... mais je ne puis d'iei distinguer laquelle.

« — Que ne le disiez-vous ! »

« Le chauffeur répond par une mimique qui semble signifier : « J'ai lutté tant que j'ai pu... vogué la galère !... »

« En ce pays, madame, ainsi que dans le nôtre en ce moment, où fait la moisson. Seulement, l'éloignement des fermes oblige à laisser au milieu des champs les gerbes en grandes meules.

« Nous voilà donc, mon frère et moi, courant à travers la campagne, cherchant à savoir laquelle de ces meules sert de chambre à coucher au ménage Théouille et tournant, avec mille précautions, autour des beaux châteaux de paille pour le découvrir.

« Tout à coup, au pied de l'un d'eux, — celui-là quelque peu démantelé pour une installation plus confortable, — nous découvrons... vos tourtereaux, madame Le Chalier !

« Au fond d'une niche formée par quelques gerbes enlevées, sur les coussins de l'auto et des draps en peau de chamois, s'il vous plaît, ils dorment dans leur fourrure, ils dorment à poings fermés, nullement gênés par les premiers rayons du soleil qui se glissent jusqu'à eux !...

« Lui, est tout bonnement hideux !... Il ronfle, il souffle, sa casquette sur le nez, la bouche de travers. Elle, par contre, est toute poésie, jolie comme un cœur, à croquer !... Ses longs cils ombragent son visage, aussi frais que l'aube de ce matin d'été !... Elle dort, les lèvres entr'ouvertes sur des dents admirables... et lui, insouciant d'un si exquis tableau, continue à roufler comme un sonneur, l'animal !...

« Vous comprenez, madame, qu'il en faut moins que nous n'en avons sous les yeux, pour donner des idées de carnage à deux célibataires !...

« — Les laissons-nous dormir ?... » demande mon frère.

« Je suis féroce :

« — Dormir dehors, voilà des mœurs du Far-West. Agissons donc comme dans le Far-West !... »

« Et nous voilà dansant, gesticulant, devant le nid des tourtereaux, poussant des cris de sauvages !

« Théouille se relève, effaré :

« — Hein !... hein !... qui va là ? »

« Il a des yeux que la terreur arrondit de plus en plus en boules de loto, des cheveux retombant en longues mèches encollées de pommeade, autour d'un visage peu fait pour, sans dommage, être considéré aux premiers rayons du matin. Bien sûr, Boby vient de rêver qu'il dormait chez lui, boulevard Haussmann, et rien ne peut arriver à lui faire comprendre comment le plein jour le déniche ainsi en pleins champs !...

« Quant à votre fille, madame, — on dira que les femmes manquent de sang-froid !... — à nos cris elle ouvre les yeux, se soulève, nous regarde, puis tranquillement se recouche en marmottant avec, à

notre égard, une incivilité qui va bien vous la faire reconnaître :

« — Oh ! ces imbéciles de Forta !... Ça ne m'étonne pas d'eux !... »

« Là dessus, sans plus de force, tant nous rions, mon frère et moi, nous nous laissons choir à terre.

« Yvonne répète, tout ensommeillée :

« — Les imbéciles !... Quels imbéciles !... Et dire que cela a toujours été comme ça ! »

« Boby, lui, de plus en plus ahuri, de plus en plus ne comprenant rien à ce qui lui arrive, est sorti, non sans peine, de son trou de paille, et va et vient, titubant, comme ivre :

« — Non, j'ai passé bien des nuits... bien des nuits... enfin bien des nuits... jamais une qui m'aît mis dans un état pareil !... Je suis roué, rompu... rompu ! »

« Nous le blaguons, mon frère et moi, Dieu sait !... Yonne tantôt entr'ouvre un œil, tantôt le referme, et ne nous cache pas qu'au lieu de nous voir assis, là, à terre, en face d'elle, elle nous aimait mieux à mille lieues.

« Boby gémit :

« — Quand on fait de l'automobilisme, il faudrait, n'est-ce pas, s'attendre à tout et coucher où l'on peut !... »

« — Oh !... n'est-ce pas ce que nous avons fait ?... Qu'est-ce qu'il vous faut ?... ronchonne une voix dans les profondeurs de la paille.

« — On nous offrait des lits dans cette auberge ; mais Tototte... la princesse Tototte... »

« — Des lits où avaient couché des paysans, des harretiers, le premier venu, n'importe qui... merci !

« — Oui, à cela Tototte, ma femme, a trouvé préférable la couchette du chemineau !... »

« — Il n'y avait au moins pas de bêtes !... »

« — Oh ! parlons-en ! continue Boby en se secouant frénétiquement, j'ai des araignées, des scabées, des sauterelles plein mon faux-col, des fourmis plein mes jambes ! »

« Du fond de la paille, la voix gronde sans pitié :

« — C'est de la blague, n'en croyez rien !... Puis au moins ici cela sentait bon la menthe et l'œillet et le réseda sauvage, tandis que, pouah ! dans cette auberge, l'air était saturé d'une odeur de tabac, de sueur, de terre, de cuisine, irrespirable ! »

« — Possible, ma chère... En tous cas, comme résultat ce n'est point heureux !... Là !... là !... là !... »

nom d'une pipe, suis-je mal en point, suis-je assez mal en point!... » gémit Théouille sans cesser.

« Alors, comme mon frère et moi continuions à nous tordre de rire, à l'assaillir de plaisanteries, de quolibets, Yvonne finit par se fâcher tout rouge et nous injurier de la belle façon, sacrifiant ainsi, sans pitié, les égards dus à notre vieille amitié, au culte qu'elle a voué à son mari.

« Pourtant celui-ci semblait peu à peu retrouver, avec la fermeté de ses jambes, un sens très pratique de la vie.

« Il s'écria soudain :

« — Au fait, Tototte, ma Tototte chérie, si c'était la Providence qui mettait ces braves garçons sur notre route?... Oui, si c'était elle, comprenant tout ce qu'il y a de pitoyable à priver deux pauvres petits innocents comme nous de ce qu'ils aiment, qui nous les faisait rencontrer?... Ah! qui sait! peut-être allons-nous pouvoir regagner Paris, et... et... — il a un geste qui embrasse l'horizon — faire notre grand voyage!... »

« Du fond de la paille part un cri de désapprobation :

« — Boby, non, pas cela... pas cela! »

« Mais Théouille n'en tient compte et, nous prenant chacun par un bras, il nous entraîne. Un quart d'heure après nous revenions tous trois.

« Boby était fou de joie :

« — Tototte!... Tototte!... ça y est, mon cœur, mon loup, mon petit chou d'amour, ça y est! »

« Nous toussions de toutes nos forces, mon frère et moi, pour rappeler à cet expansif notre inopportune présence; mais lui, tombé à genoux près de Tototte, toujours couchée, continuait sa pluie de mots de tendresse, sans plus se soucier de nous que si nous n'existions pas.

« A vrai dire, ces tendres épithètes semblaient peu impressionner Yvonne.

« Elle y coupa court en demandant, cette fois elle aussi gémisante :

« — Alors, nous n'allons plus jusqu'à la pauvre maman?

« — Au retour... au retour... »

« — Et mon Jacquot?

« — Au retour... au retour... »

« Alors votre fille, madame, n'a plus eu qu'un geste las, un mouvement de bras comme lorsqu'on lâche les rames, qu'on laisse sa barque suivre le fil de l'eau à l'aventure. Puis elle a poussé un grand soupir, s'est accotée mieux sur son sin-

gulier oreiller et, sans plus de souci de nous, elle a refermé les yeux...

Le jeune homme se tut.

— C'est tout? demanda Mme Le Chalier avec surprise.

— C'est tout.

La pauvre femme avait écouté ce récit comme en rêve. Comme en rêve elle y songea encore un moment; puis, tout à coup, elle s'avisa qu'il contenait des points obscurs, que bien des raisons en demeuraient inexplicables.

— Mais pardon! fit-elle, vous ne me dites rien de ce qui les a brusquement portés à prendre cette décision, à revenir sur leurs pas?

Il sourit et, avec une affectation de bon garçon-nisme, répondit :

— Mais notre rencontre, cela allait de soi!...

— Votre rencontre?... je ne comprends pas!...

— Parce qu'ils trouvaient ainsi à vous faire savoir que... que leur auto ne marchait plus.

Elle réfléchit un instant, puis répéta :

— Je comprends de moins en moins.

Le jeune Forta tortillait sa casquette, mordillait sa lèvre inférieure, regardait Mme Le Chalier avec l'air d'un gamin qui fait un mauvais coup. Et soudain elle eut un doute qui lui crispa le visage et la fit se lever, reprise d'une inquiétude folle :

— Vous me cachez quelque chose, c'est impossible!

Il s'en défendit mollement. Elle insista avec force :

— Par pitié, dites-moi la vérité!

Il affirma qu'il n'y avait rien à dire.

— Vous me le jurez?...

— Faut-il donc de si grands mots pour rien?

Et, comme le colonel entrait, suivi de son frère, le jeune homme les fit juges du peu de confiance que Mme Le Chalier avait en lui. Et Mme Le Chalier n'osa insister, bien que l'attitude contrainte et le rite forcé qu'avait le colonel ne fussent pas pour lui donner confiance.

Mme Le Chalier devinait juste : à ce récit il y aurait eu bien à ajouter. Et, si le jeune Forta ne le faisait pas, c'était parce qu'ainsi il en avait été décidé avec son frère... jusqu'à nouvel ordre!... Cependant, il faut bien l'avouer, il éprouvait le regret de n'en pas dire plus long. En lui, comme en tous les voisins du Chalier, — le colonel de Gardavon excepté, — fermentait ce vieux levain de jalouse et d'envie dont Mme Le Chalier avait eu déjà tant à souffrir. Puisque aussi bien, — Boby le déploy-

rait assez — il faudrait un jour ou l'autre qu'elle apprisse ce qu'on lui cachait, le jeune homme aurait aimé que cette révélation fût faite devant lui, par lui. Il était curieux de voir comment la mère d'Yvonne, si fiérote, si soucieuse de n'occuper personne d'elle-même, ni des siens, vivant si bien à l'écart dans sa tour, sa tour d'ivoire, supporterait le choc de ce qu'il se plaisait à appeler « l'immortalité de la petite histoire ».

Et, souriant drôlement, il songeait à part lui que, là, vrai ! par le temps qui court, le rôle de « parents » n'était plus drôle ; mais qu'au fond lui pouvait s'en laver les mains, car il était fermement résolu — puisqu'on n'avait plus des fils ou des filles que pour se voir jouer les pires tours — à rester célibataire ! D'ailleurs, il avait toujours rêvé d'une femme jolie, élégante comme Tototte... et, dame ! Tototte, même Tototte, à bien réfléchir, ne lui paraissait plus un placement de tout repos. Exemple : ce qu'il fallait faire à Mme Le Chalier en cet instant !

Certes, pauvre Tototte, elle n'était coupable que d'avoir un mari noceur et dépensier, d'adorer son autre Boby et de le laisser tripoter sans contrôle dans leur avoir. Mais n'était-ce pas trop, déjà trop, infiniment trop... pour la paix des familles ?

Et, pendant que le jeune Forta raisonnait ainsi, Mme Le Chalier, tout en causant avec le colonel, tout en commentant avec lui l'inavraisemblable aventure qui la privait de ses enfants, se remettait, se résignait.

— Qu'y faire ? qu'y puis-je ?

Mais au fond de ses yeux quelle tristesse !

Les jeunes Forta avaient pris congé. Le colonel resta davantage. Il semblait timide, absorbé, troublé comme lorsqu'on a quelque chose à dire et qu'on ne l'ose.

A lui aussi dès le début le récit des jeunes gens avait paru obscur. C'est pourquoi, y devinant une menace, un danger, il ne savait quoi, dont pouvait être victime la chère grand'mère du petit Jacquot, il avait de toute sa volonté tiré les choses au clair.

Maintenant il savait ; mais cela lui imposait le devoir de faire, à celle qu'il eût voulu préserver de toute souffrance, une communication des plus pénibles. Et il trouvait sa malheureuse voisine déjà si atteinte, si ébranlée par le chagrin de ne pas voir ses enfants, qu'il différait le plus qu'il pouvait ce qu'il avait à dire.

Pourtant, le soir approchant et la visite du colonel ne pouvant se prolonger, l'officier vint s'as-

seoir sur un pouf auprès de Mme Le Chalier, et commença :

— Ma chère, bien chère voisine, — il mettait en ces mots une chaleur d'accent que jamais encore il ne s'était permise, — j'ai à vous parler, il me faut vous dire... vous dire sans plus tarder...

Mais elle, se méprenant à l'émotion de son voisin, à l'hésitation de son langage, crut qu'une fois encore il allait l'entretenir de son amour, des projets d'avenir qu'il caressait depuis si longtemps. Et, jugeant mal, voyant faux parce qu'elle souffrait, elle s'indigna à la pensée qu'il choisissait, pour cela, le jour où plus que jamais ses enfants lui prouvaient combien elle comptait peu dans leur vie. Escomptait-il donc, pour le succès de ses vues, quelque défaillance de son cœur, de son amour maternel ?

Brusquement elle interrompit :

— Non, mon voisin, ne me dites rien... je vous en prie !...

Puis, la voix sourde, avec un peu d'égarement dans les yeux, elle poursuivit :

— Ne comprenez-vous pas que de sentir combien pour eux je suis peu de chose me brise le cœur?... me met hors d'état de vous entendre?... Pas maintenant... plus tard... ou mieux, jamais... jamais!

Et, en une minute d'abandon, elle finit, avec un rire saccadé, nerveux :

— Mais, voyons, mon voisin, ces bonheurs-là ne sont plus faits pour nous... jamais!

Il était devenu extrêmement pâle. Il ouvrit la bouche pour protester, pour dire à quel point elle se trompait, pour se disculper du manque de délicatesse dont elle l'accusait; il n'en eut pas le courage. Il se leva, lui prit la main et la baissa, en murmurant :

— Oui, vous avez raison, plus tard... et plutôt au ciel que ce ne fut jamais!

Et il se sauva, le cœur brisé aussi, parce qu'il entrevoyait dans l'avenir de la pauvre femme, au lieu de tout le bonheur qu'il eût voulu y mettre, de bien amères souffrances!...

Et, en dépit des soucis de ce jour, ce fut pour Mme Le Chalier une tourmentante obsession que ces derniers mots du colonel, ces mots si en opposition avec ce qu'elle avait toujours cru deviner de ses désirs et de ses pensées...

VI

— Avez-vous entendu dire, ma chère, que le gendre de Mme Le Chalier ait mangé trente mille francs ?...

— Mais, ma très chère, c'est vieux d'au moins deux mois !... Du reste, il en mangera bien d'autres, allez, ce monsieur-là !... J'ai toujours prophétisé — et je me flatte d'être physionomiste ! — qu'il a un rude estomac !...

— Quand donc avez-vous appris cela ?... Moi, figurez-vous, je ne sais jamais rien !

— Mon mari le conta au vôtre l'autre matin cependant, lorsqu'ils se rencontrèrent à la chasse... C'est même, soit dit sans reproche, tout ce que M. Boissan fit ce matin-là, que de raconter une histoire à M. Jonquille ! Pour tout vous avouer, j'aime mieux quand M. Boissan me rapporte du gibier ; j'aime, en général, qu'on fasse ce qu'on fait, je ne trouve rien d'agaçant comme quelqu'un qui ne fait pas ce qu'il fait !...

— Vrai, votre mari l'a dit au mien ?... Oh ! c'est insupportable, M. Jonquille ne me répète jamais rien !... Pourtant me faire vivre à la campagne est déjà si dur !... Quand j'y aurais une minute de distraction...

— Eh bien, cette minute de distraction, c'est moi qui vais vous la donner, ma pauvre madame !... Cette histoire, c'est moi qui vais vous la conter. Errons un peu sous ces arbres et parlons bas seulement. Je serais désolée qu'on entendît... qu'on pût croire que je m'occupe du prochain, que j'en médis... alors que Dieu sait si, au foud, cela m'est indifférent !...

C'était un dimanche d'octobre. Les cloches de Viellenave sonnaient à toute volée la sortie de la grand'messe. Le soleil inondait de rayons déjà pâlis par l'automne la place qui s'étend devant l'église. Toujours déserte dans la semaine, cette place s'encombrait de monde le dimanche.

C'est là qu'avant et après la messe, avant et après les vêpres, l'on se rencontraient, l'on causait, l'on s'attardait. Alors s'échangeaient les nouvelles, s'inventaient les cancans, prenaient corps les soupçons, se bâtissaient les histoires, s'ébauchaient même des marchés. Après quoi, chacun ayant fait travailler sa langue, selon ses goûts, ses facultés, son imagination, tous se dispersaient. Les uns, par petits groupes, revenaient leutement

chez eux ; les autres entraient au cabaret, pour sacrifier les quelques heures qui restaient encore du jour du Seigneur au vin et aux quilles.

Le ciel était d'un bleu profond. Un peu de vent, ce vent singulier et tiède de l'automne, enlevait dans les airs, très haut, quelques feuilles arrachées à des arbres tout proches.

Mme Jonquille et Mme Boissan faisaient les cent pas tout en causant. La première disait :

— Mon mari grondera de ne pas me voir revenir, je lui répondrai... qu'il n'avait qu'à vous dire ce qu'il savait : il m'en est évité la peine et vous n'eussiez pas été en retard !... Ce sera très bien même de lui tenir tête, il est indispensable d'apprendre aux hommes à marquer le pas... Ah ! grands dieux ! où en serais-je avec M. Boissan si, depuis longtemps déjà, je... Mais ce n'est pas pour trahir mes secrets de ménage que je suis ici... Au reste, ces affaires des Le Chalier, il est nécessaire que tous nous les suivions... Il se pourrait qu'il y eût des coups de Bourse à tenter... tiendriez-vous toujours au haras ?

— Ah ! ma chère, ce serait le salut pour moi !... M. Jonquille n'est point assez occupé, alors il grogne... il grogne !... Et qui grogne-t-il ?... La seule personne qu'il sait bien ne devoir jamais le quitter... sa femme !... Les domestiques, il ne l'ose plus !... Depuis que, par sa violence, il s'est durant une année vu, dix fois de suite, jeter le tablier de dix cuisinières différentes à la figure, il entoure notre préposée au fourneau d'un grand respect. Quant à son valet, un grand maladroit qui casse tout et boit... autant qu'un tonneau ! il ne jure que par lui. Mais, l'endurance n'étant pas dans la nature de ce pauvre M. Jonquille, comme il ne devient magnanime qu'à force d'efforts, tôt ou tard il se produit en lui une terrible détente et c'est moi qui paye, oui, c'est moi qui paye !...

— Les hommes sont tous comme ça !... interrompit lestement Mme Boissan, que ces détails ennuyaient. Mais revenons à nos moutons, car le temps passe... Seulement, si vous le voulez bien, asseyons-nous sur ce vieux banc moussu, ce va-et-vient me rompt les membres. Vous hésitez ? Redouteriez-vous ce fameux rhume de sept ans, lequel s'attrape en prenant contact avec la froide pierre ?

— Merci de votre tendre sollicitude, très chère, je ne crains rien.

— Eh bien, figurez-vous qu'une nuit les fils Forta, revenant de Paris, découvrent, couchés en

plein champ, devinez qui?... le baron et la baronne Théoulle. Ils usaient pour leur déplacement d'une automobile de vingt mille francs, mais ils avaient refusé de coucher dans une chambre d'auberge. Les fils Forta, — qui sont moins bêtes qu'ils n'en prennent parfois l'air, — ont toujours pensé que, si ce couple élégant en avait décidé ainsi, c'est qu'il n'avait pas le sou pour solder la dépense de cette chambre!... Il y a dans le monde de ces ménages ultra-modernes, qui vivent tout en façade, avec des dehors de cent mille livres de rentes, et n'ont pas deux sous pour acheter une boîte d'allumettes.

— Oui, j'ai connu une jeune femme ainsi, à Paris. Elle commandait ses robes chez les meilleurs faiseurs, et s'en venait toujours finir de s'habiller chez moi, parce qu'elle n'avait pas chez elle une épingle, et sans doute le moyen de s'en procurer.

— Voyons, ma chère, il ne faut rien exagérer : pour un sou on a cinquante épingles!...

— Comme on a, très chère, pour un sou cinquante allumettes!...

— Vous ne voulez pas, là-dessus, me laisser le dernier mot? A votre aise, bien que... cependant... cette affaire d'épingles me paraisse... Enfin!... Je vous disais donc que les fils Forta rencontrent les Théoulle dormant à la belle étoile... Vous jugez de l'étonnement des uns et des autres. Il s'ensuit des explications, mieux que ça, des confidences, et les fils Forta découvrent « qu'une mauvaise fin de mois ayant tapé de trente mille francs cet insoutenable baron, celui-ci vient les demander à sa belle-maman, et qu'il est même bien embêté d'avoir à le faire ». Je me sers des termes employés par ce monsieur pour vous montrer à quel point je suis informée, car, sinon l'argot... cette déformation de notre belle langue française me paraît affreuse, je dis plus: an-ti-pa-tri-o-ti-que!... Mais ramenez-moi au fait, je vous en prie, sinon je me perds en des digressions qui n'en finissent pas!... Les Forta écoutent donc les confidences de ce pauvre baron, ne sachant trop qu'en penser. Soudain vient à l'âine une idée machiavélique, — je vous ai dit tout à l'heure qu'il était moins bête qu'il n'en prenait parfois l'air! — Il se souvient de l'usine d'électricité, du désir qu'a son père de se l'approprier, de l'entêtement que met notre belle voisine du Chalier à la conserver. Il pense que prêter trente mille francs à ce baron Théoulle va forcer la main à la dame. Il se dit: « Le paternel

ne me désavouera pas!... » Et il prend sur lui de promettre cette somme — comment donc, une bagatelle!... — au baron... histoire de lui éviter la corvée de démarches ennuyeuses!...

« Vous jugez des transports de M. Théouille, de ses effusions... « Entre nous, mon cher Forta, c'est désormais à la vie comme à la mort! » Suivent des promesses magnifiques et l'énumération de tout ce qu'en échange d'un service tellement signalé l'on pourra prendre en garantie... terres, usines, laiterie, haras, valeurs... tout ce qu'on possède, et même ce qu'on ne possède pas, mais qui sera dans l'avenir, un avenir tout proche!... position dans les finances... spéculations heureuses... capitaux s'ajoutant aux capitaux... rêves... mirages..., etc., etc., etc... Il sait à merveille ce qu'il faut dire pour engluer la confiance, M. Théouille!... Les fils Forta ont leur idée, sinon à ces belles paroles ils se seraient laissés certainement et imprudemment prendre!... Si vous voulez mon avis, ma chère, des hommes comme ce baron vous ont des tempéraments de cour d'assises!...

— Vous êtes sévère!...

— Mais juste!... Vous verrez... Tout étant donc convenu avec l'aîné des Forta — et surtout chut!... chut!... de n'en rien dire, que le versement fait, et le plus tard possible, à la belle-maman!... — le baron Théouille refile vers Paris par le premier rapide, emmenant sa femme, l'auto, le chauffeur, aussi vite que si le diable était à ses trousses. Quant aux Forta, eux aussi, à toute vitesse, viennent confier l'histoire à leur papa.

« Celui-ci, loin de désavouer son aîné, l'embrasse et s'écrie : « Je commence à retrouver en toi le sang de ton père! » Et aussitôt, d'un mot jeté au télégraphe, à Paris, à l'ordre du baron Théouille, les trente mille francs sont versés.

« Lorsque l'affaire est faite et bien faite, le papa Forta se dit : « Maintenant, allons en prévenir la belle madame, là-bas. » Il revêt ses habits du dimanche, et, se frottant les mains, pensant à l'usine, à celle à qui elle appartient encore, murmurant : « Cette fois, je les tiens toutes les deux, l'usine et l'autre!... » Il se dirige vers Le Châlier de son air le plus paternel et le plus bénéfique.

« Le bonhomme s'attendait, au moins, à des remerciements... vous auriez pu supposer, comme lui, qu'il les méritait : car, enfin, le geste du papa Forta sauait M. le baron Théouille d'une exécution en Bourse, — autant vaut dire d'une exécution capitale pour un homme de son monde,

faisant partie du Tout-Paris, d'un grand cercle, pour un tel servent de tous les chics, de tous les sports ! — Papa Forta comptait sans son hôte.

« Introduit dans le petit salon du Chalier, — cette sorte de bonbonnière, parée de fleurs comme une chapelle, où la dame aime à recevoir ses visiteurs, il commence à expliquer :

« — Par un hasard dont je suis heureux, Madame, il m'est arrivé de pouvoir obliger quelque peu votre gendre... d'avoir en l'occasion de... »

« D'une voix de miel, papa Forta débite son petit chapelet, et finit par dire que, pour se dédommager du service rendu, il demande... oh ! mon Dieu, presque rien... peu de chose !... Il offre simplement, tout simplement, de... prendre l'usine !

« L'usine !... »

« On ne le laisse pas achever... — Vous savez si la dame a déjà l'air théâtral ?... Lorsqu'elle entre à l'église, elle n'y peut rentrer comme vous et moi, non ! Il faut qu'elle s'arrange pour que tout le monde la regarde. Lorsqu'elle suit la procession, même chanson ! Si bien que l'on finirait par croire que la cérémonie n'a lieu que pour elle, que l'œil de Dieu est uniquement fixé sur elle, qu'elle seule peut espérer en une part de paradis !... Ce que cela m'a souvent donné sur les nerfs, ma très chère !... N'avez-vous donc jamais remarqué combien, en toute occasion, l'attitude de cette belle madame s'éloigne de la simplicité ?

— Vous précisez là, certainement, des impressions que je m'expliquais mal !

— Je reprends : vous savez donc si la dame a l'air théâtral... Au récit de papa Forta, son attitude est telle que, sur-le-champ, elle rappelle au bonhomme — il l'a prétendu depuis ! — l'héroïne du quatrième acte d'un drame à grand spectacle qu'il avait vu jouer à l'Ambigu... Elle se lève, se cramponne à un meuble pour s'empêcher de tomber, car elle se sent désailler, elle porte son mouchoir à ses lèvres afin d'y réprimer sans doute quelques cris de douleur !... Elle a blêmi, ses yeux sont fixes, elle demeure muette un instant. Mais... ah ! mes aïeux, quand enfin elle parle... c'est alors que le bonhomme entend une sérénade !...

« De quel droit s'était-il interposé entre elle et ses enfants ? De quel droit, sans l'avertir, a-t-il envoyé cet argent à son gendre ?... Que sont ces cachotteries, ces menées sourdes ?... Est-ce que la guerre d'autrefois va recommencer ?... N'a-t-il pas eu assez, vraiment, de prendre si longtemps, vis-

à-vis du Chalier et de ses habitants, ce rôle déloyal et fourbe dont le souvenir lui devrait peser comme une honte?...

« Il veut l'usine?... Il ne l'aura pas!... Grâce à Dieu, le Chalier peut se défendre encore, et il se défendra!... Et, si M. Forta compte spéculer sur le retour de faiblesses comme celle que vient d'avoir le mari d'Yvonne, pour triompher dans un avenir plus ou moins prochain, il se trompe!... Avec l'aide de Dieu, on peut espérer que la rude leçon qu'il vient d'avoir va ramener le pauvre garçon au sentiment de ce qu'il se doit à lui-même, au sentiment de ses responsabilités envers les siens!... Oui, on peut espérer qu'il sera préservé de toute nouvelle défaillance par le regret, le remords de celle à laquelle il vient si malheureusement de succomber!... Ces trente mille francs vont être rendus... et l'usine ne sortira pas du Chalier, etc. »

« Le vieux Forta, racontant la chose, prétendit n'avoir jamais été aussi mortifié de sa vie que ce jour-là!... Il s'attendait à des remerciements, des phrases en guirlandes, et il se voit appliquer une maîtresse volée de bois vert!... Alors, comme de voir ses combinaisons mises à néant, ses plans déjoués, ses projets à vau-l'eau, l'enrageait encore bien plus que tout ce qu'on pouvait lui dire, la moutarde lui monte subitement au nez, il lui revient qu'il est homme du peuple, et c'est comme tel qu'il réplique aux paroles offensées de la dame!...

« Ce que j'aurais voulu assister à cette scène!... Vous l'entendez d'ici, le brave homme!... Il dut être plus grossier, plus gesticulant, qu'un porteur d'eau auvergnat!... En y pensant, je m'en tiens les côtes... ah!... ah!... Vous figurez-vous ces gestes menaçants, ces injures, ces bougri de bougri, ces fouchtra de fouchtra, montant à l'assaut de la fière tour d'ivoire?... Ce dut être épique, ma bonne amie, épi-que!...

« La conclusion de tout cela est que la dame a réalisé des valeurs et payé!... Papa Forta en a donc été pour sa courte honte!... Alors, il a imaginé de se venger, d'abord en se montrant pour ce remboursement pis que le plus vil des usuriers, ensuite en décochant à la dame cette flèche empoisonnée :

« Madame,

« Vous faites bien la fière aujourd'hui, mais, avec un gendre comme le vôtre, c'est sûr qu'on se retrouvera!... »

« C'est alors que je vous attends et pour cela que je ne vous dis pas adieu, mais au revoir!... »

« Théophile FORTA. »

« Que me dites-vous, chère amie, de ce poulet qui n'a rien du grand siècle? »

— Quelle histoire!... Mais quelle histoire!...

— Chut!... levons-nous vite, changeons de sujet, n'ayons pas l'air de comploter...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Vous êtes bornée, ma chère!... ou vous ne voyez pas venir vers nous, ou plutôt s'apprétant à passer près de nous, le colonel de Gardavon, le chevalier, l'ami, le confident, je n'ose pas dire le soupirant...

— Ma chère madame Boissau, vous avez de ces mots à l'emporte-pièce!... Je croyais ce monsieur absent depuis longtemps...

— Depuis plus de six semaines... à Vichy pour soigner son foie détérioré par les séjours en pays lointains... Mais revenu hier au soir, et de cela je suis sûre, par le train de six heures!

— Vous ne laissez rien échapper, très chère!

— Je m'en suis toujours bien trouvée!

— Fut-il au courant de l'aventure?

— Oh! ma chère, négociateur, médiateur, trait d'union, mandataire... il ne perdit pas si belle occasion de se rendre utile, comment donc! indispen-sa-ble!... Ce qui a mis et met encore, je crois, le gendre, l'élégant Théoullé, en un tel état de vers, qu'il n'appelle plus le personnage que « le chevalier du déclin »... sans aucune révérence pour la jeunesse encore demeurante de sa belle-mère!

— Mais comment savez-vous tout cela?

— Ah! j'en sais bien d'autres... allez! par des domestiques renvoyés... une petite femme de chambre qui est devenue là-bas... enfin, n'insistons pas!... un jeune valet devenu aussi... Mais chut!... opérons la reprise de la première position et gardons le silence... laissons passer le dit chevalier!...

Maigri, l'air accablé, souffrant, le colonel salua d'un coup de chapeau distrait, et continua sa route.

— Il ne se serait pas arrêté avec nous, siffla Mme Boissau d'un accent venimeux, il ne se serait pas arrêté avec nous le temps seulement de prendre de nos nouvelles!... C'eût été poli; mais qu'est un devoir de politesse pour ce monsieur auprès de ce qu'il va faire!

— Vous savez, même, ce qu'il va faire ?

— Certainement !... M. de Gardavon va déjeuner au Chalier, il marche même très vite parce qu'il est en retard !... En retard, après une absence de six semaines... hein ! quelle faute !... Il y a à madrigaliser deux heures là-dessus, à couper pendant un temps infini un cheveu en quatre en sa longueur !

— Enfin vont-ils s'épouser ?

— Ils aimeront probablement mieux fronder l'opinion publique !

— C'est le gendre qui ferait une tête, s'il en était autrement !

— Oh ! ma chère, une tête pas plus vilaine que celle qu'il a... Ce visage rasé, ces cheveux plats, cet air de palefrenier du roi d'Angleterre, ce n'est pas mon type ! J'aurais à choisir que je lui préférerais sou... probable beau-père !

— Que vous êtes amusante !... Mais qu'est-ce que ce toc ?

— La demie de midi.

— Oh ! grands dieux ! laissez-moi me sauver !... Je vais retrouver M. Jonquille dans un état, avec ses tiraillements d'estomac... Or, lorsqu'il a ses tiraillements d'estomac...

— C'est pis que lorsque la patrie est en danger, n'est-ce pas ?... Ah ! les hommes ! ...

— Et dire que de leur côté ils s'écrient aussi, rageurs, indignés : « Ah ! les femmes !... » comme s'ils pouvaient se passer de nous, oui, comme s'ils pouvaient s'en passer !... conclut Mme Boissan prenant des mines coquettes et montrant, dans un sourire, de vilaines dents, entre des lèvres pâles que des rides semblaient entourer de guillemets.

Mme Jonquille eut cette réflexion :

« Ils ont tout de même de la bonté d'avoir cette pensée, ces pauvres hommes, quand la femme est laide comme Mme Boissan !... »

Tandis que Mme Boissan, de son côté, se disait :

« Oui, vraiment de la bonté, quand la femme est nulle comme cette petite Jonquille ! »

Là-dessus, les deux dames effusionnèrent et se séparèrent avec force protestations d'amitié.

Cependant vers le Chalier le colonel s'avancait à grands pas. Il avait pris pour abréger la route des chemins sous bois, des sentiers au travers des prés. Les sous-bois étaient jonchés de feuilles et dans les prés les regains étaient depuis longtemps coupés. Tout parlait de la fin des beaux jours, de la saison mauvaise, de cette mort lente de la na-

ture qui allait venir avec l'hiver, le froid, le gel impitoyable.

Le colonel se prit à frissonner. Il lui semblait qu'en lui aussi s'annonçaient des deuils infiniment grands de choses infiniment douces...

Il n'y avait pas longtemps qu'à de pareilles pensées il se redressait gaillardement et, les yeux fixés sur l'horizon, il opposait ces mots : « Plus tard... plus tard... » Maintenant il ne l'osait, depuis qu'il avait appris, hélas ! combien cette confiance en la vie est parfois téméraire.

La tête basse, frappant du bout de sa canne les herbes, il allait devant lui, distrait, très las, très triste.

« L'homme, le sourire aux lèvres, attend toujours et répète sans cesse : « Demain !... Demain !... » Pauvre fou ! songeait-il, et la vie s'en va, la vie s'échappe sans qu'il en ait conscience... l'automne remplace peu à peu les splendeurs de l'été... et à la magie des mots d'espérance succède la tristesse des syllabes qui sonnent comme des glas, les « jamais .. jamais plus !... »

Pourtant, en entrant dans le parc du Chalier, les arbres, d'essences rares et différentes, se découpaient sur le bleu cru du ciel en une masse d'ors, de pourpres, en un mélange si splendide de teintes éclatantes, que le colonel s'arrêta ébloui, fasciné, charmé.

« C'est la revanche de l'automne !... » songeait-il, brusquement arraché à lui-même.

Et ce fut l'âme apaisée par l'impression si consolante qui naît, pour celui qui sait les voir et les admirer, des merveilleux spectacles de la nature, qu'il frappa, du bout du doigt, à la porte-fenêtre du salon où il savait retrouver sa voisine.

Ce fut elle, en effet, qui lui ouvrit.

— Comment ! déjà du feu et la porte fermée ?

— Je suis glacée, mon pauvre voisin !

Sur elle aussi semblaient peser les tristesses de l'automne. Pierre de Gardavon la trouva changée. Son visage avait moins de fraîcheur, son teint était plombé, ses yeux meurtris, sa bouche avait ce sourire contraint, forcé, que l'on sent tout près des larmes.

Il s'étonna de la trouver seule.

— Et votre petit Jacques ?

Elle répondit, souriant toujours :

— On me l'a repris.

— C'est mal !...

— Mais non, mon voisin, c'est dans l'ordre !...

Mon pauvre bébé devait être élevé près de son papa et de sa maman !

Il répéta, malgré tout, sévère :

— N'importe, je trouve que c'est mal !... Vous le rendra-t-on ?

— Je l'espére, fit-elle, la voix lointaine... si je suis sage !

Il eut un geste presque violent et dit :

— Vous voyez bien !

Un valet annonçant « Madame est servie » coupa court à ce dialogue.

Durant le déjeuner, ce fut le colonel qui parla. Ce qu'il avait à dire pouvait être sans inconvenient écouté dans le va-et-vient du service : c'étaient des détails sur son séjour à Vichy, des nouvelles de divers membres de sa famille auxquels s'intéressait Mme Le Chalier.

Le repas fini, ils s'attardèrent dans la véranda ; puis le charme du premier feu les ramena dans le salon tiède, qu'embaumiaient des violettes hâties et d'admirables roses d'arrière-saison. Elle s'assit au coin de la cheminée et lui en face d'elle, sur ce petit siège bas qui le mettait presque à ses pieds.

Elle se taisait. Le colonel se mit à tisonner.

— Bah ! dit-il enfin, je ne sais pourquoi j'ai la désolante impression de vous retrouver malheureuse !

Elle tressaillit.

— Vous ne vous trompez peut-être pas, mon ami !... Vous souvenez-vous de ce jour où nous attendions cette auto ?... Elle n'arriva point... mais que de tristesse m'est venue à sa place !

— Je persiste à dire que je trouve très dur qu'on vous ait enlevé votre petit Jacques !

— Non, je vous assure, mon voisin, la chose est toute naturelle... il n'y a de dur, de très dur, que la façon dont cela a été fait...

— Mais enfin, Tototte... commença-t-il d'un ton de reproche.

Elle l'interrompit vivement :

— Oh ! ne l'accusez pas, elle n'y est pas pour grand'chose... c'est mon gendre... ce n'est que mon gendre... et encore n'a-t-il manqué que d'un peu de légèreté de main, il n'en a point, cela ne se donne pas !... Puis, vous savez, j'ai un détestable esprit qui s'afflige de tout. J'ai souvent déploré de ne voir ni son père ni sa mère s'occuper de mon pauvre petit Jacques... Ils s'y décident et... je m'en désole !... Or, mon voisin, se désoler n'est pas trop dire !... On n'a pas idée de la place qu'un bambino de cet âge tient dans une vie !... Il est parti et me

voilà avec des loisirs qui n'en finissent pas!... Il me semble que rien de moi n'est resté, sans lui, au Chalier! Je ne pense qu'à lui, j'oublie tout!... Il me semble surtout — et vous allez rire — avoir perdu en Jacquot une grande protection... Depuis qu'il n'est plus là, non seulement tout me paraît froid, vide, mais aussi hostile!

— Hostile?... le mot est bien fort!... Heureusement que, pour combattre des idées aussi... noires, vous avez vos multiples occupations, ma pauvre voisine!

— Oh! mes occupations, que sont-elles aujourd'hui?... Des efforts inutiles peut-être!... Je ne sais plus pour qui je travaille, ni dans quel but!... J'avais rêvé de conserver ce domaine, qui est un peu mon œuvre et dont je suis très fière, pour mon petit Jacques!... Et ce rêve je le caressais, parce que j'estime qu'un homme qui se sent « l'enfant » d'un pays, et qui tient à ce pays par de solides attaches, s'en va moins dans la vie à la façon des bâtons flottants; parce que j'estime que celui qui a le bonheur de posséder une terre où il a passé son enfance et où ont vieilli les siens — cette terre ne serait-elle pas bien grande! — est très solidement défendu contre une infinité de dangers par tout ce qu'évoque de souvenirs traditionnels le domaine familial; parce que j'estime enfin que rien ne vaut pour les très jeunes les enseignements du passé et que pour que ces enseignements aient toute leur force il faut retrouver le cadre qui aide à les reconstituer...

« Oui, j'avais rêvé que mon Jacques, tenant au Chalier par des liens solides et fermes, serait « Quelqu'un » en ces contrées, un homme utile, dévoué à ses semblables, un homme représentant de belles et nobles idées!... J'avais rêvé que nous agrandirions le domaine, augmenterions l'usine, ferions mieux, beaucoup mieux, beaucoup plus grand qu'il n'avait été fait encore... Pour cela, patiemment, sou à sou, j'amassais un petit trésor, et chaque fois que mon bas de laine s'alourdissait j'en étais heureuse, j'en éprouvais des bonheurs d'avare, c'était l'avenir de mon petit-fils que je préparais!... Mon bas de laine est vide aujourd'hui!... Il l'a fallu, il le faudra encore! Et qu'est cela auprès du danger de voir les miens s'accorder avec ceux qui depuis si longtemps cherchent à se partager le Chalier?... Les miens sont faibles, gâtés par la vie; les autres sont forts, prêts à profiter de tout sans scrupule!... La lutte sourde dont j'ai tant souffert, je la sens recommencée autour de moi...

Le vieux Forta me guette!... Il sait que mes ressources ne peuvent s'aligner en face des siennes et surtout — ainsi qu'il me l'a écrit — « qu'avec un gendre comme le mien il me retrouvera!... »

« Et certainement la chose sera, à un moment ou à un autre!... Yvonne n'aime pas le Chalier. Elle dit de la vie qu'on peut y mener, le répétant, pour être juste, après son mari : « Voyons, maman, vous ne voudriez pas me voir enterrée dans ce caveau de famille!... » L'avenir que je rêve pour mon petit Jacques, souriante, dédaigneuse, elle s'en moque : « Pauv' gosse! s'il savait la vie que vous voulez pour lui, maman, il en mourrait de chagrin!... » Ce que vous appelez, mon voisin, mes « multiples occupations », elle les définit « les multiples agitations de maman... « elle a besoin de s'agiter, c'est sa manie... » Quant à mon gendre, il n'admet pas que l'on possède un pouce de terre, cela ne lui représente qu'un « capital qui dort »... Il ajoute, du reste, « que des valeurs placées en 3 p. 100, en 4 p. 100, c'est bon pour les imbéciles!... Les malins ne veulent plus que le 50 p. 100, le 100 p. 100, que l'on décroche dans les affaires lorsqu'on a du flair... du nez... de l'oreille, du tact... que l'on sait se retourner!... »

« Et, très tranquillement, il conclut : « Que voudriez-vous que nous fassions du petit train-train de rentes avec lequel on popotait autrefois?... Nous avons un appétit qui en demande davantage!... Au banquet de la vie, nous apportons une belle fourchette!... »

« Jouer, jouir, s'amuser, faire la fête!... telle est la façon de comprendre la vie qu'ont mes pauvres enfants!... Est-ce qu'en bonne conscience, mon voisin, avec les ressources dont ils disposent, ils devraient avoir le genre d'existence qu'ils ont?... Existence que je réprouve, du reste, à plus d'un point de vue, car la noce, le cabaret, le restaurant, le mauvais théâtre, le « boui-boui », y tiennent autant de place que dans la vie de Boby lorsqu'il était garçon!... Et ils ne se singularisent pas, les malheureux, en agissant ainsi, ils sont... comme les autres!... Oh! mon voisin, le mariage compris de la sorte devient une singulière institution!... Et, si l'expérience n'en était pas si personnelle et si douloureuse, il serait curieux d'étudier la déformation que, d'une génération à l'autre, subit l'idée qu'on se fait de la distinction, du chic, de l'élegance, de ce que la mode, — avec un grand

M, -- de ce que le monde, — avec un M plus grand encore! — permettent ou n'admettent pas...

Mme Le Chalier s'était tue.

Le colonel l'écoutait, immobile, regardant le feu qui doucement brûlait. Au bout d'un temps, elle reprit :

— Ces choses, je n'aurais dû les confier qu'à vous, mon pauvre ami, à votre amitié si bien faite pour me comprendre... Hélas! j'eus le tort d'en écrire à ma fille... Ah! Dieu sait, cependant, si j'avais pesé mes mots!... Je croyais parvenir jusqu'au cœur de Tototte, me faire écouter, amerer ma pauvre enfant à réfléchir...

« Ma lettre demeura d'abord fort longtemps sans réponse. Lorsque cette réponse me parvint, elle m'était faite par mon gendre sur ce ton blagueur et déconcertant qui est toujours un étonnement pour moi :

« Ma toute jeune et toute belle belle-maman, « m'était-il dit, si je n'étais le gendre ultra-respec-
tueux que vous savez, je commencerai par vous
chercher querelle! Ça va vous prendre souvent
de nous bêcher comme vous le faites, votre fille
et moi, dans toutes les circonstances?... Allez-
vous donc sans cesse jeter sur le ciel que nous
nous efforçons de maintenir toujours bleu l'om-
bre de votre affreux pessimisme?... Les idées
noires, c'est une maladie connue de nos jours et
qu'on traite d'autant plus qu'elle est absolument
contagieuse!... Ainsi Tototte a pour vingt-qua-
tre heures à touchonner lorsque vous jetez, à son
adresse, cet affreux microbe, par la poste. Il vous
faut donc soigner cela pour elle, pour vous et
aussi pour moi; oui, madame, pour moi, si vous
voulez que je continue à découvrir en votre fille
la plus adorable des femmes!...

« Ce pessimisme, encore vous le pardonnerais-je
s'il était raisonnable, si vous connaissiez à fond les
sujets que vous calomniez. Mais, sauf le respect
que je vous dois, vous êtes là-dessus, ma très
chère belle-maman, aussi ignorante que l'enfant
qui vient de naître!...

« Convenons-en tous les deux... Voyons, entre
nous, qu'entendez-vous à cette auto jugée par
vous si inutile?... Que savez-vous des joies que
donne la vitesse, du bonheur éprouvé à fendre
l'air, de la griserie que l'on ressent à voir du
nouveau, toujours du nouveau?... Que savez-
vous surtout — et ceci est plus grave — de « ce
manque de sérieux » que vous nous accusez,
votre fille et moi, d'apporter en notre vie?...

« C'est-à-dire que vous pleureriez chaque heure et la suivante, de vous intéresser à de la laiterie, du beurre, des blés, desavoines, à un potager, à des questions de culture, à des questions de clocher, s'il vous était donné de savoir ce qu'est l'existence quand on la prend par le bon bout, si vous vous doutiez un instant de quelles douleurs peut être fait un manque de sérieux !

« Après tout, vous n'êtes point octogénaire, peut-être suis-je bien imprudent de vous donner de semblables conseils et de risquer de bouleverser vos idées drapées de sainte mousseline !... »

— Votre gendre me paraît à gifler !... interrompit le colonel avec empörtement.

— Sans doute êtes-vous, comme moi, devenu trop sévère !

Il ne répondit que par un marmottement décelant une persistance d'indignation. Elle poursuivit :

— J'appris alors comment ma lettre était restée si longtemps sans réponse ; comme suite à ce singulier début, mon gendre me le confiait. Après toute une suite de grosses émotions, — l'affaire des trente mille francs sans doute, — afin de se remettre de cette très chaude alerte, mon petit ménage, pour détendre ses nerfs, reprendre sa belle humeur, sa bonne harmonie, son parfait équilibre, s'était imposé « a rest cure », une cure de repos, de solitude. Pour cela, il était allé chercher un refuge en Tyrol, non pas dans une hutte de chevrier, comme pourrait le faire supposer une si grande soif de calme, mais dans un de ces magnifiques hôtels plantés, comme par miracle, au milieu des neiges éternnelles.

« Cet hôtel contenait au moins trois mille personnes. Tous des inconnus, c'était délicieux ! — ajoutait mon gendre — et il poursuivait :

« — Là est la seule, l'unique manière de s'arracher à soi-même, de faire une abstraction absolument complète de sa personnalité, d'en arriver à ne plus savoir même à quelle nation l'on appartient ; tout autour de soi, véritable tour de Babel, se font entendre des langues différentes !... Bals, concerts, tennis, toboggan, courses, excursions, on goûte à tout, on jouit de tout et d'autant mieux qu'on a comme société la plus exquise, celle que l'on présérera bientôt à n'importe quel entourage, une société faite d'amis d'un jour, de ces gens auxquels on ne demande rien que d'être aimables, de ces gens dont on n'a à craindre ni

« rappels attristants, ni propos maladroits ayant trait à tel ou tel événement dont on préfère laisser le souvenir enseveli!... Ils ne savent rien de vous, on ne sait rien d'eux; aujourd'hui, ils sont là, demain, ils n'y sont plus; ils passent, ils seront passés dans votre vie, laissant, comme un léger sillage, le souvenir d'une fine silhouette, d'yeux ravissants, d'un joli sourire, de lèvres en fleurs : c'est le paysage à peine entrevu en automobile, et dont on complète l'aspect d'imagination!... »

« Ainsi se crée l'oubli complet de la « rest-cure », un oubli profond, que des tziganes bercent, sans cesse, d'harmonies voluptueusement douces. Ainsi l'on arrive à ce « non-être », bien-faisant et nécessaire en ce temps de « struggle for life ». Et l'on y arrive d'autant plus sûrement que rien de ce qui la constitue, l'horrible lutte, ne peut vous atteindre... »

« Avant de partir, on a eu soin de louer une boîte au bureau de poste de son quartier et à chaque distribution... pif!... pas!... pal!.. s'en vont au fond de la boîte ennuis... factures... et pis tout... et pis tout... — comme dit Polaire — ce qui peut troubler... »

« Au retour, on a bien à ouvrir sa boîte une méchante « douloureuse »... c'est un mauvais moment... mais un seul moment, une pluie d'orage violente, mais courte, qui n'a rien du pouvoir exaspérant des ennuis tombant en petites averses quotidiennes... »

« Vous comprenez, mon voisin, qu'à cette révélation je boudis!... Comment! les malheureux n'avaient laissé leur adresse à personne?... Ils n'avaient même pas fait une exception pour moi, pour mes lettres?... Et si Jacquot avait été malade?... Il me semblait que cette manière d'agir constituait un tel oubli de tous les devoirs, qu'écrivant trop vite, comme je le fais d'habitude, — triste et mauvaise habitude! — je dus le laisser lire entre les lignes... »

« La réponse me vint cette fois par retour du courrier... »

« Vous avez raison, ma mère, Jacquot aurait pu être malade... — il ne l'a pas été; mais c'est encore une manière de voir tout en noir... une manifestation de votre affreux pessimisme!... — pour vous mettre à l'abri de ces fâcheux retours, je reprends mon fils!... L'Anglaise choisie pour l'élever ira le chercher et sera au Chalier en même temps que ma lettre. »

« Nous sommes décidément à Deauville pour la fin de l'été. Jacquot va se bien amuser à faire des châteaux dans le sable. Nous occupons une très jolie villa ; s'il vous plaît d'y venir, ma très chère belle-maman, je m'efforcerai de combattre en vous ces tendances à l'exagération qui comploquent bien les relations de famille !... »

« On se plaint partout d'un grand relâchement des dites relations, on en cherche la raison, — je ne suis pas grand clerc en psychologie et cependant je vais vous la dire : on ne gronde plus ses enfants quand ils sont petits et... on ne cesse de les gronder quand ils sont grands ! Le monde tourne en sens contraire !... »

« Encore une fois, mon voisin, j'aurais dû ne rien répondre, ne rien ajouter, mais prendre le train et, sans attendre l'Anglaise, conduire moi-même mon Jacquot à ses parents. J'aurais ainsi profité de l'invitation de mon petit ménage pour me rapprocher de lui, dissiper tout malentendu, toute mésintelligence, me faire écouter et tenter de le ramener à moi et à mes idées... Oui, je l'aurais dû !... »

« Cependant, je ne l'ai pas fait, et cela par lâcheté !... Une sorte d'effroi de savoir mes enfants en un endroit si mondain a paralysé ma volonté. J'ai eu peur, oui, peur !... Je me sentais si différente d'eux et je les sentais si loin de moi, si loin, si loin... en un milieu rogue, poseur, froidement impitoyable, prêt à tourner tout en risée, à traiter de vaine folie, d'idées surannées, vieux jeu, d'un autre temps, une manière de voir qui n'était pas absolument la sienne. En plus, Tofotte m'écrivait : « Maman, mais comme vous devenez étrange, je ne vous comprends plus !... » ou bien : « Mais, chère maman, il faut vous soigner, vous n'êtes plus, mais plus du tout comme tout le monde !... » J'ai fini par le croire, mon pauvre voisin, par douter de ma lucidité d'esprit, des conceptions de mon cerveau. Des idées pareilles m'ont jetée dans une véritable crise de sauvagerie et je n'ai qu'un désir : me terrer dans ma retraite !... »

« L'Anglaise vint chercher Jacquot. C'était le type connu, le triomphe du genre : excessive laideur, grandes dents, teint de brique, taches de rousseur, cheveux de flammes. Jacquot était dans une telle joie à l'idée de retrouver ses parents, que lui qui ne s'apprivoise pas facilement, lui que bouleverse un nouveau visage, il suivit cette étrangère et monta avec elle en wagon, oubliant même

sa bonne-maman, qui, prête à pleurer, l'avait accompagné à la gare...

« Les jours qui suivirent me furent affreux!... Une carte postale m'apprit la bonne arrivée de mon petit homme. J'y répondis en laissant trop deviner mon chagrin...

« On a cru à un reproche et depuis on me boude... on me boude... on ne m'écrivit pas...

« Et, de mon côté, je n'écris guère... la crainte de voir tomber ma lettre dans une boîte louée dans un bureau de poste et y rester un mois durant, peut-être davantage, avec tout ce qui se peut dénommer « embûtement », paralyse ma main et rend mon cœur muet!...

« Voilà où j'en suis, mon pauvre voisin : mon Jacquot est parti... ma Tototte me boude... mon gendre me manque de respect... le vieux Forta me guette... le Chalier m'échappe... Eh oui, il m'échappe, ah! je le sais bien, allez! je suis à la merci d'une « mauvaise fin de mois », car mon gendre joue à la Bourse! Une lettre d'Ebart m'en fait la terrible révélation. Ma nièce en disait :

« C'est même, ma tante, l'unique occupation de cet affreux Boby et la seule qu'il prétende avoir jamais!... J'ai déjà failli me brouiller avec lui, car je ne manque pas, chaque fois que je le vois, de lui reprocher violemment sa conduite!... Il vous mettra tous sur la paille, ma tante, si vous n'y avisez!... »

« Mon voisin, vous jugez du ton de ma réponse. Je ne pus m'empêcher de déplorer que le mariage de ma Tototte ait été fait tellement vite, tellement à la légère!...

« Mais, de ce reproche, ma nièce n'a voulu rien accepter : « Pour ma part, je décline à ce sujet toute responsabilité, ma tante, je me lave les mains de ce qui peut arriver!... Vous jouissiez de toutes vos facultés, n'est-ce pas, de toute votre intelligence, rien ne paralysait votre volonté, lorsque je vous ai présenté le baron Théouille!... Qu'est-ce donc qui vous a empêchée de montrer de l'énergie, de repousser sa demande, de dire une bonne fois : « Non, ce sera non! » C'est été mieux cependant que de vous en prendre aujourd'hui à tout le monde. — à moi, par exemple, à moi qui n'y peux rien! — de votre faiblesse!... Oui, vous n'aviez qu'à refuser très net!... »

« Mon pauvre voisin, c'est le mot de la fin, et ce mot me navre!... Oui, c'est ma faiblesse qui est cause de tout... Mais pouvais-je ne pas être fai-

ble?... Oui, tout cela est mon œuvre... Et, si un de ces matins mon gendre nous met sur la paille, ma fille, mon Jacquot et moi, ce sera encore et toujours ma faute!...

« Cette villa, à Deauville, la vie qu'ils y mènent, qu'est-ce que cela représente, sinon un gain?... Mon gendre a perdu; nous payons trente mille francs!... Il gagne : il s'amuse!... Voilà sa vie!... Où allons-nous?... Que sera le mois qui va suivre, et d'autres... et tant d'autres?... Je me sens écrasée par un tel fardeau de luttes, de risques, de péril!... Il me semble marcher sur un sol miné, vivre sur un volcan!... à vous qui savez me comprendre... ah! mon voisin, laissez-moi dire toute la vérité... je suis bien... bien... bien malheureuse!...

Elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

Il l'avait toujours connue forte, courageuse, jamais en aucune circonstance il ne l'avait vue pleurer et souvent, à part lui, il en avait fait la remarque avec une admiration pour ce qu'il jugeait être une grande virilité de caractère.

Emu jusqu'à l'âme, il la regarda. Comme il fallait qu'elle souffrît pour s'abandonner à pareille faiblesse!

— Pauvre amie... pauvre amie!... dit-il enfin très doucement.

Elle ne répondit pas.

Bientôt il ajouta :

— Ah! que je voudrais donc pour vous une vie autre!...

Et aussitôt elle se souleva, et, tournant son beau visage ravagé, subitement vieilli par le chagrin, elle lança avec emportement :

— Une vie autre?... Ah! mon ami, qu'il est des heures où j'en rêve... des heures où je me demande pourquoi je la repousse... des moments où me vient la sensation de courir à vous, de vous supplier de m'arracher d'ici, de m'emmenez au loin... très loin...

Il glissa de ce petit siège bas qu'il occupait toujours au coin de la cheminée, et presque à genoux murmura, bouleversé par ce cri de franchise :

— Ah! pourquoi... pourquoi n'y consentiriez-vous pas?

Elle eut un geste de désespoir.

— Le puis-je?... Voyons, le puis-je?... Plus le danger qui les menace est grand, plus je me dois à eux, plus j'ai de responsabilités.

— Nous serions deux à les défendre...

— Taisez-vous!... Ne me tentez pas... réfléchissez... pensez comme moi... je ne puis pas... mais je ne puis pas!

Il s'était redressé, et le cœur étreint par une main de fer, la voix assourdie de souffrance, lui aussi se disait :

« Ah! les tristes mots qui sonnent comme des glas... ah! les pauvres douces choses qu'on ne peut atteindre... Eh non, elle ne peut pas... elle ne peut pas... »

VII

« Mon cher voisin,

« Combien j'ai de remords de mes tristes confidences!... Oubliez-les, mon ami, et, pour le mieux faire, venez vite vous convaincre que ce que je vous ai dit est le fait d'un esprit porté à l'exagération par la solitude. Venez, j'ai hâte de vous entendre en convenir avec moi et me condamner!... Mon petit ménage m'arrive à l'instant, me ramenant Jacquot...

« Rien de plus imprévu, de plus délicieux qu'une pareille surprise!... Je n'en puis croire mes yeux, mes oreilles!... J'en suis « bête » de joie!...

« Venez. Votre couvert sera mis ce soir. J'aime tant, mon bon voisin, vous avoir près de moi quand le Chalier est en fête... »

Il pleuvait. Le vent d'ouest, le triste « vent de pluie » chantait sous les portes, sifflait aux fenêtres, charriaît des nuages lourds et emportait les feuilles en ses tourbillons. Au travers de l'armature des branches à demi dénudées, les lointains apparaissaient roux, dorés, rougis par les gelées sous un ciel bas couleur de plomb.

Dans la salle principale de sa vieille demeure, — une grande pièce voûtée, aux murs blancs, qui tenait le rez-de-chaussée de la tour de Nette, — le colonel de Gardavon, les pieds enfouis dans une peau de loup, était assis devant une de ces immenses cheminées de jadis, dont l'auvent aurait pu abriter une famille entière et le large foyer contenir un bûcher de ces belles souches cornues, tordues, au travers desquelles, si curieusement, les flammes se jouent. Au coin de ce feu, tout contre les landiers, deux chiens de chasse dormaient, soupirant d'aise.

Le colonel avait sur ses genoux un livre qu'il



ne lisait pas et à la main ce billet de Mme Le Chalier, dont le contenu le plongeait dans l'inquiétude.

« Qu'est-ce qu'ils trament encore contre le repos de ma pauvre amie?... » se disait-il les yeux fixés sur le foyer.

Le tic-tac lent et grave de l'horloge, qui martelait son tic-tac dans une gaine de bois en forme de sarcophage en un angle de la pièce, l'arracha à sa rêverie. Il sursauta, se releva et marcha vers l'une des hautes et étroites fenêtres qui ouvraient sur l'horizon.

La vue qui, de là, s'étendait au loin, splendide avec le beau temps et le soleil, était, par ce jour pluvieux, d'une tristesse navrante. Le soir venait et, sur le ciel, passaient en vol des corbeaux, des corneilles, criant leur faim.

« Ah! si ce n'était pas pour elle!... » murmura le colonel en songeant à celle qui l'appelait et s'affecterait sans nul doute de ne point le voir venir.

Et, quoi qu'il en eût, un peu frissonnant, il jeta autour de lui un regard de regret.

Dans la pénombre, rougis par l'éclat du foyer, couverts de mobiles points lumineux aux reflets changeants des flammes, étaient des meubles de laque d'ébène, travaillés, ajourés, incrustés d'ivoire ou de nacre, d'admirables potiches de toutes tailles et de toutes formes, des brûle-parfums d'un fantastique dessin posés les uns devant un énorme Bouddha assis sur une fleur de lotus, les autres devant un Siva au geste hiératique, à la tiare étincelante. Sur une vaste table de marbre vert à pied tors, des albums traînaient parmi des objets étranges et disparates dont un éléphant de jade incrusté de pierres brillantes. Disséminés de ci de là, des bananiers, des phénix, des palmiers, s'élevaient de tonneaux de bronze sur lesquels, yeux fulgurants, dents menaçantes, des dieux japonais se tordaient en contorsions hideuses. Aux murs, étaient des panoplies d'armes chinoises au milieu desquelles d'affreux masques de guerre se balançaient. Et au-dessus de l'auvent de la cheminée, surmontant l'écusson des Gardavon, un râtelier supportait des fusils de chasse.

Malgré l'aspect singulier, bizarre, de cette salle et des objets qu'elle contenait, l'atmosphère, saturée d'une fine et pénétrante odeur de tabac blond, en était calme et paisible.

Au dehors le vent faisait rage.

Le colonel répéta :

« Ah ! oui, si ce n'était pas pour elle !... jamais, je crois, je ne m'y déciderais !... »

Mais... c'était pour elle !... Et, pour elle, pour sa voisine aimée, il eût bravé plus qu'un peu de pluie, un peu de vent !... Sans autre hésitation il passa dans la pièce à côté. Ne lui fallait-il pas s'habiller avant de paraître devant cette Tototte qu'il n'avait point vue depuis dix années, et procéder même à sa toilette avec une attention toute particulière pour ne point paraître à la jeune femme trop vieilli, trop défaït, trop ravagé par un si long séjour dans les pays lointains ?... Chacun a sa coquetterie !...

Quelques instants plus tard, une de ces petites voitures américaines à grandes roues, à léger capotage, appelées « pillbox », — boîte à pilules, — traînée par un rapide cheval tarbais, emportait le colonel vers ce Chalier que l'officier savait trouver en fête.

Et en effet, du plus loin qu'il aperçut la grande maison, cet air de fête se trahissait par l'éclat de toutes les fenêtres, par les becs électriques dont le parc était illuminé.

— Oh ! mon voisin, que vous êtes bon !... Le temps est si mauvais, je n'osais vous attendre !...

Si Pierre de Gardavon avait eu quelque difficulté à quitter son coin du feu, quelque ennui à traverser sous la pluie et le vent la distance qui séparait le Chalier de sa demeure, combien l'accueil de sa voisine, ses yeux brillants de bonheur, la douceur de son sourire, l'affectionné accent de sa voix, étaient faits pour le dédommager !

— Bonjour, mon ami de Nette, bonjour, bonjour !... criait Jacquot.

— Venez vite vous chauffer, mon voisin, ne vous attardez pas dans cette antichambre où il fait humide et froid !... poursuivait Mme Le Chalier.

Mais bon gré mal gré, il fallait s'attarder, parce que Jacquot était si content de retrouver son « ami de Nette » qu'il ne finissait pas ses embrassades.

— Ah ! mais, c'est qu'il faudrait aller voir ma jolie maman, mon ami de Nette !... ma maman si jolie !... s'écria-t-il enfin.

Et, avec autant de rapidité qu'il avait mis d'obstination à le retenir, Jacquot se décida à entraîner le colonel au salon.

— Tiens ! maman n'y est pas !... fit-il désap-

pointé en y entrant, ce sera pour tout à l'heure de la revoir!...

Et il ajouta l'air entendu, les yeux au ciel :

— Oh ! papa dit qu'il lui en faut un temps pour se bichonner... un temps!... Tiens, voilà au moins papa...

— Mon gendre ! présenta Mme Le Chalier.

Et le colonel vit s'avancer un homme jeune, dont à première vue l'expression de physionomie moqueuse, équivoque, lui déplut. Et tout de suite le front plutôt bas, les yeux à fleur de tête, le regard lourd au fond duquel on lisait mal, le visage rasé, au menton rond, épais, du baron Théoule, lui inspirèrent cette réflexion :

« Comment ! voilà le personnage qui si bien fit partir la tête de ma petite amie Tototte ! »

Les deux hommes s'étaient abordés. Boby mâchonnait avec un salut plongeant, — lequel, hélas ! prouvait au colonel qu'un homme jeune ne le pouvait plus, au premier abord, traiter en camarade :

— Enchanté, mon colonel... croyez bien que... certainement...

Le colonel, lui, serrait sans rien dire la main que le jeune homme tendait... Décidément ce Boby, gendre de Mme Le Chalier, époux adoré de Tototte, ce Boby, avec son masque de cabotin viveur, ne lui paraissait pas, non, mille fois non, digne de son sort!...

Mme Le Chalier était sortie du salon pour veiller à un détail de ménage. Jacquot l'avait suivie.

Il y eut un instant de silence entre les deux hommes, comme une gêne, peut-être plus, une sourde hostilité.

Mais tout s'essaça : Tototte entraît, Tototte très belle, Tototte en grande toilette : robe blanche en tissu souple, léger, transparent, incrusté de dentelles, Tototte les épaules à demi-nues avec autour du cou un superbe collier de perles, agrafé de saphirs et diamants, Tototte admirablement coiffée, ondulée, avec dans le bouffant de ses cheveux des diamants... encore des diamants!...

Dans le petit salon fleuri de roses et de violettes qu'éclairaient des ampoules électriques habilement dissimulées dans les rosaces et moulures des corniches, la jeune femme, rayonnante apparition de grâce, de charme, d'élegance, s'avança vers le colonel.

Mais lui la regardait venir, semblant cloué sur place. Il lui fallut un effort très grand pour balbutier en réponse au joyeux : « Bonjour, mon cher

voisin ! » de la jeune femme, ces mots : « Ma chère petite amie, il y a longtemps que je désirais vous revoir !... » et un effort plus grand encore pour prendre dans les siennes les mains qui lui étaient tendues et les porter à ses lèvres.

Retrouver Tototte lui causait une intense et profonde émotion. Elle ne ressemblait pas à sa mère, et pourtant les traits jeunes de la fille rappelaient à tel point au colonel Mme Le Chalier autrefois, Mme Le Chalier telle qu'elle était lorsqu'il partit, dix ans plus tôt, Mme Le Chalier telle qu'il en avait gardé l'image en sa mémoire durant des mois et des mois d'absence, qu'au fond du cœur de l'officier s'éveillaient cuisantes, douloureuses, des impressions faites de tout ce qu'il n'osait plus dire, presque plus penser, de lamer regret de ce qui aurait pu être et n'avait pas été, de tout ce qu'aurait si follement exigé ce grand amour qu'il cherchait si vainement, si désespérément, à transformer en amitié.

Mme Le Chalier revint au salon. Et ce ne fut qu'en revoyant la quiétude de son sourire, en retrouvant ce « je ne sais quoi » de très confiant et de très tendre qu'elle s'efforçait de mettre pour lui particulièrement ce soir dans les inflexions de sa voix, dans la douceur de son regard, que le colonel s'apaisa et se reprit.

Mais ces manières de sentir si diverses le bouleversaient et le rendaient différent de lui-même. Il causait peu, répondait d'une voix brève, et cela surprenait.

Maintenant, auprès de la cheminée, penchées l'une vers l'autre, la mère et la fille causaient, et Pierre de Gardavon ne pouvait détourner ses yeux du groupe charmant formé par les deux femmes. Il se disait, en regardant la fille si délicieusement jolie, avec des sourcils dont un coup de crayon savant perfectionnait le dessin, avec son teint qu'un nuage de poudre rendait plus délicat, avec ses lèvres avivées d'une touche de carmin et ses cheveux que l'eau oxygénée faisait d'un blond aux reflets de lumière :

« Sa mère était plus belle encore... Ah ! pourquoi, pourquoi n'ai-je pas su être heureux !... J'aurais dû ne pas maîtriser ma passion... j'aurais dû la dire, la redire, jusqu'au moment où je me serais fait écouter !... »

Mais, s'il reportait son regard sur le visage ayant tout le charme d'un de ces exquis pastels aux teintes pâles de Mme Le Chalier, s'il retrouvait ses yeux comme meurtris par des larmes sc-

crètes, ses lèvres dont un pli de lassitude attristait le sourire, sa révolte tombait et ses regrets s'immatérialisaient.

« Je l'eusse aimée avec empotement, sans doute, avec égoïsme... aurais-je su être ce que de l'aimer en silence, de loin, a su faire de moi?... Un ami qui ne vit que pour elle et par elle... un ami combien sûr!... combien dévoué!... »

Et Tototte, près de sa mère, semblait le rendre plus noble, plus grand, ce rôle d'ami, bien plus, semblait le rendre seul possible et faisait que la pensée de l'autre rôle, d'un tout autre rôle, surprenait, étonnait, peinait comme une sorte de flétrissure.

Avec un affreux serrement de cœur, le colonel en eut le sentiment. Ah! combien tout, et de plus en plus, devenait l'impossible, l'irréalisable!... La vie n'a-t-elle donc de douceur qu'au printemps?... Ne donnait-elle droit au bonheur que dans la jeunesse?... Et alors, plus tard, plus tard... quand tant de rêves sont morts et que sont morts aussi la foi, l'espoir en tant de choses, que la réalité apparaît âpre, dure, dangereuse, telle une côte hérissée de brisants; oui, plus tard, alors qu'on aurait eu tant besoin d'appui, de soutien, de réconfort, que restait-il?

Mais une voix, cette voix qui avait su si souvent bercer sa souffrance d'aimer et l'adoucir de mélancolie, qui avait su l'amener à se résigner et l'amènerait peut-être à plus: à renoncer un jour, l'arracha encore une fois à lui-même:

— Mon voisin, comment trouvez-vous ma Tototte?... J'aimerais vous l'entendre dire... Au lieu de cela, sans reproche... vous êtes muet!...

Il sut cependant répondre galamment:

— Si je suis muet, c'est... d'admiration, ma voisine.

— Vrai, vous trouvez qu'elle a tenu ce qu'elle promettait?

— Elle l'a dépassé... elle est allée bien au delà. Votre fille, ma voisine, est éblouissante!

Et Tototte écoutait, distraite, amusée, en femme — ô combien! — habituée aux hoimmaiges, et, tantôt elle regardait ses mains, où des bagues scintillaient, tantôt elle regardait Boby et lui souriait, parce que, tout en jouant sur le tapis avec Jacquot, il chantonnait dans un murmure:

— Tototte, ô divinité, on te jette des fleurs, on te tresse des guirlandes!... Tototte, mon loup, Tototte, mon amour, et tu ne rougis pas?

Un valet annonça le dîner.

Pour se rendre à la salle à manger, Mme Le Chalier dit au colonel :

— Allons, mon ami, offrez donc votre bras à votre plus vieille voisine... Le privilège de l'âge, elle le réclame ce soir !

Il s'empressa, tandis qu'elle murmurait, elle aussi troublée peut-être par de vagues choses :

— Mon bon cher voisin, je suis si heureuse que vous soyez avec nous ce soir... si heureuse !

Derrière eux Boby, grotesque, imitant en charge le geste du colonel, offrait également son bras à Tototte et s'excusait :

— Ce n'est que moi... eucore moi... toujours moi... hélas ! que moi...

Elle riait de bon cœur, montrait des dents éblouissantes, et, coquettement, répondait :

— Je pourrais m'en plaindre et je ne m'en plains pas !

— L'honneur m'en revient.

— Quelle fatuité !

Et, tout en plaisantant, le jeune ménage, poussant du genou, poussant du bout du pied Jacquot qui cabriolait, s'achemina vers la salle à manger.

Mais, comme on y entrait, Boby, désignant d'un clin d'œil sa belle-mère et le colonel, marmotta :

— Comme nous... hein ! cela ferait un joli couple !

Elle haussa les épaules, le traita d'enfant terrible et se pencha pour détacher la traîne de sa robe que quelque chose retenait au plancher.

Boby insista :

— Sans blague, le colo et ta mère pourraient parfaitement se marier !

Jacquot, à cette remarque, leva le nez et ses yeux s'agrandirent.

— Dans ce cas, je me demande si ce serait à moi que reviendrait la gloire de conduire ma très jeune et toute charmante belle-maman à l'autel !

Encore une fois Tototte haussa les épaules. Sa robe était détachée, rien ne retardait plus la jeune femme, son mari et Jacquot.

On se mit à table. Le couvert était fleuri de chrysanthèmes. Pendant un long moment, il ne fut question que de ces fleurs. Boby prétendait ne point les aimer parce qu'il considérait une fleur sans parfum comme un corps sans âme. Mme Le Chalier dit qu'au contraire elle leur trouvait une âme fort intéressante... une âme de mélancolie!...

Boby insista :

— Puis ce sont des fleurs qui vous font froid

dans le dos, en évoquant toujours des idées de deuil, d'enterrement, de cimetière !

— Ce sont des fleurs qui fleurissent quand les autres sont mortes ! fit avec un léger soupir Mme Le Chalier.

Le colonel répondit :

— Elles n'en ont que plus de prix.

Tototte déclara, elle, sans phrases, « qu'elle adorait les chrysanthèmes et que plus ils s'échevelaient, plus elle les adorait ! »

A quoi Boby protesta aussitôt de toutes ses forces, déclarant à Tototte qu'elle coutait là le contraire de ce qu'elle pensait.

— Le contraire de ce que je pense ?... Voilà qui est fort, par exemple !

Boby s'expliqua :

— Tototte n'adore pas les chrysanthèmes, les chrysanthèmes la laissent, ah ! combien indifférente !... Si elle dit les aimer, c'est simplement parce qu'on fait de ces fleurs des expositions ; et des expositions pourquoi ? Pour montrer la déformation étrange que peut subir une fleur ? L'idée détraquée que l'on peut se faire de l'esthétique d'une fleur ? La ligne désordonnée qu'il est demandé à une fleur moderne de représenter pour plaire ?... Pas du tout !... Tototte aime les chrysanthèmes parce que leur exposition prouve la déformation étrange que la toilette d'automne doit faire subir à la femme, l'idée détraquée que l'on se fait du chapeau qui la coiffera, la ligne désordonnée que devra prendre une femme moderne pour plaire... être dernier cri, dernier bateau... dernier dirigeable !

— Bien tiré par les cheveux... souvent entendu, Boby !... riailla la jeune femme.

Le colonel, lui, parla des chrysanthèmes de Chine. Il dit qu'on ne peut se douter en France de la splendeur qu'atteignent ces fleurs, dans le pays où on les admire assez pour les mettre dans les armes impériales, et il parla du pittoresque de leurs appellations : « Le dix-mille fois saupoudré d'or... la brume de la montagne... le nuage automnal... » Il raconta que chaque pied n'avait qu'une seule tige, chaque tige qu'une seule fleur, mais que cette fleur devenait énorme et tantôt offrait l'aspect d'un gros artichaut rose, tantôt d'un chou frisé couleur de bronze, ou bien d'un magnifique soleil du jaune le plus éblouissant !

Mais, comme il n'était pas du tout dans l'habitude de Boby de savoir écouter les autres, pendant que le colonel parlait il s'était remis à taqui-

ner sa femme, et celle-ci, à mi-voix, avait répondu :

— Comment ! vous les avez déjà revus ?... Et où donc ?...

— Mais au garage, là-bas, à l'usine... Et, aussitôt qu'ils m'ont aperçu, ils se sont mis à se tordre de rire, en disant : « Monsieur est si farce !... Monsieur est si drôle !... » Et, comme précisément j'étais fort sérieux, les usiniers n'y ont rien compris !

— Qui donc avez-vous vu ? demanda Mme Le Chalier.

— Notre ancienne femme de chambre Mariette... notre ancien valet...

— Oui, figurez-vous, mon voisin, qu'ils ont renvoyé leurs domestiques !

— Pardon, nous avons encore Bella, l'Anglaise de Jacquot !

— Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'ils ne veulent plus avoir d'appartement...

— Nous avons donné congé.

— Vous quittez Paris ?... questionna le colonel.

— Quitter Paris !... Ah ! grands dieux ! nous n'y songeons pas !

— Ils prétendent, mon voisin, y vivre à l'hôtel !

— Eh bien, oui, à l'hôtel !... Quoi de moins étonnant ? Dans deux ou trois ans, mais nous y serons tous à l'hôtel ! On ne voudra plus que de l'hôtel, ma mère !... Du grand machin confortable où dans une atmosphère attiédie, délicieuse, l'on est servi au doigt et à l'œil... eau chaude... eau froide à volonté... ascenseur... électricité... cuisine exquise... repas à l'heure... tout pour plaisir, sans donner aucun souci... et tant par jour... tant par jour... la seule façon d'équilibrer son budget !... le rêve, simplement le rêve !

— Oh ! le rêve !... Mon cher Boby, croyez-moi, rien ne vaut encore le chez soi !

— Le « chez soi », ma mère, en voilà un pauvre vieux mot !... Envoyez-le bien vite là d'où il vient et renvoyez-l'y dans sa diligence !... Mais le « chez soi », on nous en a dégoûtés !... Durant notre enfance, durant notre jeunesse, nos mères, nos grand'mères, nos tantes, nos grand'tantes, nos cousines à la mode de Bretagne et autres, et les amies d'icelles, nous ont épouvantés, terrifiés, lorsqu'elles se réunissaient les jours de visite ou bien en toute autre occasion, de leurs inépuisables gémissements, de leurs fantastiques confidences sur les soucis de ménage : le prix du beurre, la viande qui augmente, le sucre qui

moute, la pâte d'Italie qui l'imité, le pain qui se maintient ; les ennuis causés par les domestiques : les débordements de Catherine, la danse du pannier de Philippine, la dame bouteille qu'aime Laurent, l'avoine que ne mangent pas les chevaux de Charles, mais qui se mange tout de même, etc., etc... Oui, durant ces mémorables entretiens, nous n'avons cessé d'entendre déclamer sur tous les tons, majeurs, mineurs, que nos « domestiques étaient nos pires ennemis », qu'il fallait se garer de ses gens comme de la peste!... Quel est celui de nous qui ne se souvient de ces racontars d'office qui ont perdu Madame une telle, « une femme exquise, ma chère! » de la lettre anonyme expédiée par une « bonne » renvoyée, qui a entraîné le divorce des Untel, un « ménage modèle, figurez-vous bien!... », des renseignements déplorables donnés par une vieille horreur de cuisinière sur le caractère de cette pauvre Mademoiselle je ne sais plus quoi, « un ange, ma toute bonne, un ange du bon Dieu!... » et l'a toujours empêchée de trouver un mari?... Nous avons coupé le mal dans sa racine, pris un parti radical et dit : « Le ménage, n'en faut plus!... » Et ainsi plus de domestique, d'appartement, de concierge, — figurez-vous bien, de concierge!... — de propriétaire, — oui, de propriétaire!... — Libres comme l'air, nous échappons à tout... à tout... à tout!... Demandez à Tototte si cela ne lui va pas mieux que d'avoir à commander son dîner, à faire ses comptes de marché, à gronder Mariette parce qu'elle n'a pas travaillé, l'autre parce qu'il nous fait vivre dans la poussière...

— Ah ! le fait est!... fit Tototte.

— Alors à quoi donc, Yvonne, vas-tu donc employer ton temps?

— Oh ! je n'en suis guère embarrassée !

— Mais, ma mère, dites-le-vous bien, Tototte n'a pas une minute!... Primo, votre fille, à moins d'une diversion sportive, match de tennis... golf... course en auto, n'aime voir lever l'aurore que sur le coup de dix heures!... Alors il y a sa toilette... Autrefois, c'était simple, on ne se lavait pas, tandis qu'aujourd'hui... ma femme... toutes les femmes élégantes...

— Taisez-vous, Boby, vous allez tomber dans le mauvais goût...

— Étant donné l'exquise délicatesse du sujet, ma toute belle, la chose me serait impossible!...

Il esquissa de la tête et des bras un vague salut de cour, puis reprit :

— Oh ! si je voulais, ma mère, vous décrire la journée de Tototte, vous n'en reviendriez pas, vous n'en pourriez revenir, tant elle est remplie d'occupations !... En voulez-vous l'énumération ?... Non, n'est-ce pas ?... C'est déjà su, c'est « ce qu'elles font toutes », un agréable mélange de tea-room et de shopping qui vous fait admirablement rouler les écus des familles !... Ces petites femmes sont ruineuses, mais ce qu'elles savent être exquises avec leur amour de la dépense, des colis-chets, de tout ce qui est luxe, beau, cher, avec leur délicieuse oisiveté !...

— Mon cher ami, vous ne pouvez savoir à quel point vous entendre parler ainsi me fait de la peine !... Il me semble que vous diminuez ma Tototte, que vous la faites descendre à des étages inférieurs...

— Et puis après ?

— Oh ! Boby, je vous en prie, de grâce, ne discutons pas plus longtemps !

Le colonel n'aimait pas les paradoxes, il les considérait comme un grand danger pour le jugement. Aux discours de Boby, il n'avait rien répondu. Mme Le Chalier éprouvait le désir de n'en pas entendre davantage ; elle ne savait, du reste, où s'arrêtait ce que Boby pensait réellement et ce qu'il disait par blague, par forsanterie. Tototte, elle, n'était pas très bavarde ; distraite, l'esprit ailleurs, elle aimait se laisser vivre, se sentir admirée... sans plus.

Il s'établit donc soudain entre les convives un silence lourd, un de ces silences bizarres sous l'influence desquels changent même les physionomies, comme si chacun brusquement descendait en lui-même et y retrouvait un mal caché, une plaie secrète, oubliée un moment.

Ce fut l'instant que choisit Jacquot, petit convive jusque-là resté d'une sagesse exemplaire, pour porter à l'ordre du jour une question qui le tourmentait depuis le commencement du dîner.

— Grand'mère, clama-t-il, quand vous allez donc vous marier avec le colo ?

La foudre tombant au milieu de la table n'aurait pas produit un plus saisissant effet.

« Pfffff !... » sifla Boby qui reprit aussitôt sa tête de clown et se mit à regarder en l'air comme s'il cherchait à maintenir sur le bout de son nez quelque chose qui s'obstinait à n'y pas vouloir demeurer en équilibre.

— C'est papa qui l'a dit !

— Pfffff !... refit le papa, et avec ça, mon petit ?

— Les gosses ne devraient jamais être mis à table!... cria Tototte éperdue.

Mais, à la question du petit homme, ce fut la belle voix grave du colonel qui répondit :

— Le colo ne se mariera pas avec bonne-maman, parce que bonne-maman dit qu'on est très bien comme ça et... qu'il faut toujours lui obéir!...

La voix s'était efforcée de se faire enfantine et paisible, peut-être cependant vers la fin de la réponse tremblait-elle!

Mme Le Chalier leva les yeux, et son regard chargé de peine, son regard si plein de pensées, alla chercher celui de l'officier... Oh! qu'il devait leur être sensible et poignard de voir jeter au hasard de la conversation, devant les domestiques allant et venant pour le service, devant ces valets dont on devinait l'irrésistible envie de rire, le plus cher secret de leur cœur!

Bébé poursuivait :

— Il faudrait plus vous en aller alors, mon ami de Nette, j'irais tous les matins vous embrasser dans votre lit comme...

— Mon Dieu!... interrompit tumultueusement Tototte, sonnez... appelez Bella, qu'elle aille chercher cet enfant... oh!... les enfants!

Elle avait brusquement saisi son fils par le bras, l'avait fait descendre de sa chaise. Le bébé criait, pleurait, protestait :

— Mon dîner, maman, je ne veux pas...

— Laissez-le, allez!... implora le colonel.

— Vous n'avez pas assez de ces sottises?

— Pauvre petiot, dites donc de celles qu'il répète!

Le mot était dur. Tototte rougit, se mordit les lèvres. La leçon lui déplaisait. Ce fut à son tour d'aller chercher le regard de Boby pour demander aide, assistance, pour lui adresser un muet reproche.

Mais Boby ne voyait rien, n'entendait plus rien; avec des airs de complète innocence, avec une avidité gloutonne, il mangeait son dessert.

Jacquot disparut. Longtemps on entendit ses cris, ses trépignements. Mme Le Chalier était au supplice. Tototte boudait. Boby mangeait toujours...

« Le voilà, le voilà donc, celui qui si bien sut arracher à ma pauvre amie son consentement et sa fille!... »

Le colonel, contre ce fait, fait acquis s'il en fut, de plus en plus s'exaspérait.

On sortit de table. Le colonel fumait peu, Boby

exceptionnellement. Tous deux mirent un égal entrain à le déclarer. Sans doute ne se souciaient-ils ni l'un ni l'autre d'un tête-à-tête. Ils ne quittèrent pas le salon et, bien qu'ils fussent tous quatre gens du monde et qu'ils eussent un égal souci des « dehors », une grande gêne pesa.

— Ma petite chatte, ce que c'est rasant ici, ce que cela se tire!... Si tu nous jouais un air gai?... murmura dans un bâillement Boby à l'oreille de sa femme. Si tu n'y mets du tien, le Chalier, la vie de famille, et pis tout... et pis tout... je n'y pourrai plus tenir après vingt-quatre heures!

Tototte était décidément de méchante humeur : il fallut la prier, la supplier. Enfin, de mauvais gré, elle s'avança vers le piano. Elle avait en musique, comme beaucoup de jeunes femmes, ce talent spécial qui consiste à jouer avec « chic » les valses tziganes au rythme étrange, à la capricieuse mesure, et à chanter avec plus de diction que de voix les chansons « rosses » du moment.

Mais, pour exécuter le tout « bien dans la forme », il faut un esprit léger, de la gaîté, ce genre d'humour inouïsseux comme du champagne, il faut un milieu adéquat à ce genre d'harmonie ; il faut, quoi encore ? « l'ambiance »... et Dieu sait!... avec cette pauvre maman assise, là-bas, dans son grand fauteuil favori, et ce pauvre Gardavon, raide, debout, devant le foyer, et sa tête de carême-prenant et ses yeux fixes qui semblaient regarder au-dessus des choses!... Et Boby qui s'obstinait à ne rien savoir, à ne rien comprendre, qui insistait, le malheureux : « Il faut chanter... il faut chanter... » Ah ! il est des moments bien difficiles dans la vie!... Tototte, la pauvre petite femme, se flattait d'en traverser un!...

Tout lui est donc bon pour faire diversion. A peine a-t-elle ouvert le piano et plaqué quelques accords, qu'elle se récrie :

— Comment ! ma pauvre maman, vous possédez encore l'infortuné chaudron sur lequel je fis tant d'inutiles gammes?... C'est horrible!... Ça grince!...

Mais Mme Le Chalier n'a pas l'air d'entendre et il faut à tout prix que Tototte dirige vers elle-même l'attention de sa mère, qu'elle arrive à la détourner de ces réflexions qui lui font le front si lourd!

La jeune femme poursuit donc avec une chaleur d'accent, une force que ne semble pas comporter l'importance du sujet :

— Les pianos ne sont pas assez chers aujourd'

d'hui pour que vous gardiez celui-ci, qui n'est plus que du vinaigre, dans une boîte de palissandre!... Lorsque je serai à Paris, je vous enverrai, maman, la marque à la mode, un Gaveau!... Sur ce machin-ci je ne puis ni chanter, ni jouer, n'en déplaise à Boby!

Mais le jeune homme, lui aussi, se désintéresse de la question.

Un domestique vient de lui remettre une dépêche. Et Boby la lit, semblant hypnotisé par son contenu.

Bientôt pourtant il froisse le papier et le jette dans le foyer où il devient la proie des flammes, et Boby, une étrange expression de rage et de détresse aux yeux, le regarde brûler.

Tototte était près de son mari.

— Mauvaises nouvelles?... fit-elle, un frémissement dans la voix.

— Baudois me mande à Paris.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

A son regard fuyant, à sa lèvre qu'un tic nerveux plisse et déplisse, le colonel, qui s'y connaît en hommes, juge que le mari d'Yvonne ment et que son mensonge est même de terrible sorte!

Et il lui vient, — et ses poings s'en nouent malgré lui, — la tentation de lui jeter ce soupçon à la face et d'y ajouter, en mots de colère, un peu des pénibles impressions qui l'ont saisi au cœur et à la gorge durant cette soirée. Jamais une si violente impulsion n'a mis le colonel, pourtant bien habitué à se dominer, ainsi hors de lui-même. Au mépris de toute règle, de toute bien-séance, va-t-il y céder?

Mais c'est Boby maintenant qui chante au piano; Boby qui, d'une voix de gorge, chante une de ces chansons qui sentent le trottoir et la rue :

La dernier' fois que je l'ai vu,
Il avait l'orse à moitié nu
Et le cou pris dans la lunette,
A la Roquette!...

Et Tototte, de nouveau sans souci, heureuse, Tototte de nouveau pleine de joie et d'entrain, quête des approbations, des applaudissements pour le chanteur.

— Est-ce assez cela?... Est-ce assez cela?... A Montmartre, vous savez, on ne dit pas mieux!... Est-il amusant, ce Boby... Partout où nous allons, on le fait chanter!... Charlotte de Wimereux... vous savez, maman, je vous ai bien souvent parlé d'elle... prétend que lorsque Boby chante, cela

gratte sur les nerfs, comme de l'alcool dans la gorge!... C'est trop fort, dit-elle, c'est trop dur... ça fait mal!... Et elle écoute tout de même...

Le colonel n'en peut endurer davantage. Il prend un subit congé de sa voisine et n'est nullement surpris de sentir la main qui serre la sienne brûlante, siévreuse, et de voir des larmes dans les yeux qui se posent sur les siens.

Le colonel adresse un rapide bonsoir à Tototte; mais il se garde d'interrompre le chanteur, lequel braime encore le sinistre refrain :

A la Roque...t...e...tte !...

Et dans le noir, la pluie, le vent, il reprend le chemin de la tour de Nette.

La petite voiture roule le long des haies sombres, passe devant des arbres tendant vers le ciel leurs longues branches comme de grands bras mouvants.

« Ma pauvre amie!... ma pauvre amie!... » songe le colonel avec une pitié profonde, et il ajoute avec plus de pitié encore : « Pauvre belle Tototte!... pauvre beau papillon brillant qui s'est pris au factice de la vie, au faux amour, aux fausses apparences!... qui s'y brûlera les ailes!... Pauvre papillon splendide qui n'aura peut-être pas assez de toute sa jeunesse, de toute sa beauté, de tout ce qui la rend si vraiment adorable, pour payer sa foi au mirage... car la réalité est prête à la reprendre. La réalité si cruellement dure et malfaisante à ceux qui l'ont une fois dédaignée!... »

VIII

Le lendemain, au petit jour, la cloche d'alarme de la tour de Nette tinta faiblement deux coups très rapides. Ce qu'entendant, le colonel se leva immédiatement et ce fut lui qui, penché à une fenêtre du premier étage, s'enquit de ce qui arrivait.

— Qui est là?...

D'en bas, une femme encapuchonnée de drap sombre relève la tête et dit, la voix tremblante :

— C'est moi, mon pauvre voisin.

— Vous!

Mme Le Chalier?... A cette heure?... Qu'arrivait-il?

Le colonel court ouvrir. Au dehors il tombe une bruine froide. Le capuchon de la pauvre femme en est comme emperlé.

— Entrez, ma voisine, entrez donc!... Que vous êtes pâle!... Vos dents claquent... Vos mains sont glacées... Non, entrez, ne parlez pas, je ne veux rien entendre avant que vous ne soyez réchauffée... Mon Dieu!... Vous ne vous êtes donc pas couchée... vous voilà mise comme hier soir?... Quelle folie de sortir ainsi avec ce froid, à cette heure, n'ayant sur vous que cette mante qui est transpercée!

Tout en parlant, le colonel entraîne sa voisine dans la grande salle où il se tient d'habitude; il jette un paquet de bournées dans le foyer, l'allume et attire vers la belle flamme qui s'élève aussitôt crépitante un fauteuil où il force Mme Le Chalier à s'asseoir.

Elle s'en est défendue d'abord, murmurant d'une voix haletante d'angoisse :

— Je n'ai pas le temps, je ne puis pas...

Puis dans le grand fauteuil elle s'est laissée tomber à bout de force, à demi défaillante, sanglotant nerveusement :

— Ah! quelle nuit!... quelle nuit!... si vous saviez!... J'ai cru ne jamais arriver au jour!... Je viens vous demander de l'aide, du secours... Je ne sais plus que faire... soutenez-moi... aidez-moi... j'en perds la tête...

Il articula durement, une flamme de colère aux yeux :

— Votre gendre?...

— Et qui donc serait-ce sinon lui... lui...

Les sanglots lui coupent la voix; elle enfouit son visage dans ses mains, incapable d'en dire plus long.

— Ma voisine, calmez-vous, apaisez-vous, supplie le colonel debout devant le foyer et doucement penché vers elle; voulez-vous me permettre... j'ai là de l'éther... des calmants... voulez-vous?... Pauvre femme!... et vous avez, sans doute, tant besoin de vos forces, de votre énergie!... finit-il avec un lourd soupir, en jetant un regard à la fois d'impuissance et de désespoir vers la croisée, d'où tombe un jour incertain et terne qui ajoute à l'aspect bizarre de la grande pièce.

Mais elle reprend :

— Oh! quelle nuit!... Vous n'étiez pas chez vous que le drame commençait... Mon gendre... oui... cette dépêche... une mauvaise nouvelle... je le pressentais... je l'avais deviné... Baudois, le directeur de la banque de mon gendre... de la banque où mon gendre s'occupe, vient de perdre con-

sidérablement; ne me demandez pas dans quoi, je ne sais plus!... dit-elle, en passant la main avec égarement sur son front. Mon gendre perd aussi. Combien?... il parle d'une somme considérable... je ne sais plus, je ne sais plus... poursuit-elle avec le même geste... Mais ce n'est pas tout; il y a là-dessous des choses qui m'ont été mal expliquées... car c'est poussé à bout que le malheureux a avoué... il y aurait de sa part une indélicatesse commise... pour ne pas dire un mot plus cruel, mon pauvre voisin!... N'est-ce pas affreux, affreux?... Je ne devais pas le savoir, ce n'est que parce que j'ai refusé de m'engager encore, de donner encore argent et signature, que cet horrible aveu m'a été jeté à la face...

— Parbleu!... c'était encore un moyen de vous décider!

— Je l'ai cru... Mais, hélas! non, le fait existe... Ah! je ne l'ai compris que trop tard... trop tard...

— Trop tard? voyons, il ne s'est pas tué?

Mme Le Chalier eut un geste d'épouvante.

— Non, mais il va le faire... il veut le faire... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...

— Oh! avec des hommes de son espèce... Enfin, où est-il?

— Parti.

— Pour où?

— Soi-disant pour Paris, en automobile, cette nuit.

— Mais, voyons...

— Comme je vous le dis...

— Ce départ était prémedité?... Le chauffeur prévenu?

— Probablement... tout avait dû être prévu, arrangé, à mon insu... à l'insu de Tototte, car tout s'est trouvé prêt... là... comme à miracle!... Oh! cette scène! ce départ!

Mme Le Chalier recommence à sangloter; elle se raidit et continue avec un violent effort, hauchant ses mots, hachant ses phrases:

— Vous nous aviez laissés tous trois dans le salon... mon gendre chantait... Tototte nous quitta et j'allais la suivre, car l'horrible voix de ce malheureux me donnait sur les nerfs, lorsqu'il rabattit violemment le couvercle du piano et me dit :

« — Ma mère, j'ai à vous demander un gros sacrifice, qui sera, cela je vous le jure, le dernier... »

« Je ne réponds rien. Un froid me vient au

cœur. Je m'immobilise et, ne sais pourquoi ni comment, me mets à rire.

« Il se rapproche de moi et me dit d'une voix basse qui déjà s'irrite de ce rire :

« — Cette fois il me faut plus de cent mille francs... demain... tout de suite ! »

« Vous jugez de ma réponse; je lui demande s'il devient fou ?... Il réplique aussitôt qu'il n'est pas fou, mais qu'il va le devenir si... et plus impérieusement il réitère sa demande.

« Cette fois j'y oppose un refus dur, sec, hautain, contre lequel il se cabre. Se maîtrisant pourtant, il insiste :

« — Il me les faut pour tout régler... la leçon est dure, je m'en souviendrai... croyez-le... »

« — Serments d'ivrogne !

« — Oui, pour tout régler sur l'heure... Mais comprenez donc... si Baudois a perdu, il va sauter... s'il saute, Dieu sait ce qui arrivera... je ne me soucie pas que mon nom soit... soit mêlé à... à une affaire... »

« Je reste inébranlable et déclare que s'il ne se souciait pas que son nom fût mêlé à une affaire, il ne fallait pas l'y risquer, et j'ajoute qu'avant de payer les folies de mon gendre, j'ai pensé à l'avenir de mon petit-fils et que pour rien au monde je n'y faillirai.

« A ces mots, le malheureux répond par un rire strident dont j'ai encore le cynique éclat dans les oreilles :

« — Ah ! si vous ne m'aidez pas à payer, il sera joli l'avenir de votre petit-fils !

« — Que voulez-vous dire ?

« — Il aura de l'argent, peut-être, le gosse ; mais son nom... »

« — Son nom ?... »

« — Risque de passer en correctionnelle !

« — Qu'avez-vous dit ? »

« Il répète :

« — En correctionnelle !... »

« Mais, comme tout à l'heure, la menace me trouve incrédule... je me refuse à croire... par de l'intimidation on espère me décider à tous les sacrifices... On ne me décidera pas !... »

« Je me trompe, il ne m'est dit que la vérité !... On ne me ment pas et, pour le mieux prouver, le malheureux donne des explications, entasse des preuves, prononce contre lui-même un terrible réquisitoire ; il s'accuse... il s'accuse... Ne faut-il pas me convaincre à tout prix ?

« Et peu à peu en moi se fait la lumière, je n'en-

tends plus, je ne comprends plus qu'un mot, un seul!... Et ce mot m'assole, me stupéfie, je le vois écrit partout : « en correctionnelle ». Alors c'est vrai?...

« Je me précipite vers le malheureux.

« — Vous en êtes arrivé là?... »

« Mon désespoir éclate en douloureux et sanglants reproches...

« Je dus être bien dure, je ne me possédais plus!

« Lui me tient tête. Il ne prie plus, il exige, il ordonne. Sa voix monte, devient rauque, étranglée. Que dit-il? J'ai la vague idée qu'il m'injuri... Oh! que peuvent me faire ses injures, auprès de ce qui est, de ce qui va être!... En correctionnelle, le mari de ma fille, de ma Tototte, de mon Yvonne, le père de mon Jacques!

« Une colère aveugle me saisit et répond à sa colère, à ses injures mes injures font écho, à ses reproches les miens s'opposent... Il est ivre de rage, il prend des bibelots, les jette, les brise...

« Je lui intime l'ordre de disparaître de ma présence et souhaite ne jamais le revoir!

« Il me lance comme un défi :

« — C'est votre dernier mot?

« — Le dernier.

« — C'est bien. Vous vous en souviendrez! »

« Il va vers la porte. Comme il en tourne le bouton, Tototte apparaît, telle que vous l'avez vue, en toilette du soir, des diamants au cou et dans les cheveux.

« Elle demande, très pâle :

« — Mais qu'est-ce que vous avez à vous disputer ainsi? C'est affreux!...

« — Ta mère me refuse de l'argent... »

« Elle dit, très lasse :

« — Oh! ces misérables questions de sous!

« — Ta mère me chasse...

« — Oh! cela, maman... »

« Ce que je lis dans ses yeux et l'attitude de ma fille me pousse à me justifier.

« — Je lui refuse de l'argent parce qu'il nous ruine. Je le chasse parce qu'il me brave et m'insulte... Oh! ce garçon est le désespoir de ma vie!

« — Et, grâce à vous, il en sera bientôt la honte!... Mais avant... avant, je sais ce qui me reste à faire... riposte-t-il.

« — Quoi?... que vas-tu faire?

« — Il y a un moyen d'échapper à l'injustice et d'obliger les siens à ce qu'ils ont refusé. Vous ne

voulez rien régler de mon vivant, Madame, vous réglerez moi... mort!...

« A ce mot, Tototte a un sursaut, un recul, une plainte.

« Je crie indignée :

« — Il a toutes les lâchetés!... »

« Il me montre le poing. Tototte s'élance vers lui. Il veut sortir ; elle le retient, se cramponne à ses vêtements.

« — Oui, moi mort, vous payerez ! »

« Je cherche à lui imposer silence.

« Tototte se traîne à ses genoux.

« Il repousse brutalement sa femme et c'est pour courir une fois encore vers moi et me lancer en nouveau défi :

« — Payez ou... je me tue !

« — Vous n'êtes qu'un misérable ! »

« Je lui montre la porte.

« Alors vers elle il se précipite. Tototte l'a suivi. La porte claque. Ils sont sortis...

« Je prends ma tête à deux mains... Tout tourne autour de moi, le sol se dérobe.

« Mais quoi ! ce n'est pas fini !... J'entends au dehors un bruit trépidant, — l'automobile !... — puis des cris déchirants :

« — Laissez-moi... arrêtez-le... Boby... Boby !... »

« Je sors du salon. Je cours à la porte d'entrée.

« L'auto s'éloigne à toute vitesse. Antoine, mon vieux valet de chambre, retient Tototte comme il peut en disant :

« — Madame a failli se jeter dessous... »

« Mais Tototte a raison d'Antoine et s'est élancée dans le noir, sous la pluie.

« Elle appelle :

« — Boby... Boby... arrête-toi... attends-moi... Boby... Boby... »

« Elle court après l'auto qui suit, après l'auto dont la lueur fauche le noir des allées, se fait de plus en plus lointaine, disparaît... Et moi, je cours après ma fille, guidée seulement par ses cris.

« Mais voilà qu'elle s'est tue. Le parc est noir. Où est Yvonne ?

« J'appelle, rien ne répond. J'appelle plus fort, rien encore. Je reviens au Chalier en courant.

« Antoine a déjà rassemblé les domestiques, ils s'arment de lanternes et nous voilà cherchant ma fille. Est-elle partie avec l'automobile arrêtée enfin ? Est-elle évanouie en quelque coin du parc ?...

« Nous courons de tous côtés... Et il pleut, il pleut. Le sol est détrempé. Les lanternes, que les

domestiques balancent à bout de bras, éclairent mal, voilées qu'elles sont de brume.

« Ce n'est qu'après plus d'une demi-heure de recherches que je finis par découvrir ma pauvre enfant : elle avait roulé sans connaissance dans le saut-de-loup qui ferme le parc...

« Nous l'avons relevée... dans quel état, mon Dieu !... mouillée, glacée, blême, les yeux clos, semblant morte !... Ses cheveux défaits, emmêlés de feuilles, se collent à ses tempes, sa robe est déchirée, boueuse, perdue...

« Nous l'avons rapportée... Oh ! cette marche sous bois, avec les sourds murmures du vent dans les branches, avec ce bruit d'eau tombant sur les feuilles...

« Nous l'avons couchée... mais, rien ne pouvant la réchauffer, la faire revenir à elle, affreusement inquiète, j'ai en toute hâte envoyé chercher le docteur. Et lui-même a fini par partager mon inquiétude, car longtemps ses efforts sont restés inutiles devant la persistance de cet évanouissement.

« Enfin plus tard, très tard, presque ce matin, elle a ouvert les yeux... Mais alors... alors... oh ! mon voisin ! combien est pénible ce qui me reste à vous dire !... Pour un instant j'ai tout oublié, hormis qu'elle revenait à la vie... Je me suis penchée sur elle ! Mais aussitôt, le sentiment du drame affreux où nous nous débattons lui revenant, ses yeux ont flambé, elle s'est détournée, m'a repoussée d'un geste violent et, avec des mots que je lui pardonne, elle m'a priée de sortir de la chambre... Puis elle est tombée dans une effroyable crise de nerfs et n'en est sortie que pour réclamer son mari, pour appeler sans arrêt : « Boby... Boby... Boby !... »

« — Elle est atteinte d'un terrible ébranlement nerveux... en plus, je crains un sérieux refroidissement, m'a dit le docteur. Puis il a poursuivi en hésitant : Voulez-vous me permettre un conseil, madame ? prenez une garde. Je vais justement à Mont-en-Dives aujourd'hui, je pourrais vous ramener une sœur dominicaine... Ne vous montrez pas trop... trop... puisque... »

« Le cœur déchiré, comprenant, hélas ! j'ai répondu :

« — J'y veillerai, docteur.

« — D'ailleurs, la potion qu'elle vient de prendre est calmante, elle va dormir... demeurer abattue...

« — Qu'y a-t-il encore à faire ?

« — Ne pourrait-on faire revenir près d'elle celui qu'elle demande ainsi?... »

« De la chambre voisine nous parvint encore cet appel : « Boby... Boby... Boby!... »

« — Il reviendra, docteur!

« — Puis, du calme... ou du moins lui en donner l'illusion! »

« Je me suis inclinée. Alors, me sentant inutile... pis que cela, dangereuse pour ma pauvre enfant, j'ai supplié le docteur de ne point quitter le Chalier avant mon retour et je suis partie en courant, vers vous... Il me fallait vous voir, vous dire ce qui arrive... Personne que moi ne pouvait être chargé de ce triste message... La voiture d'un laitier m'a déposée à votre porte et j'ai bénii cette rencontre, car le temps presse... le temps presse...

« Mon voisin, maintenant que vous savez tout, par pitié pour moi, pour elle, partez sur l'heure... Allez à Paris où sans doute doit être arrivé mon malheureux gendre... Cherchez-le... demandez-le à sa banque... à son cercle... chez lui... ses meubles sont encore boulevard Haussmann... Ma nièce d'Ebart est à Paris, descendue dans un hôtel calme, rue de la Trémouille... allez lui dire où... où nous en sommes! Non!... pas de reproches!... Je n'en ferai plus!... Je consens à tout... Je paierai... Tout ce que j'ai je le donne... Après?... le ciel y pourvoira!... Je n'aurai plus à refuser, puisque je n'aurai rien à défendre... Oui, je consens à tout... à tout... vous entendez bien!... Le Chalier dès maintenant est à vendre... Jacquot? Ah! qu'est-ce que Jacquot aujourd'hui? C'est mon gendre qu'il me faut, mon gendre... Et il faut me le ramener vivant... entendez-vous, vivant!

— Je ne crois pas à ses menaces, vous savez!... gronda le colonel.

— N'importe!... qu'importe!... Non! vous suivez-vous ce... ce cadavre entre ma fille et moi?

Mme Le Chalier s'est brusquement dressée en disant ces mots, ses yeux s'égarèrent.

Elle sanglote :

— Et cependant j'avais cru bien faire... je croyais bien faire...

Encore une fois elle fait un effort pour se reprendre.

— Mais l'heure n'est pas à ces retours sur soi-même... D'ailleurs je vous tarde, mon pauvre ami... et le temps presse... Puis, là-bas, au Chalier, il faut que je revienne... bien que ma vue... que mes soins... ma présence... ah! rien ne m'est

épargné!... Adieu, mon pauvre voisin, je n'ai plus d'espoir, plus de foi qu'en vous... adieu!...

Et, sous la bruine de plus en plus épaisse, elle se met à marcher, presque à courir, courbée, semblant une vieille sous son capuchon rabattu.

Et le colonel tristement, tant qu'il l'aperçoit, la suit des yeux, murmurant :

« Et moi qui avais tant rêvé de la voir heureuse!... »

IX

Deux heures plus tard, le colonel était déjà loin du Chalier. Et, dans le wagon qui l'emportait, il s'effrayait de sa tâché. Non, mille fois non, il ne croyait pas Théoulle capable de mettre sa menace à exécution, et cependant...

« Ma pauvre amie!... » répétait-il, en pensant à Mme Le Chalier, avec une pitié et une douleur profondes.

Et il se figurait l'existence atroce que deviendrait celle de cette pauvre femme, de cette mère repoussée, maudite par sa fille, de cette mère ne pouvant mêler ses larmes à celles de son enfant parce qu'en un drame horrible lui serait échu le plus cruel des rôles!...

Cependant était-elle coupable?... Qui l'était?... Sinon celui qui, par inconscience, avait créé cette situation dont la seule pensée semblait un cauchemar...

Le colonel hochait tristement la tête, se disait que le malheureux était moins coupable que victime de son époque, de son genre d'éducation, de cette matérialité qui dans une société dont on bannit toute foi, toutes croyances en l'idéal seul capable d'épurer les âmes, prend sitôt, gâte, perd la vie des jeunes...

Et qu'est-ce qui peut servir de frein sur la pente dangereuse, de contre-poids aux entraînements? Depuis longtemps déjà, — en combien de foyers, de ces foyers d'une conception toute moderne, ainsi qu'il en existe dans le milieu mondain où a été élevé Théoulle, — le jeune homme sournois, narquois, recueille autour de lui des détails, des riens, prouvant, masqué sous des apparences, le plus complet oubli des devoirs. Curieux, suretteur, il a poursuivi son enquête, fait de singulières découvertes, saisi d'étranges secrets... Et il en a souri, tandis que lui venait cette pensée : « Tiens... tiens... tiens... et pourquoi pas moi aussi?... »

Le geste a-t-il suivi l'intention, si un jour un camarade tourmenté de tant d'audace risque timidement la question coutumière : « Qu'est-ce qu'on dira chez toi ? » il s'attire cette triomphante réponse de l'autre qui se sent bien et véritablement armé jusqu'aux dents : « Te frappe pas, mon vieux, je les tiens ! »

« Je les tiens ! » Que de familles meurent, de cette abominable réponse !

La formule empoisonnée pourrit le corps tout entier, en fait une entité dont les parties ne se tiennent que par des actes de notaire ; un état anarchique où le principe d'autorité est méconnu, foulé aux pieds ; où ceux qui devraient commander se taisent, courbent la tête ; où ceux qui devraient obéir s'y refusent, des paroles cyniques aux lèvres ; un champ désert et déserté par tous ceux qui l'auraient dû travailler ensemble parce qu'ils n'y peuvent plus demeurer l'un près de l'autre ; un foyer permanent de ces querelles qui entraînent les irréparables et irrémédiables ruptures ; une raison sociale au capital disputé, que les uns souhaiteraient mettre en viager pour vivre leur vie courte et bonne, que les autres attendent, guettent, escomptent, parce qu'il est pour eux les « espérances », espérances qui ne se réaliseront que sur une tombe ouverte... en revenant du cimetière...

Et c'est pourquoi, une manière d'être aussi irrationnelle ne pouvant aller d'un côté comme de l'autre sans malaise, trouble, révolte, remords, — on ne tue pas sa conscience aussi facilement que ses principes!... — on se heurte à tant de cynisme, à tant de « je m'enfichisme ! »

Il faut nier « le bien », puisqu'on ne peut plus le faire ; il faut se gausser « des vertus pour prix Montyon », puisqu'on ne les a plus ; il faut rire de tout, peut-être pour n'en pas pleurer!...

Et la vie passe... Mais comment s'étonner si le ciel paraît lourd, triste, sinistre à tant d'êtres?... Les vies pleines de sentiments inavoués, de dessous inavouables, étoient sans cesse des drames, des bords d'abîmes. Sur combien de visages ne la lit-on pas, cette crainte de la catastrophe qui fait aborder l'heure qui vient avec le tremblement qu'on aurait à remuer une machine infernale dont le moindre heurt déterminera l'explosion?... Comment, après cela, « aimer la vie », n'en pas éprouver cette lassitude, ce dégoût qui porte un soir, un soir sans étoiles, à... en finir!...

« Mais il n'en est pas là... » se disait le colo-

nel en pensant à Théoulle. Et il revoyait la tête de clown rieur, de viveur élégant, du mari de Tototte.

Pour se rassurer, il ajoutait : « D'abord il adore sa femme, peut-être moins pour ses qualités que parce qu'elle est très jeune et très belle... enfin il l'adore!... puis en voilà un qui « aime la vie!... » Et presque aussitôt, sentant s'évanouir ce retour de confiance, il soupirait : « Mais la vie qu'il aime, c'est la vie quand on s'amuse, la vie quand on jette à pleines mains l'argent par les fenêtres, l'argent que l'on a et aussi souvent... celui que l'on n'a pas, la vie aux durs éveils... et alors?... Ma pauvre amie, ma pauvre voisine... Ah! que donnerais-je pour avoir franchi cette épouvantable crise... pour savoir la paix revenue au Chalier, si elle y revient, si elle y peut jamais revenir!... »

Lorsque, vers quatre heures, le colonel descendit au quai d'Orsay, ses nerfs étaient tendus à se briser, un bandeau de fer étreignait son front. Il avait laissé « la tour de Nette » par la pluie, l'humidité, il trouvait Paris noyé dans un brouillard glacé, sous un ciel livide qu'on eût dit touchant les toits. Partout gaz, électricité, réverbères, lampadaires étaient allumés. Les boutiques flamboyaient au long des rues et ces lumières aux rayons perdus dans la brume rappelaient ces flammes rougeâtres et ternes des lanternes voilées de crêpe.

C'était un de ces jours où l'on éprouve en frissonnant l'impression accablante que la mort plane; où sur les trottoirs, traversant la chaussée, rasant les murs, ne vont que théories de gens vêtus de sombre, comme si l'humanité tout entière était vêtue de deuil.

Pierre de Gardavon prit une voiture et donna au cocher l'adresse de l'hôtel où il sait rencontrer la cousine d'Yvonne, Mme d'Ebart.

— Madame est sortie.

— Quand rentrera-t-elle?

— Sans doute pour s'habiller, Madame dîne en ville.

— Priez Madame de m'attendre, ou plutôt remettez-lui cela.

Il griffonna sur sa carte : « Attendez-moi vers sept heures, j'ai absolument besoin de vous parler, c'est très grave. »

Puis, laissant à l'hôtel sa valise et de menus bagages, il se fit conduire à la banque où « s'occupait » Théoulle et demanda M. Baudois.

— Monsieur Baudois est sorti.

— Le baron Théoulle n'est pas ici, par hasard ?
 — Il est pour quelques jours à la campagne.
 — Vous êtes sûr qu'il ne viendra pas aujourd'hui ?

— Très sûr.

Malgré l'irritation et le découragement que lui causaient ces réponses décevantes, le colonel fut rassuré par l'aspect de la banque. Rien n'y paraissait anormal. Les employés étaient penchés sur les livres derrière les guichets, le caissier remuait de l'argent, à sa caisse.

— Auriez-vous l'obligeance de téléphoner, si le baron Théoulle venait ? demanda-t-il, et il laissa l'adresse de Mme Ebart.

— Cela sera fait, monsieur.

Le colonel se rendit ensuite boulevard Haussmann ; mais le concierge, avec un immense dédain, déclara que « monsieur le baron ne devait revenir que pour déménager, jusque-là il habitait à l'hôtel... on ne savait où ».

Il alla encore réclamer inutilement Boby à son cercle ; puis il revint boulevard Haussmann, demander l'adresse du garage de l'automobile du baron Théoulle. Le concierge la lui jeta du bout des dents. Le colonel y courut.

Cette dernière inspiration était-elle la bonne ?...

Au garage, il apprit que le coupé-limousine du baron Théoulle venait de rentrer. Le colonel poussa un profond soupir ; mais quand il voulut savoir si M. le baron était arrivé avec l'auto, si le chauffeur l'avait laissé en chemin et dans ce cas à quel endroit, il ne put y parvenir. Pour répondre à ces questions il aurait fallu voir le chauffeur lui-même et on ne savait où était cet homme, ni quand il reviendrait au garage.

Dans ces allées et venues le temps passait. Le quart de sept heures sonnait quand le colonel revint rue de la Trémouille.

— Madame d'Ebart attend Monsieur, lui fut-il dit presque avec reproche par un valet, lequel semblait avoir pour unique mission de le guetter ; Madame attend Monsieur dans un des petits salons.

En effet Gerty attendait le colonel avec l'impatience irritée de quelqu'un qui, se flattant de prouver en toutes les circonstances de la vie un parfait sentiment de l'exactitude, se trouve mis en retard par la faute des autres.

Et cela se traduisait par une marche agitée, les mains derrière le dos, au travers du petit salon, par des regards courroucés jetés à la pendule, par

des « je lui donne encore cinq minutes... cinq minutes, pas une de plus !... »

A la sixième minute d'un de ces menaçants apartés, le colonel parut. Elle lui lança aussitôt :

— Oh ! colonel, je croyais que vous n'arriveriez jamais, et le temps me paraissait d'autant plus long que je suis attendue.

Le colonel s'excusa de devoir la retenir davantage ; mais ce qu'il avait à dire était si grave, si exceptionnellement grave...

Elle eut un dernier regard à la pendule et murmura découragée :

— Oh ! mon Dieu, je vais les manquer !

Le colonel n'en tint compte.

Mme d'Ebart, bien qu'elle fût en une très élégante toilette du soir que dissimulait à demi un ample vêtement d'un bleu doux, incrusté de dentelles, brodé, rebrodé, d'or, d'argent, ourlé de zibeline, bien qu'elle fût coiffée d'un immense gainsborough noir et fort emplumé, avait l'allure « garçon » et décidée que prennent certaines jeunes femmes aujourd'hui. Il y a l'école « très femme... vraie femme... ultra féminin » et l'école « garçon... genre homme... ». Gerty d'Ebart appartenait à cette dernière. Elle était de celles qui dédaignent les fards, les roueris, les teintures, les modes mignardes, les fansfreluches, de celles qui parlent de leur chapelier, de leur chemisier, et qui traversent la vie en costume tailleur. Elle avait des yeux noirs, des cheveux noirs, de belles dents, un joli et correct ovale, un teint mat, l'air décidé, hautain, intelligent. Rien qu'à la voir, et rien qu'à l'entendre user du pronom « je... je... », des possessifs « mon... mien... mienne... », on sentait à quel point elle avait conscience d'elle-même, de sa supériorité, de sa valeur morale, de la rectitude de son jugement ; on devinait combien haut elle mettait sa personnalité et toute l'importance qu'elle lui accordait !...

Elle n'avait pas vu le colonel depuis longtemps et le trouvait changé. Et cela le lui faisait considérer de ce petit air condescendant et à la fois apitoyé que prennent les jeunes vis-à-vis de ceux qu'ils voient s'engager sur cette pente fatale, tomber dans cette erreur, dans cette sorte de dégradation : vieillir !...

Le colonel, très ému, les traits contractés par l'obsédante pensée du chagrin de sa malheureuse voisine, des émotions par elle traversées et de tout ce qui lui restait peut-être encore à souffrir, ra-

contait très vite les tristes raisons qui l'amenaient à Paris.

Plus son récit avançait, moins sur le visage de Mme d'Ebart se peignait l'expression qu'on se serait cru en droit d'y voir apparaître. Mieux, les yeux de la jeune femme devenaient de plus en plus railleurs, sa bouche de plus en plus moqueuse, et toujours allait s'affirmant cet air de condescendance et de pitié qui n'était plus inspiré maintenant par le physique, mais, chose plus grave, par le moral du colonel... oui, son moral!... Comment! le pauvre homme avait cru... pouvait croire...

Il racontait la visite de sa voisine, il peignait son désespoir... Mme d'Ebart jugea soudain qu'elle en avait assez entendu; étant donné surtout que l'aiguille de la pendule marchait sans arrêt et que toujours davantage se retardait ce qu'elle, Gerty d'Ebart, avait à faire!...

Elle coupa court au récit du colonel par ce sifflement difficile à préciser dont l'ironie répond à tout. — Boby aussi en usait.

— Pfffff... mon pauvre monsieur, comme vous le connaissez mal!... Comme vous lui faites de l'honneur en le prenant tellement au sérieux!... Mais il n'a pas songé un instant à mettre sa menace à exécution, ce pauvre Boby... pas un instant!... Qu'il ait perdu la forte somme, c'est possible, je sais qu'il s'engageait fortement avec Baudois. Mais Baudois n'est pas prêt à sauter, c'est moi qui vous en réponds. Je le sais. On me l'a dit. Sa femme, une de mes amies d'enfance, n'a pas de secret pour moi. Donc, si Théoulle est fort à découvert... il n'y a rien de perdu, puisque ma tante surtout...

— Mais... la correctionnelle?...

— Tant que Théoulle jouera, je vous le dis en confidence, ce sera à recommencer. Les chemins que suivent les manieurs d'argent, les spéculateurs, sont étrangement dangereux... J'ai vu des gens qui, pour faire montre de capitaux qu'ils n'avaient pas, allaient jusqu'à louer des titres pour berner dame Justice...

— Ils louaient et... on leur louait?

— Quand derrière eux est l'avoir d'une famille, un avoir insaisissable, mais qu'on arrive bien vite à saisir quand certains mots sont prononcés... Théoulle, jusqu'à présent suffisamment veinard, joue cependant ce qui ne lui appartient pas, puisqu'il a compromis tout ce qu'il possédait, plus

l'avoir de sa femme, qu'il vit au jour le jour de déplorable façon...

— Comment trouve-t-il des gens qui, dans ces conditions, se chargent de ses ordres ?

— Il n'y a que Baudois, parce qu'il sait à un sou près ce que vaut le Chalier, il sait que le cas échéant ma tante, plutôt que de se laisser éclabousser de boue... payera !... Si Théouille a beaucoup perdu et qu'on veuille que Baudois étouffe l'affaire, cette fois il va falloir s'exécuter...

— C'est la ruine, l'anéantissement !

— Deux mots que vous trouvez de nos jours écrits sur bien des portes !... Tous les jeunes ménages, dans un certain milieu, font la « fête ». C'est bien porté. En plus, « Madame » ne va que chez les grands faiseurs, « Monsieur », pour lui, fait de même. Ni l'un ni l'autre ne peuvent accepter la moindre apparence de médiocrité, la moindre idée d'économie. Sur un tel état de choses, les rentes servies par les familles tombent à peu près comme une goutte d'eau sur une pelle rouge !... Alors, quoi ?... On use d'expédient. « Monsieur », se croyant très malin, taquine les valeurs comme Théouille, cherche des « tuyaux » pour « faire des affaires ». Et « Madame » reste indifférente comme Tototte, en songeant que « qui veut la fin veut les moyens »... Vient la catastrophe, la fin de mois mauvaise, et la famille paye. C'est un mauvais moment à passer : scènes, injures, menaces, rien n'y manque ! Puis le calme se rétablit et, comme entre temps le jeune ménage n'est pas devenu millionnaire et qu'il continue à vouloir vivre comme s'il l'était, tout se recommence...

— Mon Dieu ! comment empêcher la vente du Chalier, la mise à la rue de ma pauvre amie ?... Où trouver le remède ?...

— Il n'y en a pas ! déclara avec un calme et une assurance splendides Mme d'Ebart en s'assurant, d'un regard jeté dans la glace, de la parfaite élégance de son gainsborough emplumé. Ce qui s'arrangera ce mois-ci, colonel, se dérangera l'autre, c'est fatal ! Il y a longtemps que j'ai prévenu ma tante, que je lui ai dit : « Prenez garde, il joue... il vous ruinera... » Elle n'a rien empêché...

— Le pouvait-elle ?

— Si vous voulez toute la vérité, elle n'a jamais su prendre son gendre ; c'est de sa faute !... Elle l'a toujours regardé avec l'étonnement que les terriens mettent à considérer une pierre de lune !... Elle ne le connaît pas et n'a jamais pris la peine

de chercher à le connaître!... Exemple : il se peut que cette dépêche, cause de tout le mal, ait affolé Théoule ; mais ce qui est encore plus certain, c'est que le cher garçon aura tenté de s'en servir pour... affoler les autres!... Et ma tante, n'ayant jamais voulu chercher à comprendre son gendre, n'y ~~a~~ura vu que du feu!... S'il avait gagné, c'eût été de l'encens ; il a perdu, je crois entendre le *Vœ victis* de ma tante, étant donné surtout sa nervosité, son imagination, cette tendance à l'exagération qu'ont toutes les femmes de cette époque, de cet âge... n'avez-vous pas remarqué?... — Je n'en excepte pas même maman, ainsi!... pas même maman!... — Ah ! cette génération, poursuivit Mme d'Ebart avec une expression d'extrême lassitude, cette génération bercée par les languides poésies de Lamartine, déclamées, chantées :

O lac, t'en souvient-il!...

éllevée par des mères qui ont pleuré sur les malheurs de Paul et la mort de Virginie, qui ont pleuré en lisant la *Case de l'oncle Tom*, qui ont pris pour modèle les héroïnes sentimentales de Balzac, « le lys dans la vallée... » le lys dans la vallée!... qui ont, sans méfiance, donné les romans de Feuillet en pâture à leurs filles, lesquelles les ont appris par cœur ; qui les ont laissées s'inspirer de Cherbuliez... — Avez-vous lu le *Comte Kostia*?... il y a de quoi faire danser les marionnettes de son cœur et de sa cervelle sur tous les toits, pour le reste de sa vie!... — Je disais donc de Cherbuliez... et de tant d'autres que j'oublie : « Croyez-vous, en bonne conscience, que les prédictateurs de cette époque auraient tonné et tonné comme ils l'ont fait contre les romans, s'ils n'avaient reconnu le danger de cette littérature exaltée sur l'esprit de leurs contemporaines?... Qui les a écoutés?... Personne. On a lu quand même ; on a lu avec remords, mais on a lu, et... voilà le résultat : la génération de ma tante transporte dans la vie la totalité de ces invraisemblances, fait du roman comme nous faisons de l'automobile et n'accepte rien de sang-froid... »

Bien qu'il n'eût guère l'esprit à la raillerie, le colonel ne put s'empêcher de répondre :

— Que lisez-vous donc, aujourd'hui, madame ?
Le front de la jeune femme se creusa d'un pli résolé et ses yeux flambèrent :

— Nous?... expliqua-t-elle d'un air inspiré, nous lisons peu, la vie ne nous en laisse guère le temps, elle nous dévore!... C'est à croire, vous

savez, qu'elle ne passe plus à pas lents ainsi qu'autrefois!... Quelle est celle de nous qui a des loisirs?... Je n'en connais point. Mais, quand nous lisons, nous lisons des œuvres fortes, du Nietzsche, nous nous passionnons pour ses doctrines bizarres, pour ses théories sur la volonté. *Choses humaines et plus qu'humaines* excite au plus haut point notre curiosité, et nous en discutons avec nos « flirts », qui se refusent tous à se prêter à ce qu'ordonne Nietzsche : « se surpasser ». Nous lisons du Tolstoï, qui offre à notre esprit un curieux sujet d'étude et de comparaison avec notre grand J.-J. Rousseau, ses théories sur le retour à la simplicité, l'amour de la nature, l'antipathie de la civilisation; de l'Ibsen, dont la complexité des chefs-d'œuvre, l'outrance des thèses sur les droits supérieurs de l'individu, nous laissent rêveuses; du Maxime Gorki, le romanerie de la misère en Russie; du Rudyard Kipling... du...

— Comme auteurs français, vous n'acceptez donc rien?

— Peuh! répliqua Mine d'Ebart avec une petite moue de dédain, nous acceptons ceux qui osent ces magnifiques reconstitutions de l'antiquité, ces descriptions empourprées de la vie païenne, qui font retrouver Rome, Carthage, Byzance... Byzance!... leur civilisation ultra-raffinée... leurs... Je n'en finirais pas! Les autres, ceux qui font des petits romans au patchouli, ces petits romans parlant d'amour, encore d'amour, — mot aussi démodé que le nom et le parfum de ce... parfum! — nous les dédaignons, ils nous écoutent!... De là, la crise de la librairie; ne cherchez pas plus loin! Et ce que nous avons raison de les dédaigner si, comme résultat: voyez ma tante!...

— Pourquoi sans cesse mettre en cause cette pauvre femme?... Il y a aussi votre cousine...

— Tototte est charmante, mais c'est une petite fille qu'il faut du reste voir sans sa mère... sinon elle aussi se trouble, se prend à l'influence mélancolico-nerveuse de ma pauvre tante!... Autrefois les vapeurs, les nerfs, les pâmoisons, étaient à l'ordre du jour!... Une statistique a prouvé que jamais les femmes ne se sont autant trouvées mal que sous le second Empire!... Aujourd'hui, c'est passé. On en est à la pondération, la dit-on à... un entraînement raisonné vers la plus complète indifférence!... Ainsi, au lieu de s'exalter devant des maux que l'on ne peut soulager, on s'en éloie-

gne, ou les oublie, et n'est-ce pas sage, puisque... on n'y peut rien?... Charité bien ordonnée... On s'efforce de ne plus s'emballer, de tout calculer. On sait que l'équilibre, sinon le bonheur, dans la vie, n'est qu'à ce prix. On va donc devant soi, sans cris, sans larmes, sans scènes. Le mot d'ordre est : « Pas d'affaires, du calme, du calme!... » Grands dieux! qu'est-ce que nous deviendrions avec les difficultés sans nombre de nos existences, si, comme ma tante, nous faisions de tout du roman... du drame... et du pire encore?... Non, vous savez, l'idée que vous avez tous pu juger Théouille capable de... — elle fit le geste de viser sa tempe — est à se tordre!

— Alors, si j'en crois vos principes, s'écria le colonel avec une soudaine révolte, le mieux est que je reprenne le premier train, que j'abandonne Théouille à sa destinée, que j'aile avertir Mme Le Chalier qu'elle est un peu folle, sa fille en train de le devenir...

Mme d'Ebart coupa court avec une bonhomie coquette :

— Je ne veux rien de pareil!... Mais vous aussi, mon pauvre colonel, semblez très frappé. Voulez-vous un conseil?

— Oh! certainement... car, vraiment...

— Si toutesfois vous avez des vêtements de soir, enfilez votre habit et offrez-moi votre bras. Je suis de passage ici et devais dîner avec les Wimereux...

— vous savez bien, mon amie Charlotte, la belle Charlotte?... — dans un machin où l'on s'amuse, à Montmartre, à « La Soupe aux choux ».

Le colonel repoussa violemment la proposition.

— Vous n'êtes pas galant, pas gentil!... Vous m'avez mise en retard, les Wimereux ont dû quitter leur hôtel sans moi et je ne puis m'en aller seule là-bas, pourtant?... Nous devions faire un dîner extraordinaire, manger avec des couverts d'étain, dans des assiettes de terre, des plats que seuls mangent les paysans... Vous me privez d'un grand plaisir...

Elle réfléchit un instant, puis reprit :

— Je vous avertis que « La Soupe aux choux » est en ce moment le seul coin où l'on dîne. C'est une vogue, une frénésie. On refuse des dîneurs tous les soirs... Si Théouille est dans la capitale, c'est sûr qu'il ira dîner là. Non, voyez-vous cela, si nous l'y rencontrions, le misérable!... Si cela n'est pas, afin de vous récompenser de m'avoir servi de cavalier ce soir, je m'engage demain à vous aider à le retrouver, ce Boby, malheur des

familles!... Nous irons le réclamer aux objets perdus, à la fourrière... où vous voudrez!... Et, croyez-en ma vieille expérience, si nous le retrouvons, nous le retrouverons sain et sauf. Un garçon pareil, voyez-vous, colonel, c'est comme les chats : ça retombe toujours sur ses pattes. Vous refusez encore de m'accompagner? Vous refusez toujours?... Sur votre esprit la dramatique façon de voir de ma tante prendrait-elle donc aussi comme un vacein? Il faut bien que vous diniez, cependant? Ici... vous êtes sûr qu'on ne vous servira pas Théoulle sur un plat d'argent... Là-bas... qui sait?...

— Vous croyez que Théoulle aurait le cœur... après ce qu'il a fait... après ce départ... laissant sa femme...

— Certainement... histoire de se distraire, d'oublier, de se donner une bonne soirée avant... avant... si tant est que... — elle refit ce même geste visant sa tempe avec le même petit éclat de rire joyeux, — mais soyez tranquille!... Allons, venez-vous?... Sinon, je pars seule. Et, après tout...

Et, sur les conséquences possibles de la chose, elle eut un geste gamin de magnifique insouciance.

Quelques instants plus tard cependant, le colonel montait avec la jeune femme dans un fiacre et semblait furieux parce que le cocher, à qui il venait de dire : « A Montmartre... A la Soupe aux choux... », claquait des lèvres et clignait de l'œil...

— Si je n'y retrouve pas Théoulle, jamais je ne vous pardonnerai ce que vous me faites faire!...

— Il se peut parfaitement que vous gardiez ce grief contre moi votre vie durant, vous savez, colonel!

— Pourquoi?

— Rien ne prouve que nous rencontrions Théoulle. Il dort peut-être son dernier sommeil, la tête trouée, au coin d'un bois, un de ces bois qu'il a dû traverser en automobile... Mais — et la voix de Mme d'Ebart se fit caline, presque tendre — vous ne pouviez m'abandonner, n'est-ce pas, puisque vous m'aviez fait manquer mon rendez-vous avec les Wimereux. Oui, vous, un vieil ami de la famille, vous ne pouviez me laisser aller seule, voyons? Vous ne vous seriez certainement jamais pardonné, une fois revenu dans votre tour de Nette, un tel manque de galanterie... J'ai voulu vous épargner ce remords, ah! ah! ah!...

Et, dans le fond du siacre, la jeune femme se rencoigna avec toujours son joli rire où perçait cette fois un peu de triomphe et insinuement de malice.

X

Un plafond aux poutres saillantes et noircies comme par des quantités de ces jours mauvais, de ces jours de vent où la cheminée sans tirage laisse flotter dans les maisons de paysans la fumée au ras des solives ; tout autour de la pièce, à mi-hauteur, une étroite galerie de bois ouvrage sur laquelle des portes s'ouvrent et des gens sont accoudés ; des lanternes suspendues à des potences de bois, lesquelles partagent l'immense corps de logis en trois pièces qu'encombrent serrées, nombreuses et à cette heure toutes occupées, des tables dont le couvert grossier : linge rude à liteaux bleus ou rouges, assiettes de faïence à fleurs, fourchettes et cuillers d'étain, pot de grès à facettes historiées, contraste avec l'élegance des dîneurs, hommes en habit, femmes en toilette du soir, grands chapeaux, perles et diamants.

Telle est la salle commune du fameux restaurant de « La Soupe aux Choux », dont la renommée commence à être mondiale, et là-haut, ouvrant sur la galerie, sont les salons particuliers dont on s'arrache chaque soir la location.

A « La Soupe aux choux », on est censé ne manger que des plats de paysans et ne boire que des boissons rustiques : cidre, bière, ou du vin si nouveau qu'il ne peut supporter la bouteille et qu'on va le tirer devant tous, ce qui amuse fort, au robinet des grosses futaillles alignées dans le cellier voûté dont la porte, massive comme celle d'une cathédrale, demeure ouverte.

Au fond de la salle s'élève une estrade semblant faite de branches de feuillage. De soi-disant ménétriers de village y râclent avec entrain des bourrées, des rigodons, des gigues, des sabotières, des boléros, des fandangos, que de ravissantes petites femmes dansent à pas de velours sur une étroite scène, avec un souci plus grand de la fantaisie que de la couleur locale.

Toutefois ces daises, exhibition banale de music-halls, attirent moins les regards, captivent moins l'attention que ce que l'on voit de l'autre côté de la pièce. Là est la nouveauté, l'inédit, le jamais vu...

Alors qu'on pénètre à « La Soupe aux choux »

par deux entrées : l'une à droite, l'autre à gauche, que d'un côté se trouvent l'estrade, les violoneux, les petites danseuses, au fond, en face, séparée des dîneurs par des panneaux glissants, toujours ouverts, est une cuisine immense, grouillante des mitronnets irréprochablement blancs et coquets qui assurent le service.

Dans cette cuisine, chacun est libre d'aller, de venir, de séjourner ; chacun est libre de soulever le couvercle des pots, marmites, bassines, saucières, jambonnières, chaponnières, poissonnières, en cuivre étincelant mijotant sur les fourneaux ; de humer leur contenu, de composer ainsi de façon ultra-gourmande son menu : soupe, relevé de potage, entrées, et de le parachever par le choix des rôtis : quartier de venaison, cochons de lait, pièces de gibier, oies aux marrons, poulardes au lard, tournant à de multiples broches qu'un système d'horlogerie primitif et compliqué, réédité du temps des « hostelleries », met en mouvement devant un feu de braise et de bois, au-dessus d'innombrables lèchesfrites où le jus tombe en grésillant.

On dirait une cuisine de ces contes d'autrefois, de ces contes d'un autre âge où l'on ne semblait avoir cure que de « bombances, beuveries et esbaudissements ».

Tout en parcourant « La Soupe aux choux » à la recherche des Wimereux, le colonel eut cette pensée :

« Il est étrange que, dans ce siècle d'estomacs délabrés, où chacun est au régime de par son médecin, un tel déploiement de victuailles puisse avoir de l'attrait ! »

Mme d'Ebart en expliqua lestement la raison :

— L'attrait qu'a toujours le fruit défendu !

Un peu plus tard, — ils cherchaient encore les Wimereux, — le colonel ajouta :

— Les paysans seraient bien surpris de l'ordinaire qu'on leur prête...

A quoi Mme d'Ebart répliqua, dans un sourire qui montrait ses dents admirables :

— Bah ! on les plaint, comme s'ils n'avaient pas les jours de foire, les jours de noce !...

— Puis, s'ils n'ont pas de pain, ils mangent de la brioché, n'est-ce pas ?

Cette réflexion du colonel resta, du reste, inentendue de la jeune femme. Quelqu'un, sur leur passage, venait de balbutier d'une voix d'effroi :

— Oh ! zut... mon futur beau-père... oui, je dis

bien, le futur mari de ma belle-mère... faites pas attention, je passe sous la table !

Le colonel et Mme d'Ebart s'immobilisèrent, cherchant des yeux celui qui venait de parler.

Devant eux, assis à une table où un couvert non défaits semblait attendre un convive, étaient une jeune femme très belle, très blonde, excessivement élégante, un homme un peu chauve, de militaire allure, et un troisième personnage, celui qui annonçait qu'il allait passer sous la table. Avant d'en arriver à cette extrémité toutefois, écrasé sur sa chaise, roulant des yeux effarés, il balbutiait :

— Du diable si je m'attendais à rencontrer ici cette façon de statue du commandeur, et avec une belle madame encore... non, ma parole, c'est ma cousine Gerty !

De son côté, Mme d'Ebart disait entre ses dents :

— Ah ! ah ! qu'est-ce que je disais, colonel !

— Penser que là-bas on se désole... on meurt de chagrin !... gronda Pierre de Gardavon, par qui la remarque du mari d'Yvonne avait été entendue.

Déjà, une flamme dans le regard, il s'avancait vers le jeune homme, quand Gerty, d'un habile mouvement tournant, le ramena vers Mme de Wimereux, après lui avoir jeté dans un souffle :

— Ne dites rien, de grâce, colonel, je m'en charge.

Et aussitôt elle présenta :

— Charlotte, ma chère amie, le colonel de Gardavon, dont vous m'avez bien souvent entendu parler... Mme de Wimereux... le capitaine de Wimereux... — puis, jouant la surprise : — tiens, mon cousin, nous avions justement besoin de vous...

Les présentations, saluts, poignées de mains, occupèrent un instant ; puis on se remit à table, se serrant pour faire place au colonel.

Là-bas, sur l'estrade, de petits charbonniers à grands chapeaux, de petites charbonnières, dansaient avec frénésie une bourrée auvergnate. L'air était gai, enlevant. Quelques dîneurs en frappaient la mesure du manche de leur couteau.

Autour des tables les mitrounets, portant haut, sur leurs mains relevées, les plats et les assiettes, tourbillonnaient, appelés de toutes parts. La salle était pleine du bruit des conversations, du bruit du service, et là-bas, toujours claquant des sabots, les petites femmes dansaient.

— Comment arrivez-vous si tard, Gerty ? fit avec reproche Mme de Wimereux.

— Trop long à vous conter... J'ai trouvé le colonel à mon hôtel, alors je l'ai emmené dîner ici... Il ne voulait pas, oh ! non, jamais !... Puis il a voulu... voilà !

Si en découvrant Boby, comme elle l'avait prévu, dans ce lieu de plaisir, Gerty avait été fort inquiète des suites premières de cette rencontre, étant donnée l'indignation que le colonel de Gardavon en devait subir, maintenant elle se tranquillisait.

Un coup d'œil avait averti Charlotte que quelque chose risquait de se produire qui se devait empêcher et toute l'adresse mondaine de la belle jeune femme se déployait. Si bien que le colonel ne sut jamais comment, alors qu'il éprouvait l'envie féroce d'étrangler Boby, il s'était trouvé dîner en face de ce détestable personnage sans avoir une seconde la permission de le regarder, une seconde la possibilité de lui adresser la parole, une seconde le loisir même de s'occuper de la mission dont il était chargé.

Et, pendant que Charlotte dépensait ainsi sans compter tout son art pour captiver, bien mieux, pour capturer l'être dangereux, — en quoi ? cela, par exemple, elle ne le savait, le regard de son amie n'ayant pu le lui dire, — qu'elle devinait en le colonel, Gerty s'était assise paisiblement à côté de Boby et lui lançait à brûle-pourpoint :

— Vous allez bien, vous !

— Comment cela ?...

— Vous épouvez votre famille, vous jouez du revolver, vous partez là-dessus, laissant votre malheureuse femme dans l'asfolement, et... vous venez vous amuser ici !

— Qui vous a dit ?... Lui ?... fit Boby, désignant le colonel d'un clin d'œil irrité.

— Nous nous lançons sur votre piste, vous cherchons comme une perle rare, vous réclamons aux quatre coins de Paris... partout, buisson cieux. Alors me vient une inspiration. Je dis au colonel : « Nous le trouverons dans un bouti-boui où l'on s'amuse. » Il garde sur vous des illusions que je n'ai plus et me répond : « Il n'aurait pas ce triste courage !... » Je m'écrie : « Ah ! vous ne le connaissez pas !... » J'insiste. Je l'entraîne. Nous partons et... vous voilà !... Mon pauvre Boby, je vous croyais moins « rosse » que ça !

— Oh ! ne me jugez pas sur les apparences, ma cousine, je ne suis point venu ici pour m'amu-

ser!... J'en prends à témoin Mme de Wimereux qui, lorsqu'elle m'a rencontré errant dans cette cohue, me sentant plus seul qu'en plein désert, m'a dit : « Tiens, Théoullle, que faites-vous ici avec cette tête d'enterrement?... Elle l'a dit... parole, elle l'a dit... »

— Je vous crois.

— Vous me blaguez.

— Non, je cherche à vous comprendre.

— Vous n'y avez jamais voulu arriver.

— Était-ce nécessaire?

— Qui sait! vous m'eussiez peut-être donné d'excellents conseils!

— Des conseils?... Il est toujours temps... Vous ne les suivrez pas...

— Qui sait?

— Il me faut d'abord connaître la situation : que s'est-il passé pour que... voyons, vous avez dit cela en l'air?... Et si cela est, vous êtes rudement coupable...

— Oui, coupable c'est possible, je l'avoue, je suis coupable ; mais qu'est-ce que vous voulez, j'ai pris peur... Puis on m'a traité comme un valet... montré la porte... jeté l'ordre de sortir... Oui, j'ai voulu me... sur le moment... mais pas après, non, bien sûr!... Je serais même revenu si... mais je vous l'ai dit, on m'avait jeté dehors, chassé... Alors je n'ai plus voulu me... non! mais très sérieusement j'ai pensé au divorce!

— C'est bien la peine de tant faire étalage de votre amour pour Tototte!

— Ne protestez pas, ma cousine, mon intention n'a rien du caractère affreux que vous lui supposez... j'ai pensé à divorcer, mais non pas avec ma femme, avec ma belle-mère!

— Eh! n'allez-vous pas avoir besoin d'elle d'abord pour vous tirer des pattes de Baudois? car, si je suis bien informée, vous voilà encore fortement pincé, mon petit Théoullle!

— Hélas!... à qui le dites-vous!... Oui, j'ai besoin de ma belle-mère, cela me tourmente assez; mais une fois tout fini...

— Ah! bon... alors ne jamais la revoir!

Gerty, sous son grand chapeau, le regardait, très moqueuse. Il protesta doucement :

— Dans un instant si grave vous vous payez ma tête!...

— Avouez que vous le méritez!

Il songea vaguement à se fâcher, puis y renonça et reprit :

— Oui, tout en filant, — car ce que l'auto filait dans la nuit, c'était foudroyant! — je me disais : maintenant je ne vais plus à Paris pour me... non. J'y vais pour préparer mon complet divorce avec ma belle-mère...

— Avez-vous réussi?

— J'en suis là... il y a fort à faire avant... la chose présente des difficultés.

— Peut-on savoir?

— Il faut alors remonter plus haut. En arrivant, j'ai couru tout droit chez Baudois. Il m'a reçu par ces mots : « Fameux bouillon, Théouille!... » J'ai répondu : « Eh oui, je sais, votre dépêche... » Alors il a demandé : « Eh bien, alors... quoi? » J'ai répondu : « Eh bien alors... voilà! » Et nous nous sommes longuement regardés.

Boby prit l'air si piteux que Gerty ne put s'empêcher d'en rire.

— Oh! ma cousine... vous riez?...

— Vous semblez toujours jouer la comédie.

— Ah! plutôt au ciel!... Alors, pour continuer, Baudois m'a dit : « Revenez demain avec la signature de votre belle-mère et nous arrangerons cela... » La signature de ma belle-mère!... Justement ce qu'elle ne me donnera jamais!... J'ai failli crier à Baudois : « Demandez-moi l'impossible, mais... pas ça!... » Puis j'ai pensé que j'allais encore embrouiller les choses et j'ai préféré me taire. Lui, sans tenir compte de mon silence, a poursuivi séchement, comme parlent tous ces gens d'argent : « Une fois ceci réglé, mon cher ami, désolé, mais fini avec moi. » J'ai répondu : « Alors ma position... ma position future? — Comme le reste. Voyons, n'avez-vous pas prouvé suffisamment... » Il hésitait, j'ai insisté : « Trouvé quoi?... — Que vous n'êtes pas un homme sérieux? »

« Bon, vous riez aussi, Gerty, et allez sans doute dire que Baudois a raison?... Eh bien, c'est possible, ma cousine, pas moins que cela m'a fait de la peine!... Je pensais mourir un jour dans la peau d'un gros, gras, ventripotent homme de finance... Baudois fait de mes rêves des bulles de savon!... Oui, j'en ai eu de la peine; j'ai tant promis à Tototte des millions, que dis-je, le milliard!... J'ai répondu à Baudois : « Ce que vous faites là, c'est comme si vous me jetiez à la rue!... — Allons donc, vous ne gagniez rien chez moi!... — J'y aurais pu gagner... — Vous ne faisiez qu'y perdre!... — D'abord je jure que j'ai juré de ne plus jouer... — Sur quel autel?... — A ma

femme!... — Sur celui de l'amour alors, chacun le sait! — J'en suis fier. — Vous pouvez l'être... bien que Mme Théoulle, tout de grâce, de charme, d'élégance, ne vous laisse pas grand mérite... — On en a toujours. — Mais nous n'en sommes pas à discuter le plus ou le moins, vous jurez de ne plus jouer, moi je crains les relapses, cessons ces passe-temps dangereux, je risque trop. Voilà également ces pauvres X... qui tombent... » J'ai crié : « Comment! les X... aussi? — Oui, les X... » Et dans mon malheur, pour tout vous avouer, ma cousine, cette chute des X... m'a été d'une grande consolation...

— Excellent cœur!... railla Gerty.

— De bonne foi, ma cousine, j'en aurais pleuré que cela n'aurait rien changé!... Alors j'ai demandé à Baudois : « Et qu'est-ce qu'ils font, ces pauvres X...? — La famille paye encore, mais elle en a assez, cette fois elle les embarque. — Elle les embarque, et pour où?... — Il y a deux destinations, le Mozambique 25° latitude sud, le Canada 50° latitude nord... on en est là! » Baudois n'avait pas fini de parler que le ciel me parut s'entr'ouvrir!... sur l'horizon noir que cette dernière perte d'argent a fait à ma pauvre vie m'est apparu lumineux le but que j'avais à poursuivre : mon divorce avec ma belle-mère!... Le Mozambique... le Canada... bien sûr, Mme Le Chalier ne viendrait pas me troubler là!... Je m'écriai aussitôt : « Mon cher Baudois, donnez-moi l'adresse des X..., je pars avec eux!... » Baudois s'esclaffa : « Partir, vous, avec les X...? — Oui, monsieur. — Aller faire le renchman, le trappeur, le pionnier?... — Oui, monsieur. — Aller à la recherche des trésors de la reine de Saba?... — Oui, monsieur. — Théoulle, je vous en défie!... — Un pari, voulez-vous?... Quitte ou double?... — Merci... merci, les temps sont trop durs pour que je me paye de ces mots-là!... — Je partirai. — C'est bien, c'est bien, m'a-t-il dit en haussant les épaules, vous aussi ne trouvez plus rien à faire en France?... — Oh ça... rien! — Votre belle-mère a des terres splendides... Ah! si vous montriez un peu d'énergie, si vous releviez cette situation compromise par votre imprudence, je crois que je vous aiderais encore!... » Mais cette proposition, vous vous figurez, ma cousine, si je l'ai repoussée...

— Baudois vous a proposé cela et vous l'avez repoussé?

— C'était inacceptable, voyons, Gerty?... Cela allait à l'encontre de tous les projets que je venais

de caresser!... Me voyez-vous vivant loin de Paris, au Chalier, passant mon temps, tout mon temps, pour « relever la situation », à tenir les mancherons d'une charrue sous les yeux de ma belle-mère?

— Tout ce que vous me dites là est puéril, mon pauvre garçon; du moment que Baudois... il fallait accepter!

— J'ai refusé, refusé net et définitivement. J'ai refusé en disant : « Dans notre mère-patrie, plus rien à faire... terres épuisées... maladies cryptogamiques... la terre qui meurt... soixantième édition!... » Alors il a raillé : « Bien, bien, mon ami, s'il faut un champ plus vaste à vos conceptions, à votre vaillance, allez!... » Mais il me fit cette déclaration d'une telle voix que, ma cousine, je crois que si je ne lui avais pas dû tant d'argent, je... je l'eusse giflé!

— Ce n'était pas le moment.

— C'est ce que je me dis. Restait à m'arrir mon idée; à tout bien peser, Mozambique... Canada...

— Alors vous vîntes ici, le lieu par excellence propice aux méditations...

— Ne me fallait-il pas dîner en quelque endroit?

— Vous choisîtes donc le plus gai... le plus...

— Gerty, vous êtes sans pitié!

— Et que décidâtes-vous?... Mozambique... Canada... le Nord... le Sud?

Il lissa lentement du bout de ses doigts ses cheveux plats, longs, noirs, très luisants, qu'une raie admirable partageait du front à la nuque.

— Gerty, vous allez railler encore... je n'ai rien choisi... j'en suis là!

— Et Tototte, que devient-elle en ce projet?

— Oh! Tototte... — et de nouveau il passa le bout de ses doigts sur ses cheveux, — ah! voilà pour Tototte aussi... j'en suis là!

— Et votre fils?

— Jacques?... — il resta un instant pensif, — il est clair que je ne puis l'emmener, n'est-ce pas? Je le laisserai peut-être à... à ma belle-mère.

— Ma pauvre tante! vous verrez qu'elle sera encore bonne à quelque chose.

Il riposta avec ennui :

— Tout cela constitue une situation tellement inextricable, me fait une pauvre vie tellement détraquée, que... que... oui, vraiment.

Il eut une mimique vague qui la fit s'écrier :

— Comment! vous y pensez encore?

— Non, pas pour le présent, ni même pour l'a-

venir; je regrette seulement que ce ne soit pas déjà dans le passé!

— Oh! bien... fit Gerty se rassurant. Et maintenant, mon petit Théoulle, voulez-vous un de ces conseils que vous paraissiez tout à l'heure regretter galamment de ne pas me voir vous prodiguer? En sortant d'ici, reprenez votre auto et allez retrouver votre femme.

Boby eut un sursaut.

— Moi?... repartir cette nuit?... mais je ne peux pas, ma bonne amie, je ne peux pas... mille choses à régler, songez donc... existence à refaire... recommencement... branle-bas... D'ailleurs l'auto, dans ma situation nouvelle... ah!... pauvre auto!

— En user une fois encore ne changera rien à rien, mon cousin, et votre retour là-bas est urgent... — elle désigna d'un clin d'œil le colonel,

— il est venu vous chercher, vous savez?

— Lui... mon futur beau-père?

— Ne plaisantez pas!... Votre départ a fait un mal affreux à Tototte... Il paraît qu'elle vous a poursuivi dans le parc; mais l'auto filait et vous n'entendiez rien.

« ... Elle a couru ainsi jusqu'au saut de loup qui ferme le Chalier, et là tout au fond, après une heure de recherches, on l'a trouvée évanouie, mouillée, transie, glacée... bref, dans un tel état qu'il a fallu en toute hâte aller chercher le docteur, et que lui-même s'est montré si peu rassuré sur les suites de cette aventure que ma tante a fait partir le colonel par le premier train pour Paris, afin de vous supplier de revenir... »

Boby coupait le récit de sa cousine d'interjections : « Non!... Bah!... C'est vrai? Mais alors?... » Il roulait des yeux effarés, pâlissait, rougissait, se congestionnait.

Il finit par dire :

— Pourquoi ne m'a-t-il pas prévenu tout de suite?

— Mon cher ami, c'est moi qui l'en ai empêché... Merci!... Mettez-vous à sa place... Il a laissé votre femme délivrant de désespoir, chassant sa mère d'auprès d'elle parce qu'elle est cause de votre départ; il a vu cette pauvre mère se maudire de vous avoir refusé l'argent que vous demandiez, se maudire d'être peut-être ainsi la cause de votre effroyable résolution; il a vu les ruines laissées là-bas par votre départ après vos inconcevables menaces; il a fait, le pauvre homme, car il aime très sincèrement tous les vôtres, un voyage

affreux, craignant, — ne vous connaissant pas comme moi! — d'arriver trop tard; il a couru partout pour vous retrouver sans y parvenir; enfin il m'est arrivé tellement nerveux, bouleversé, malade d'inquiétude, que, vrai, il m'en a fait de la peine!... Je tente de l'entraîner ici, il refuse. J'insiste, lui disant que nous allons vous y rencontrer... Il m'assure que la chose est impossible, serait monstrueuse!... Nous arrivons et... vous voilà!... Oui, vous voilà, bien calme, faisant la cour à Mme de Wimereux, ma belle amie!... Vous voilà, brillant, luisant, rasé de frais, pompadé, astiqué à miracle; vous voilà tiré à quatre épingles, n'ayant même pas oublié d'orner, chez la fleuriste à la mode, votre boutonnière de cet archi-double œillet pourpré!... Voyons, réslezchissez, pouvais-je laisser le colonel prendre contact avec vous, là, tout de suite?... Il n'est pas d'un tempérament à traiter tout « à la coule » comme votis, mon petit Théouille; il a encore dans les veines de ce vieux sang français qui sait les belles et bonnes indignations qui fouettent la torpeur des idées, qui les régénèrent, les belles et bonnes indignations qui sonnent haut, fort et dur, mais dans lesquelles la vérité claironne vibrante, montrant le droit chemin et y remettant ceux qui, toujours comme vous, n'ont cherché qu'à s'en écarter!... Voulez-vous que je donne à Mme de Wimereux, à cette salle entière, le spectacle de vous voir secoué comme un prunier au temps des prunes?

— On ne me secoue pas ainsi...

— De mieux en mieux, vous auriez donc secoué aussi!... Nous voyez-vous en ce pétrin?... Et demain, les petites gazettes, friandes de scandale, auraient raconté cette collision, cité nos initiales, les vôtres, celles de votre femme, du ménage Wimereux, du colonel, projeté sur ces lettres, pour leur donner plus de transparence, la lumière de quelque piquante indiscretion... Voyez-vous le monde entier au courant de votre perte d'argent, de votre menace de suicide, du désespoir de votre femme... Voyez-vous un reporter se précipitant au Chalier, photographiant le pare, le saut de loup, à seule fin d'en faire, pour la plus grande joie des lecteurs d'un journal illustré, le cadre d'un dessin sensationnel, représentant une belle jeune femme en toilette de bal, couchée, semblant morte, dans une eau verte que tachent des feuilles rouillées!... C'est pourquoi j'ai pris sur moi de vous avertir, au lieu d'en laisser le soin au colo-

nel... J'ajoute que je suis autorisée à vous dire que votre belle-mère paye toutes vos folies, qu'elle donnera tout ce qu'il faut pour sauver votre nom de la correctionnelle, — puisque, grand imprudent, non seulement vous tripotez à la Bourse, mais vous n'y tripotez pas proprement, — qu'elle ne demande en échange que de vous voir revenir près de Tototte, et cela au plus tôt... au plus vite!... Elle pardonne tout; mais revenez, partez... Voyons, tout cela est-il si difficile? êtes-vous vraiment si malheureux?

Boby répondit par un lourd soupir. Mme d'Ebart poursuivit :

— Ecoutez, mon bon ami, Mme Le Chalier peut avoir ses défauts, mais vous pouvez vous vanter qu'elle a toujours été rudement chic avec vous!... Car, mon petit Théouille, si j'avais été à sa place le jour où, après mon fameux bal à Mont-en-Dives, nous sommes arrivés sans nous être couchés, — un peu gris peut-être, — demander pour vous la main de Tototte à ma tante qui ne vous connaîtait pas... Ah! mes aïeux, de quel furieux coup de balai je nous eusse tous dispersés!

Boby soupira de nouveau lourdement, tristement :

— Oh! que nous étions jeunes et gais alors!... Et ce pauvre Monocle, qu'est-ce qu'il sera devenu?... Des boudins? Des saucisses?

— Ah!... je comprends qu'une telle préoccupation vous hante en ce moment!

— Toujours méchante, ma cousine?

— Pas autant que vous le méritez!... Oh! si vous m'apparteniez, ce que je vous mènerais à la baguette, mon bon cousin, par des petits chemins que vous ne connaissez pas! ce que, à coup de caveçons, de chambrière, je vous serais trotter à la plate longe, comme un mauvais poulain... pour vous apprendre!

Ces dires s'échangeaient à mi-voix entre deux bouchées, entre deux gorgées, comme s'il se fût agi, non pas d'un drame de famille, mais d'une simple et galante flirtation. Et, bien que Gerty, selon sa propre expression, enrageât contre son cousin, dans ce lieu public, dans ce milieu de raffinés, d'élégants, où les propos ne semblaient devoir être qu'une note ajoutée à une rumeur de joie, une note lancée le sourire aux lèvres, un peu de folie aux yeux, comme en bonne fortune, Mme d'Ebart se montrait telle que les autres.

Le colonel, levant les yeux vers elle et la voyant s'exprimer avec enjouement et calme sans

qu'un trait de son visage révélât une indignation, sans qu'une amertume ternît la grâce de son sourire, voyant Théoulle calme aussi, eut l'impression qu'il sortait d'un mauvais rêve et que peut-être les choses étaient moins poussées au noir qu'il ne se l'était imaginé...

Et ce lui fut une grande douceur de penser à ce pauvre « là-bas » qu'il avait laissé si en détresse, de se dire qu'il allait pouvoir y ramener Théoulle. Si, tout à l'heure, il suffoquait d'indignation de rencontrer le mari d'Yvonne, en un tel moment, dans un tel lieu, maintenant tout s'atténuaït, se fondait dans cette seule et unique pensée : « L'important était de le retrouver et... je l'ai retrouvé!... » Et cela lui faisait battre le cœur et jeter autour de lui de longs et distraits regards ; mais ce qu'il voyait n'était pas les galeries du haut encombrées de cercleux, de femmes éblouissantes, les innombrables tables où se pressaient des hommes dont le monocle, le linge, le chapeau, accrochaient presque autant de reflets de lumière que les diamants des femmes, l'estrade où maintenant, à grand renfort de castagnettes, de tambours de basque et de pirouettes, des Carmens, des Dolorès, des Conchitas, dansaient le fandango ; c'était la grande pièce de la tour de Nette, là-bas... la grande pièce aux murs blancs qu'éclairaient la lueur incertaine d'un matin gris et les reflets dansants d'un grand feu ; c'était une femme encapuchonnée de sombre, une pauvre femme halbutiant, le regard fou : « Ce que je rêvais pour Jacquot?... Ah! qu'est-ce donc aujourd'hui!... C'est mon gendre qu'il me faut!... Vous figurez-vous ce cadavre entre ma fille et moi?... »

Il y avait déjà un instant que Mme de Wimereux faisait à son amie Mme d'Ebart force signes pour l'avertir qu'une mainmise plus longue sur les intentions du colonel lui devenait impossible, lorsque les cinq convives se levèrent, reprirent cannes, chapeaux, pardessus, et se mirent à évoluer lentement au milieu des tables, à la suite de Mme de Wimereux qui s'en allait, le coude relevé, dévisageant longuement les gens au travers de son face-à-main d'écaille blonde.

Ce fut alors que brusquement, mais sans colère, le colonel, passant son bras sous celui de Boby, demanda d'une voix ferme et douce :

— Eh bien, quand partons-nous?

Ce geste de l'officier n'était rien, et cependant il équivalait à une prise de possession. Boby se recula un peu et annonça :

— Partir... mais je ne peux pas... dans ma situation des démarches s'imposent...

— Des démarches ? Elles seront faites en temps et lieu. Votre belle-mère se charge...

— De tout... oui, je sais bien.

— Et votre pauvre petite femme est bien malade...

— C'est donc vrai ?...

Ils s'entretinrent un instant à voix basse ; Boby, en écoutant le colonel, avait une tête de condamné à mort.

Pierre de Gardavon prit aussitôt toutes les initiatives.

— Nous vous quittons, annonça-t-il.

Gerty dit :

— Vous repartez ?

— Oui, pour là-bas.

— Ah ! j'aime mieux cela !... fit-elle d'un accent de délivrance.

Ce fut un rapide échange de poignées de mains. En hâte, le colonel et son compagnon sortirent du restaurant à la mede et se trouvèrent dans la rue.

Le brouillard, le froid, les trottoirs et les chaussées humides où dansait blasarde la lueur des réverbères, les maisons aux façades closes sur lesquelles aussi cette lueur se jouait, l'impression de drame, de malheur, de mystère, que donne avec un frisson l'aspect des rues à certains soirs, ajoutèrent tout à coup quelque chose de réel, de poignant, d'horrible, à la mission dont avait été chargé le colonel.

Boby en fut soudain saisi et terrifié.

— Vous me... vous me jurez que... que je la retrouverai ?...

Le colonel éluda la question.

— L'important est de partir au plus vite. Courons au garage. Le temps presse...

— Le docteur craignait alors des complications ?

— En effet.

— Oh ! mon Dieu !... Oh ! ma pauvre Tototte !... je suis bien coupable... ah ! si j'avais su... j'avais pu me douter... mais, comme je le disais à ma cousine Gerty... je ne savais plus ce que je faisais, on m'avait traité comme un valet... mis à la porte...

Sans répondre, le colonel héla une voiture. Il y monta, Boby le suivit et, s'assasant près de lui sur les coussins, le mari de Tototte poursuivait :

— Oui, on m'avait chassé ; alors... alors...

Le colonel ne lui répondait point. Boby le regarda à la dérobée ; il vit son profil hautain, énergique, se détacher sur le cadre formé par la glace de la portière et il lui vint, avec une humiliation pour lui-même, le sentiment de la parfaite supériorité de cet homme.

Tout d'un élan il murmura :

— Comme vous devez me mal juger !

Le colonel répondit, la voix glacée :

— Non, je vous plains...

Beaucoup plus tard, lorsque tous les détails de ce brusque départ furent achevés, lorsque l'auto fila en pleine nuit dans la campagne déserte et silencieuse, le colonel exliqua sa réponse et compléta sa pensée :

— Oui, je vous plains, comme au régiment je plaignais mes mauvais soldats, ceux pour qui chaque détail de service était une corvée, ceux qui voyaient en la discipline le joug, en l'officier l'ennemi. Je veux parler des trainards, des fainéants, des embusqués, des tire-au-flanc, dont l'unique but est de tout esquiver...

« Tristes hommes qui marchent à l'action comme à la catastrophe, soldats de la crosse en l'air et du sac au fossé, soldats de panique, soldats de déroutés !... Il n'y a rien à faire avec eux, l'instinct les domine. Or, l'instinct est de ne pas se battre, de ne pas obéir, d'échapper à toute règle, à toute contrainte, à tout effort, à tout joug...

« Et pour beaucoup il en est de même dans la vie : esquiver, escamoter devoirs, difficultés, charges, obligations, n'avoir qu'un but : se satisfaire, qu'une raison d'exister : la jouissance, qu'un amour : soi, soi-même, et quant au reste... pffff... tel est l'idéal !...

« Je vous vois de ceux-là, mon pauvre Théouille, pas mauvais, pas méchant, point malhonnête homme, et cependant agissant comme tel !... Pourquoi ?... Qu'est-ce qui a fait ainsi votre âme sans force, sans noblesse ? D'où vient l'influence déprimante qui vous tire en bas et vous enlève même le sens de reconnaître ce qui doit être et ce qui ne devrait jamais s'accepter ?...

« Etrange génération, pour laquelle il a fallu créer un mot afin de définir ce qui plus justement qu'un état d'âme se peut appeler un état de nerfs — en France on sauve la face avec des mots, des mots qui trompent et leurrent, des mots qui vêtissent la vérité, que nul ne veut plus voir toute nue... — « Amoral... vous êtes amoral... un être

amoral. » C'est-à-dire qui n'a plus nettement conscience du bien et du mal!...

« Vous n'êtes pas fou, et cependant vous êtes jusqu'à un certain point irresponsable!... Auriez-vous compris la lâcheté qu'il y avait à agir ainsi que vous l'avez fait vis-à-vis de votre pauvre petite femme et de votre belle-mère, que vous n'y auriez pas consenti, n'est-ce pas?... mais vous ne l'avez pas compris!... Auriez-vous senti tout ce qu'il pouvait y avoir de vil, de bas, à agir en matière d'argent de telle sorte que vous risquez de passer en correctionnelle, vous ne vous seriez pas plié à de semblables compromissions?... mais vous ne l'avez pas senti!... Et vous n'êtes pas seul ainsi. Ils sont légion, ceux qui s'en vont comme si leur âme était en léthargie, comme si la délicatesse de leurs sentiments était anesthésiée!... C'est pourquoi tant de saintes choses croulent par bribes et par morceaux, un peu plus tous les jours : les croyances, la patrie, la famille... Nous vivons en de tristes temps!... Quelle est la secousse qui amènera l'éveil, qui fera voir clair et vrai, qui fera se retrouver et agir mieux et autrement?...

Le colonel avait ainsi longuement pensé tout haut. Renversé au fond de l'auto, Boby écoutait-il? dormait-il?

A ces derniers mots il sursauta :

— Agir mieux et autrement?... Nous voilà du même avis. Oh! certes, j'en ai le moyen. Et, puisque j'en trouve l'occasion, je veux en causer avec vous, mon colonel, car je vous sais un homme de bon conseil...

La voix du mari d'Yvonne semblait pour l'instant dégagée de ces intonations en « fausset » qui rappelaient toujours et par trop, en n'importe quelle occasion de la vie, qu'un soir Boby avait été clown dans un cirque d'amateur; elle y gagnait en force, en sincérité.

Le colonel eut un espoir; mais quand il entendit quels étaient les projets de Boby... « le Canada... le Mozambique... le Nord... le Sud... qu'importait! puisqu'on y allait pour faire fortune... avec la volonté de faire fortune... d'amasser des millions pour ensuite revenir en France reprendre sa bonne petite vie!... » quand il entendit Boby s'enivrer déjà de la pensée de ce retour, en dire : « Quelle noce, mes amis!... » cet espoir s'évanouit et ce fut le cœur brisé qu'il songea : « Je ramène vivant le mari d'Yvonne, c'est bien

quelque chose!... mais ce n'est pas tout... et ma pauvre amie n'a pas fini de souffrir!... »

Au petit jour, l'auto entrait dans le parc du Chalier. Cette fois, le voyage s'était fait sans accroc ni panne, et le colonel en remerciait le ciel.

Cette minute de l'arrivée, dans les conditions où elle se présentait, était impressionnante. Le colonel et Boby en sentaient peser depuis long-temps l'angoisse sur eux et ils ne se parlaient plus.

La voiture s'arrêta. Le colonel fut le premier à descendre. Boby le suivit, blême, sans voix.

Le bruit de l'auto avait été entendu. Antoine, le vieux valet, ouvrit aussitôt la porte. Derrière lui était Mme Le Chalier tenant haut une lampe, ses yeux cherchant à pénétrer les demi-ténèbres du dehors.

— Mon gendre? articula-t-elle avec effort.

— Le voilà.

— Tototte? demandait de son côté Théoulle la voix étranglée.

— Venez vite.

Déjà Mme Le Chalier s'éloignait, tenant toujours haut la lampe dans sa main qui tremblait. Théoulle s'éloigna avec elle.

En tant de hâte, en de si intenses préoccupations, le colonel avait-il eu un merci, un regard? Certes, dans le désarroi de l'heure, il n'espérait pas beaucoup. Pourtant, bien glacée, bien lourde à son cœur lui parut être cette minute qui lui venait après tant de peine.

— Mme Théoulle ne va donc pas mieux? dut-il demander au valet.

— Madame a eu une très mauvaise journée; mais, maintenant que monsieur est revenu, tout va aller bien!... répondit celui-ci avec joie et confiance.

Le vieux valet tenait la porte entr'ouverte, surpris que le colonel demeurât ainsi hésitant sur le seuil à une heure où il n'avait aucune raison d'entrer. Qu'attendait l'officier?... Que quelqu'un redescendît?... Grands dieux! il était à penser qu'on avait fort à faire là-haut. Ayant longtemps veillé, peut-être Antoine désirait-il, lui aussi, un peu de sommeil; il souhaita un rapide bonsoir au colonel et de sa propre autorité referma la porte.

Le colonel refusa l'auto pour retourner chez lui. Il s'en fut à pied, par les chemins qu'éclairait à peine une aube triste.

Pierre de Gardavon était brisé de fatigue et, bien plus encore, de souffrance morale. Et c'est

pourquoi, si la marche était inutile à son corps, elle était nécessaire à son âme, afin de remettre en équilibre toutes les pauvres choses qui souffraient en lui et se révoltaient.

Et en s'en allant, là-bas, vers son logis solitaire, vers la vieille tour moyenâgeuse qui avait besoin de soleil pour paraître rose à l'horizon, il songeait :

« Il y a ceux qui possédant tous les bonheurs les foulent aux pieds, les repoussent même et vers qui toujours ces bonheurs reviendront ! Il y a ceux qui leur vie entière les désireront, les appelleront, et desquels toujours ces bonheurs seront détournés ! Il y a ceux qui se voient ouvrir la porte avec les joies accueillant l'enfant prodigue, et ceux sur qui cette porte sans cesse se referme, les laissant seuls, errant dans les tristes chemins des vies sans soleil !... Il y a ceux qui sont aimés, adorés, et n'en ont cure, et ceux qui aiment, adorent sans espoir !... Il y a ceux qui ont tout, ceux qui n'ont rien, ceux qui font beaucoup pleurer et ceux qui mourraient d'une larme versée par leur faute ! ceux qui ne souffrent de rien, ceux qui souffrent de tout et sur lesquels le sort pèse cruel !... »

XI

Après ce voyage, Pierre de Gardavon, repris d'une de ces crises qui, l'été d'avant, avaient nécessité une cure à Vichy, dut garder la chambre.

De courts bulletins vinrent le rassurer sur la santé de sa petite amie Tototte. La jeune femme se remettait à vue d'œil et Mme Le Chalier en pouvait écrire : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, peut déclarer glorieusement mon gendre. Puisst-il se souvenir du miracle heureux opéré sur l'état de Tototte par sa seule présence, et ne point abuser du profond amour de ma pauvre enfant pour lui !... »

Quelques jours plus tard, le colonel était assis en la grande salle de la tour. Les semelles aux braises, le menton dans la main, le regard perdu parmi les flammes du foyer, il songeait.

Il songeait à sa vie solitaire, à sa carrière brisée, à l'inutilité qu'avait été et que serait une existence qu'il avait rêvé de dévouer à sa patrie, à son pays, rêvé de faire brillante et belle. L'âge où les choses ne se recommencent guère est l'heure de ces tristes analyses ; l'heure où l'on sent avec

un frisson le déclin qui s'avance et aussi, plus impitoyablement, passer sur soi le souffle glacé, le terrible vent de gelée qui, tout au long de la vie, a tué sitôt nés les superbes espoirs, les belles confiances, les sublimes élans. Oui, on a tant voulu, tant cru, tant espéré! que reste-t-il? La solitude en face de l'inéluctable arrêt dont on ne sait ni le jour, ni l'heure...

Une voiture fit crier le sable des allées. Presque aussitôt, Mme Le Chalier fut introduite dans la grande pièce. Elle avait beaucoup et subitement vieilli. Son visage était sans fraîcheur et des rides bien apparentes le sillonnaient. Dans l'auréole de ses cheveux s'accusaient plus de reflets d'argent.

Pierre de Gardavon se leva. Sa voisine venait à lui les yeux brillants de fièvre.

— Mon ami... mon ami... fit-elle d'une voix de plainte; et il semblait que ces simples mots continuaient un appel désespéré.

Elle tendait ses mains tremblantes à l'officier. Il les prit, les retint dans les siennes, puis il les laissa retomber doucement après les avoir baignées.

— Mon pauvre ami!...

— Tototte est plus malade?

— Non, grâce à Dieu!... Je viens jusqu'à vous parce que j'ai besoin de calme, de courage... de force...

— Qu'y a-t-il?

— Oh! vous le saviez et ne m'en avez rien dit...

— Qu'est-ce encore?

— Mon gendre veut s'expatrier...

— C'est donc sérieux?

— Comme peut l'être un de ses projets. Une fois accompli, il en reconnaîtra le danger; mais jusqu'alors... Et je ne puis rien empêcher, rien enrayer!... Et vous voyez ma pauvre Tototte, si frêle, si enfant gâtée, lancée dans toutes ces aventures à la suite de son malheureux mari, si peu l'homme de cette décision, si incapable de la mener à bien!

— Qui vous a prévenue?

— Pas eux à coup sûr, ni même vous...

— Je n'y croyais pas...

— Tout se préparait dans l'ombre, alors que moi, confiante, les voyant rire et s'amuser, j'espérais que le jour venait où la vie au Chalier allait leur paraître supportable!... Sans cette lettre de ma nièce d'Ebart, je n'aurais donc rien su qu'au dernier moment... Ecoutez ce que me dit Gerty :

« Ma tante, c'est fou!... Ne consentez pas à ce qui se prépare, avec le caractère de Boby surtout... »

— Elle me raconte la chose que vous savez aussi bien que moi, et me donne ceci comme sa principale raison de la résolution de mon gendre :

« Si Boby veut partir, c'est par snobisme, parce que d'autres partent, d'autres le font. Ce serait de pauvres diables d'émigrants qu'il n'y prendrait point garde; mais ce sont les de X... qui partent, les X... Or, les X... sont un jeune ménage « dans le train », n'évoluant sous le ciel parisien depuis quelques années que sous les apparences du luxe le plus ébouriffant, et cela obtenu de façon téméraire : par des coups de Bourse où chaque fois le tout est joué pour le tout. Ils sont restés souvent sur le carreau à ce système — je dis « ils » parce que la femme était plus enragée que le mari! — et la famille a tout sauvé, d'autant plus que, comme pour Boby, il s'agissait presque toujours de pis qu'une perte d'argent... les malandrins ne s'en vont pas tous en guenilles!... »

« Mais maintenant la famille en a assez, elle les embarque. Et ce couple « chic », qui s'en va au loin, fascine Boby et il le lui faut imiter. D'autant plus qu'au temps de leur splendeur les X... ont dû probablement traiter Théoule en « quantité négligeable... ». O bienheureuse infortune qui va enfin les rapprocher! O bienheureuse intimité qu'on sent prête à s'établir!... Ce départ pour « au loin » de Boby seul pourrait paraître un exil, et n'être point glorieux, voilà qu'il emprunte des rayons à ceci qu'on en peut dire : « Les X... » et les Théoule vont en joyeuse partie carrée « faire la nique à la mauvaise fortune!... ». Partir avec les X... — songez, les X... ne frayaient qu'avec des Altesses! — vaut donc d'abandonner sa mère, son enfant, son pays, d'employer à ce départ des ressources qui pourraient être précieuses pour commencer à... se refaire!... Mais la mode est la mode, le chic est le chic, leurs arrêts sont irréductibles et il est très chie..., très chic... de partir avec les X... ! »

« Et pour s'en aller où, les malheureux? Deux destinations étaient à prendre, on a choisi la plus mauvaise, le Mozambique, climat malsain... On ne peut vraiment souhaiter mieux pour se débarrasser des gens!... Les pauvres X... n'ont plus ni pères ni mères, mais des oncles, des cousins, des alliés, que des sacrifices d'argent consentis à contre-cœur ont rendus impitoyables!... Et il y a

dans l'affaire aussi de pauvres enfants que, ne pouvant les emmener, les X... devront laisser à la charge des uns, des autres, ce qui ne fait sourire personne. Pauvres pétioits, quels débuts d'existence, c'est à en pleurer! Baudois, qui a ce départ sur le cœur, — au fond, surtout quand il n'a pas à y perdre, il n'est point méchant, cet homme! — m'a confirmé hier, ma chère tante, si cela peut empêcher votre gendre de s'expatrier, son intention de l'aider, s'il veut consentir à administrer avec vous le Chalier. Il m'a même laissé entendre qu'il vous soumettrait une combinaison qui, si elle réussit, vous remettrait promptement à flot en augmentant de notable façon la valeur de votre magnifique domaine... Je ne me suis pas toujours exprimée ainsi sur le compte du Chalier; mais on revient de tout, même de ses erreurs!...

« Maman, comme moi, vous exhorte à vous opposer à ce qui se prépare. Je sais que de très importantes commandes ont été faites, par votre petit ménage, dans des maisons spéciales d'articles pour exploration; je sais que tout cela va vous être envoyé, si ce n'est déjà fait; je sais qu'on a donné aux X... « sa parole » de partir avec eux et que cela constitue un « engagement formel ».

« Mais je sais aussi que vous êtes là, ma tante. Or, beaucoup de choses dépendent de vous, dont l'argent de ce voyage; refusez-le, refusez-le sans pitié, oui, sans pitié refusez-le... Pas de faiblesse cette fois, vous ne nous en avez que trop montré lorsque... quand après mon bal, — mon fameux bal à Mont-en-Dives!... — nous vîmes, oui, vous en souvenez-vous?... De quelles folies on peut être capable!...

« Je reconnais à cette heure que vous auriez dû nous recevoir à... coups de balai!... Tototte aurait pleuré... la belle affaire!... Elle aurait grogné... eh bien, après?... Et du moins vous n'auriez pas eu comme gendre ce diable de Théouille! Vous voilà donc bien et dûment avertie, ma tante, je n'aurai aucun reproche à m'adresser si, par la suite, d'autres malheurs arrivent... Si j'ai aidé Tototte à épouser Théouille, rendez-moi cette justice que depuis j'ai cherché à... le réparer...

« Croyez-moi toujours, ma chère tante, votre nièce affectionnée.

« GERTY. »

Bien souvent la voix de Mme Le Chalier avait

sombré durant cette lecture, et ce n'était qu'après maintes pauses que, de plus en plus haletante, elle avait pu l'achever.

Le colonel se mit à penser tout haut :

« S'expatrier n'est rien quand on a un certain caractère ; mais Théouille est par excellence le mondain jouisseur impropre à l'effort, l'être à qui il faut la vie facile, ouatée, duvetée ; cela se trahit dans son physique, dans son allure molle, son regard indécis... »

De son côté, Mme Le Chalier poursuivait :

— Après cette lettre, mon ami, je m'obligeai cependant à dominer l'élan qui me poussait à aller vers mes enfants, à mettre ce départ en discussion tout de suite. Assolée ainsi que je l'étais, je craignais de dépasser le but, il me fallait à tout prix me reprendre, me calmer... Le pouvais-je ?... A l'idée que le malheureux se préparait à m'enlever une seconde fois ma fille, et pour l'entraîner vers quelles aventures, grands dieux ! tout en moi se révoltait, et d'autant plus que je me sentais vaincue d'avance. « Je m'opposerai et l'on ne m'écouterà pas, me disais-je, ils seront encore toujours les plus forts... Je céderai, il me faudra céder, et je ne le dois, ni ne le puis... Ma Tototte ne peut aller vers d'aussi terribles hasards, c'est une question de vie ou de mort pour elle ! »

« Lorsque je me crus enfin capable de discuter avec sang-froid et calme, j'allais frapper à l'appartement de mes enfants.

« Ils n'y étaient pas.

« Je les cherchai dehors, les demandai de tous côtés, personne ne les avait vus... — Peut-être avait-on ordre de me le dire !... »

« Je finis par les découvrir dans la vieille orangerie, ouvrant en grand mystère des caisses arrivées au Chalier à mon insu et disposant dans le grand local vide tout un appareil de campement.

« Il y avait là des tentes déjà dressées dans lesquelles étaient des lits avec leur moustiquaire, et des sièges légers qui semblaient des joujoux. D'innombrables accessoires étaient disséminés un peu partout : vêtements, coiffures de toutes sortes, canots pliants, une forge, un établi de menuiserie, des fusils de tous calibres, des couteaux, des poignards, un revolver, des casse-têtes, une pharmacie, des piles de conserves, des fourneaux-marmites, des valises-buffets, des malles-popottes, que sais-je... que sais-je !... »

« Quand j'entrai dans la vieille orangerie, mes

enfants riaient aux éclats ; je leur fis l'effet de la tête de Méduse.

« Sans veste, sans gilet, le corps pris dans un de ces pantalons de forme singulière, dont le haut semble un sac et remonte jusqu'aux aisselles, maintenu par l'entrecroisement compliqué de bretelles voyantes, mon gendre, en chemise de soie, le cou pris dans un faux-col immense, les cheveux partagés, pompadés, astiqués comme pour se rendre à l'Opéra, mon gendre, dis-je, déballait sa batterie de cuisine, petites choses légères, en aluminium, dont il jonglait drôlement avant de les mettre en place. Et Tototte sous une tente, étendue sur un des lits en une pose nonchalante et lasse, considérait d'un œil tendre les exploits volontairement grotesques de son époux et riait... riait... riait...

« Ils jouaient. Ils jouaient comme les enfants jouent... Ils jouaient au voyage d'exploration, comme d'autres auraient joué à la dînette. Ils ne voyaient pour l'instant, de ce qu'ils allaient entreprendre, rien au delà de ce déballage d'objets drôlets et amusants.

« A mon apparition, le rire de Tototte s'évanouit. Quant à mon gendre, toujours à genoux devant sa caisse, je crois bien qu'il y fourra son buste tout entier en murmurant :

« — Oh ! là... là... là... quelle tuile ! »

« Mais cela était chose secondaire et je ne m'y arrêtai pas.

« Du reste, mon cœur battait à tel point et mon émotion était si vive qu'il me fallut un temps avant de pouvoir articuler un seul mot.

« Enfin je les interrogeai doucement. Sans une réprimande, je leur dis mon chagrin de les voir prendre des décisions aussi graves en se cachant de moi...

« Nulle réponse ne me vint. Boby toussait au fond de sa caisse. Tototte avait pris l'air boudeur et buté de la petite fille volontaire qu'on met en pénitence.

« Ah ! mon voisin, combien vite je m'aperçus que conseils, supplications, prières, tout était vain et demeurerait sans écho.

« Ils partaient. Ils voulaient partir. Et ce que je pourrais dire, faire, ne changerait rien à cela : ils partiraient.

« Je tentai de les raisonner avec calme, douceur. On ne se donnait même pas la peine de discuter, de me répondre. Je me heurtai à des visages mûrs, durcis, indifférents. Mon petit ménage, s'at-

tendant à ce qui arrivait, avait convenu d'avance de l'attitude à prendre; il laissait passer l'orage prévu... sans plus!...

« Que faire? Comment parvenir jusqu'à ces cœurs qui se fermaient pour moi, les contraindre à avoir pitié, oui, un peu de pitié, car je souffrais à crier, à en mourir?

« Non, rien... rien ne les touchait!

« Alors je m'exaspérai et, dans une révolte de tout mon être, j'élevai la voix. Cette fois mon gendre se retrouva pour l'élever aussi!... Mais si je parlais avec toute mon âme, lui répondait avec cette raillerie coupante, offensante, derrière laquelle on ne sent qu'un impitoyable égoïsme, un égoïsme que rien n'arrête, qui foulait on ne sait quoi sur son chemin pour arriver au but convoité.

« Parlant deux langages de si différentes sortes, nous arrivâmes très vite à ne pas nous comprendre. Si je devins dure, mon gendre devint grossier; il me fallut le prier d'apporter quelque mesure à ses paroles.

« C'est alors que Tototte acheva de tout envenimer en quittant son lit, sa tente, sa pose nonchalante, pour s'élancer, telle une furie, entre son mari et moi.

« — Est-ce que je n'avais pas eu assez de nos émotions récentes, me fut-il demandé avec une cruauté que je pardonne, est-ce que le rôle que j'y avais joué ne m'avait pas paru suffisamment odieux, me fallait-il l'aggraver encore?

« — Tototte, est-ce toi qui parles? » fis-je le cœur brisé.

« Ce fut mon gendre qui répondit :

« — Pourquoi venez-vous nous chercher querelle? On trouve ce que l'on sème!... On a ce que l'on mérite!... »

« Ce que je méritais!... C'en était trop. Je rappelai à ce monsieur, et fort haut cette fois, le mal qu'il m'avait fait, celui qui, par sa faute, allait peser sur chacun de mes jours... Et, puisque nous en étions à nous tout dire sans ménagement, je m'opposai nettement au départ de ma fille.

« Un éclat de rire de Tototte, jeté comme un défi, comme une bravade, seul me répondit.

« Ce qui fit que plus haut encore je déclarai que, si ma volonté n'était pas respectée, je me refusais à de nouveaux sacrifices et qu'il n'y avait pas à compter sur moi pour faciliter ce départ.

• Tototte pâlit, recula. Pour elle, le coup avait porté; mais non pour mon gendre...

« Il s'était remis à déballer sa petite batterie de cuisine, il se releva d'un saut.

« — N'est-ce que cela, Madame ? fit-il me narquant, les bras croisés. Gardez votre argent, gardez-le, je n'en ai nul besoin ! Ah ! ah ! ah ! pour obvier à la rapacité des familles, il y a des moyens !... J'en ai tâté déjà, j'en tâterai encore, voilà tout !... A toutes les portes, à Paris, nous trouvons des agences qui facilitent ce que nous allons faire !... Je m'adresserai à l'une d'elles !... Et, sur nos premiers trafics là-bas, elle se payera en ivoire, en ambre gris, en gomme, en peaux de tigre, les premières années de nos cultures de millet et de riz y passeront, notre retour sera retardé d'autant, car, au lieu de travailler pour nous, nous travaillerons pour les autres !... Demain j'irai à Paris m'arranger avec une agence ; mais rien... rien... ne nous empêchera de partir. »

« Je changeai d'attitude et, fondant en larmes, je pria, suppliai :

« — Mais voyons, mon ami, réfléchissez !... Avec des efforts moindres, je vous jure que, si vous voulez m'aider ici, me seconder, à nous deux, nous relèverons la situation... Vous voyez, Baugeois lui-même, un homme de bon conseil, vous y encourage...

« — Pfffff... merci ! Les mancherons de la charrue, toute la journée « pour relever la situation »... Se voir regardé de travers pour des riens qui pourront faire croire, un instant, qu'on a perdu de vue ce but, — le but ! — « relever sa situation »... voir compter ses cigares, estimer le plus ou moins de nécessité d'un pardessus, d'une douzaine de chaussettes, d'un complet, d'une paire de bottines... sumer le caporal de la vie, alors qu'on a été habitué à beaucoup plus fin... j'en ai soupé !...

« — Mais, mon ami, cela est puéril !... Songez à ce que nous pourrions faire à deux, dans les douceurs de la vie de famille...

« — Ah ! les douceurs de la vie de famille... parlons-en !...

« — Je ne pourrai le faire seule... dans l'isolement...

« — L'isolement ?... Eh bien... et le colonel ?... » Pierre de Gardavon sursauta et blêmit de colère. Mme Le Chalier, tristement, poursuivait :

— Si, dans le récit de ma navrante discussion avec mes enfants, j'ai été, mon voisin, jusqu'à vous répéter ce mot, c'est qu'il a provoqué en moi une crise qui a été terrible, mais salutaire... Il

m'a fait d'abord tant de mal, lancé ainsi, avec tant d'irrespect, comme une cynique injure, que j'ai quitté le Chalier pour venir à vous, mettre ma main dans votre main pour toujours!...

« Non, mon ami, ne me parlez pas... avant que je ne vous aie fait ma confession complète!...

« J'étais partie à pied, laissant au Chalier l'ordre de me rejoindre avec ma voiture... Oh ! mon voisin, c'est en marchant seule et désespérée que la vérité m'est apparue!... Notre amour est trop grand pour que sa consécration puisse être entachée de l'apparence d'une basse vengeance, pour que mes enfants, le jugeant ainsi, en gardent la pensée, pour que Jacques puisse peut-être l'avoir un jour!...

« Ainsi, mon ami, la tentation a fui à jamais, car l'obstacle qui nous sépare aujourd'hui sera la crainte de faire naître cette pensée, et cette pensée chaque jour pourrait naître!... Et notre amour, j'aime à le répéter, est trop grand pour que nous voulions ce qui pourrait l'amoindrir!...

« Mais ne serez-vous pas toujours près de moi, comme je serai près de vous ? Ne vivons-nous pas côte à côte dans cette communauté de pensées, de sentiments, que rien ne peut remplacer quand une fois elle s'établit entre deux êtres ? Ne serez-vous pas là prêt à me tendre la main, car ma démarche est devenue chancelante et l'image qui me vient de la vie me fait croire que je n'y vois plus clair!... Et d'être ainsi, au-dessus des choses, unis par un lien très doux, resplendissant de cette clarté pure qui tout droit vient de l'âme, ne nous sera-t-il pas « le meilleur ? »

« Ah ! j'ai tant besoin d'y croire, j'ai tant besoin de vous, j'ai tant besoin de soutien ! La vie se fait si dure et mes devoirs sont si lourds!... A l'heure où je croyais au repos, il me faut recommencer... recommencer pour ceux qui me quittent avec des paroles méchantes, des paroles de mépris comme jamais je n'aurais cru en entendre ! On m'avait dit que l'anarchie s'était assise à beaucoup de foyers, qu'elle en avait tout chassé : le respect, l'amour, l'entente... Je n'y croyais pas... Hélas ! je le vois aujourd'hui. D'où nous est venu tant de mal ? Nous n'avons pas à le chercher, évitons seulement d'avoir tort!... Mais un jour viendra qui changera la face des choses, et peut-être ceux qui me quittent heureux de me quitter me reviendront-ils heureux de me revenir... Alors, mon voisin, ah ! comme mon cœur débordera de reconnaissance, si, grâce à vous, ils

me retrouvent vaillante, leur ayant conservé comme un nid ce pauvre Chalier pour lequel j'ai tant lutté, pour lequel je veux lutter encore!... C'est pourquoi je veux obtenir de Baudois pour moi ce qu'il accordait à mon gendre : du temps, des échéances... afin de conserver debout la pauvre maison qu'un vent de folie a lézardée!... Mon avenir sera lourd, jalonné de dates pénibles ; mais, si je puis me traîner de l'une à l'autre comme aux stations d'un rude calvaire, et que, le sommet atteint, je voie derrière moi la route libre... quelle fierté!... Oui, mon avenir sera lourd, car à Vieille-nave mes ennemis veillent et pas plus tard qu'hier le vieux Forta a dit : « Elle voudrait me vendre l'usine, dites-lui que puisqu'elle me la refusa quand je la désirais, à mon tour je ne la prendrai que lorsque tout le bazar se vendra aux enchères!... Un bien grevé tôt ou tard y arrive... j'attendrai!... » Les Jonquille ont répété le propos en changeant le mot « usine » pour celui de « haras », les Boissan en le remplaçant par ces autres « la laiterie ».

« Mais à travers tout j'ai une immense joie, on me laisse Jacquot, je vais l'élever au Chalier!... Et pour cela encore, mon voisin, comme il faut que je vous aie!... Pour mon tout petit je caresse de grandes ambitions que vous seul pouvez m'aider à réaliser ; je veux, ce qui n'est étonné personne autrefois, ce qui fera sourire aujourd'hui, je veux en faire ce que je ne vois plus guère autour de moi, j'en veux faire « un homme ».

« Pour toutes ces tâches sacrées j'ai besoin de vous, mon ami, de vous toujours!... Seule, je tomberais écrasée au bord de la route, avec vous j'irai... répondez-moi!... »

« Mais Pierre de Gardavon fut lent à répondre.

« Au dehors, le brouillard épais et lourd depuis le matin s'allégeait, montrant un coin de ciel, de pourpre, de soleil ; au fond de la vallée les détails des choses se perdaient dans la brume.

« Il le faut donc encore, après tant d'autres, ce supreme renoncement!... » murmura-t-il, et sa pensée revint tristement vers sa carrière brisée, son inutile vie.

Inquiète de ce silence, Mme Le Chalier murmura :

— Oh ! mon voisin, répondez-moi... il me faut votre aide pour ceux qui s'en vont, pour Jacques, pour moi... je ne puis rien sans vous... Serez-vous là ?

Pierre de Gardavon fit quelques pas dans la

grande salle. Sa voisine le suivait d'un regard anxieux. On sentait qu'entre ces deux êtres se jouait une partie suprême.

Enfin il vint vers elle, une lueur au visage, une lueur aux yeux, la lueur des sublimes sacrifices. Il dit très bas, mais la voix vaillante :

— Je vous comprends, mon amie, et je vous remercie!... Oui, moi aussi je mets mon amour pour vous au-dessus des choses!...

Et, lui prenant doucement la main, il répéta ce fragment du poème japonais que si longtemps elle n'avait point su lire sur le morceau de soie blanche :

— *La graine du pin croît sur un rocher, l'amour n'est donc pas difficile à satisfaire!*... Entreprenez toutes vos douces tâches, ma voisine, je ne suis pas de ceux qui désertent un poste d'honneur... je serai là!...

Artiguelouve, juin 19..

FIN

*Le prochain roman (n° 139) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

Le Secret de la forêt

par

JEAN DE KERLECQ

I

La maison des Bordereaux.

C'est une étrange histoire que celle de la maison des Bordereaux, d'autant plus étrange que nul ne la connaît ; ce qui permet aux imaginations fertiles de tout supposer, même le pire — surtout le pire.

Pour tout dire, l'aspect de cette maison abandonnée est assez singulier. Représentez-vous une vieille bâisse carrée, aux murs lézardés et verdis par le temps, des volets disloqués, un perron gluant de mousse, une véranda rouillée, aux vitres absentes, et, envahissant le tout, une végétation sauvage, puissante, enchevêtrée, qui s'enlace et s'étreint, grimpe jusqu'au toit de tuiles qu'a rongé le vent aigu des hivers.

Les anciens du pays se rappellent pourtant qu'elle fut autrefois vivante, et que des rires jeunes s'éparpillaient sous les allées du parc.

Aujourd'hui, le parc semble mort.

Les cyprès, les mélèzes, les sapins noirs, lui donnent une physionomie presque lugubre, et les rares chaumières du hameau s'en écartent, comme si elles en avaient peur.

J'ai demandé son secret à la maison des Bordereaux, et la maison n'a rien dit aux oreilles de mon âme.

Le mur d'enceinte a subi, lui aussi, l'injure des années ; des crevasses l'émaillent, de-ci de-là, et l'on pourrait se demander s'il ne fut pas, jadis, par des hommes embusqués, percé de meurtrières.

Il n'en est rien. Le mur meurt de vieillesse, voilà tout.

Je l'ai franchi un soir. Je me suis promené dans les allées désertes. J'ai rêvé plus d'une heure sur un vieux

LE SECRET DE LA FORÊT

banc de pierre, et j'ai bâti là l'armature d'un roman, que je jugeai alors d'une précieuse originalité ; mais quand, plus tard, j'ai connu l'histoire étonnante du châtelain des Bordereaux, j'ai compris que mon roman ne valait rien et que, cette fois encore, la réalité dépassait de beaucoup l'art conventionnel des plu-mitifs.

Ce n'est donc point un roman qu'il me faut écrire, mais la relation fidèle d'un drame très poignant.

Drame à la fois tendre et farouche, terrible et passionnément attachant, dont je m'efforcerai, le plus simplement du monde, de retracer les phases essentielles.

Aussi ennuyeux que puisse paraître l'expédition au lecteur, impatient de connaître le mystère de la maison vide, il me faut pourtant remonter assez loin dans le passé pour y rechercher les éléments d'un indispensable prologue, sans lequel la suite de cette aventure extraordinaire semblerait inexplicable.

Il y a de cela quelque vingt ans, la maison des Bordereaux était habitée par un original qu'on appelait généralement dans le pays, je n'ai jamais su pourquoi, « oncle Aubertin ».

M. Aubertin n'avait à cette époque guère plus de soixante ans. C'était un vieillard aimable, indulgent, adorant la jeunesse et la vie, toujours prêt à rire. Le commerce l'avait enrichi. Il n'en tirait ni honte ni vanité. Il avait su « faire ses affaires », disait-il avec bonhomie, honnêtement, et se flattait d'être resté l'ami de ses anciens clients.

M. Pascal Aubertin ne s'était jamais marié, non qu'il eût dédaigné de prendre femme, — au contraire, car rien ne lui semblait plus désirable que les joies saines de la famille, — mais, homme de devoir, il avait consacré sa vie à l'éducation d'un neveu — un vrai celui-là — qu'un drame de famille avait fait orphelin.

Or, oncle Aubertin avait pensé que, s'il eût fait souche lui-même, peut-être se serait-il senti moins d'enthousiasme pour la tache qu'il s'était délibérément tracée.

Il n'avait rien négligé pour faire du dit neveu, Roger Cazarel, un homme dans toute l'acception du terme.

Avait-il réussi ?

C'est ce que sans doute l'avenir nous apprendra.

Roger Cazarel ne faisait pourtant, aux Bordereaux, que de courtes et rares apparitions ; seule, la saison de la chasse l'y ramenait pour un temps plus long.

(A suivre.)

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames*

MODELES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste, 6 fr. 75; Etranger, 7 fr. 75.*

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste, 6 fr. 75; Etranger, 7 fr. 75.*

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, dentelles en filet, etc.

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste, 6 fr. 75; Etranger, 7 fr. 75.*

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carreaux grandeure d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste, 5 francs; Etranger, 5 fr. 50.*

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37×57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnets, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en grandeure naturelle.

En vente partout : 7 francs; *franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs; *franco poste, 53 francs; Etranger, 63 francs.*

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

N° 138. ★ Collection STELLA ★ 1^{er} Décembre 1925

Les Romans de
La Collection "STELLA"
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection "STELLA"
constitue donc une véritable
publication périodique

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans) :

France... 10 francs. — Etranger... 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France... 18 francs. — Etranger... 23 francs.

UN AN (24 romans) :

France... 30 francs. — Etranger... 40 francs.

Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-paste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

